

LES TRAVAILLEURS DU SOL

LE DÉGROSSI



PAR

Victor LE FEBVRE

LABOUREUR

PARIS

LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER

33, RUE DE SEINE, 33

—
1877

Tous droits réservés

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Le Suicidé	1 fr.
Processions	» 35
Nos Campagnes.	» 50
Le Manuel de l'Empoigné.	1 50
Le Million.	1 50
Le Bourgeois	3 50
L'Extermination.	1 50

Paris. – Imprimerie Nouvelle (association ouvrière), 14, r. des Jeûneurs.
G. Masquin, directeur.

LES TRAVAILLEURS DU SOL

LE DEGROSSI

PAR

Victor LE FEBVRE

LABOUREUR

PARIS

LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER

33, RUE DE SEINE, 33

1877

Tous droits réservés

Ce livre est une émanation du recueillement, du grand calme des champs libres.

Les essais de pratique égalitaire constituent l'idée qui le vivifie, son sang des artères.

L'égalité est la vieille idée ; plus actuelle que jamais. – Mais en peut-on aborder les essais de réalisation autrement que par des combinaisons irrégulières, empruntées au hasard, dans une société qui, sourde à toutes les leçons, se cramponne imprudemment aux privilèges et aux castes ?

En sa forme, de même, cet écrit procède d'un désir sincère de réaction contre les cabrioles de clowns aimées de notre époque.

Le vulgaire ne lit plus que le feuilleton. – Le feuilleton ne veut qu'incidents désordonnés arrachés aux délires des cours d'assises.

Ce livre évite de tremper dans ce goût. – D'esprit et de gestes il s'avance droit et paisible à côté de ces écarts préférés.

Tant pis pour le livre. – Oui, accidentellement, mais, absolument, au contraire, ne serait-ce pas tant pis pour un goût dévoyé ?

A travers les passions fiévreuses des cités, ne semblons-nous pas une nation sur la fin d'un grand rôle, fatiguée, surmenée, consciente du déclin et dépitée de se sentir au-dessous des beaux élans passés ? – Un souffle de découragement sèche la moiteur inspiratrice du front, éteint la sainte fournaise. Nous prenons froid, nous rebutons même les applaudissements naguère si désirés, et, avant la porte, paraissions fixés, béants vers un seul appétit : la plus grosse part possible de la recette encaissée.

Allons-nous finir comme cabotins sifflés ?

Eh ! sachons donc sortir ! – Tirons-nous de ces salles sournoisement chauffées par dessous, à buées névralgiques et congestionnantes. – Courage ! – Prenons l'essor.

Dehors les champs sont immenses, féconds sous le courage, sains, consolants, remplis d'aspirations du cœur, inondés de glorieux soleil.

LES TRAVAILLEURS DU SOL

LE DÉGROSSI

I

SAINT-AIGNAN

Il pouvait être trois heures de l'après-midi quand le père Patient, monté sur sa carriole à mulet, gravissait la côte de la Cévrie. Il regagnait Orbigny, il tournait le dos à Saint-Aignan et songeait tristement. – Il y avait sujet.

C'était le 10 décembre 1870, l'époque la plus triste, peut-être, de toute l'histoire de France.

Le père Patient s'était rendu au marché de Saint-Aignan moins pour vendre ses trois sacs de méteil que pour apprendre les nouvelles et savoir, au juste, s'il devait, comme les autres, charger le linge et la literie sur sa

charrette, et, joignant la lugubre caravane des fuyards, se sauver vers le Midi, par les chemins, par l'inconnu, par l'affolement, sans autre raisonnement, sans autre mobile qu'un souffle ahurissant dans le dos : – la peur, – les Prussiens.

Ces mots étaient nouveaux dans le vocabulaire tourangeau, on les prononçait mal, mais, avouait le père Patient, il fallait vraiment se faire à la chose que ces mots voulaient dire, car, la veille encore, dans le fond des guérets, ses oreilles ne le trompaient pas, le paisible pauvre homme avait entendu, du matin à la nuit, un bruit inoui, inconnu au pays, – le canon.

Les nouvelles terrifiaient : un combat à Chambord, ou plutôt une déroute sans nom.

A l'annonce d'un détachement prussien, qui avait peur d'approcher, un de nos généraux sautait de table, en croupe du cheval de son aide de camp, pour fuir plus vite, – et le corps d'armée, avec artillerie, suivait. Les fantassins jetaient leurs armes et se sauvaient dans toutes les directions. Les cavaliers se ruaient, affolés, au travers, bousculant les plus rapides, crevant leurs chevaux de vitesse, faisant rebrousser les derniers venus ; et, dans ce tohubohu indescriptible, toute la population de la ligne, hommes, femmes, enfants, avec charrettes chargées des meubles, des paillasses, des denrées, et la vache derrière, pressée, poussée, ahurie, désespérée par l'idiote frénésie de ceux qui auraient dû les défendre.

Cette cohue lamentable avait défilé, au travers Saint-Aignan, toute l'avant-veille, toute la nuit, toute la veille et la nuit encore.

Par la ville, cette abominable queue d'épeurés épeura. Mais il arriva que son uniformité prolongée produisit la réaction. – Après avoir effrayé, elle accoutuma, puis affligea, puis indigna ; l'indignation rassura et refit le courage.

La veille on avait oublié les cachettes. – Vers midi, des gardes nationaux circulaient par les rues, armés de vieux fusils à pierre, restants de l'Empire ou de quelques coulisses à cabotins dérisoires. – A une heure, la garde nationale, en masse, avait formé des postes ; elle arrêtait les fuyards, les réconfortait, les coordonnait, leur rappelait l'uniforme. – A deux heures, des estafettes annoncèrent le corps de K*** : quatre mille hommes, ses

volontaires, des mobiles opérant avec lui, des éclaireurs à cheval, et un corps de cavalerie régulière placé sous sa direction ; le tout intact, en retraite ordonnée.

La population résolut la défense. – Cinq à six mille hommes avec un chef qui avait fait du bruit ; couper le pont, créneler leur ville, derrière une rivière ; un fait d’armes, un coup de main à illustrer une cité ; sauver les fuyards ; émousser ce coin de l’invasion qui s’enfonçait au cœur ; du sang ennemi laver la souillure ; sur cette rive du Cher toujours vierge, la gloire. – Un courant généreux emportait.

Ces braves gens préparèrent les rations, les lits, comme pour un jour de fête, et, quand de K*** parut, ce fut un triomphe. – On le monta au château, on le chauffa, on le choya, on le festoya, on l’étendit en duvet, on se remit en ses mains à discrétion, on compta sur lui.

Et, le lendemain, avant premier réveil, – avec son corps d’armée, ses éclaireurs et ses auxiliaires, – mais sans tambours ni trompettes, – le général, devançant l’aube, continuait le cours de sa brillante retraite, vers Nouans, trois lieues au delà ; et, de ce point, au premier besoin, prêt à de nouvelles étapes, à reculons.

Il convient d’ajouter qu’il resta quinze jours à Nouans ; que, durant ces quinze jours, vingt-cinq, quinze, huit Prussiens vinrent, successivement, prendre possession de Saint-Aignan, à la barbe du général, et que, pas une fois, cinquante hommes de ces quatre mille ne tentèrent une opération sur ces huit.

Le père Patient, assis, au marché, sur ses trois sacs de méteil, avait recueilli la partie déjà accomplie de ces détails. On lui avait dit la désolation après le réveil et la disparition définitive de toute lueur énergique ; la réintégration des uniformes à l’armoire, des fusils à pierre en leur tirelire.

Il avait épousé la déconvenue générale, il s’était rempli le cœur d’émotions amères pour lui-même. Et, sans en attendre davantage, le mulet rechargé, avec ce compagnon, il regagnait, par la Cévrie, le foyer menacé ; – maître et mulet, l’oreille basse, l’œil morne et ne voyant rien qu’en dedans.

Pourtant, tout en haut de la côte, le maître arrêta l'autre, se retourna sur la planchette de sa carriole et regarda l'immense panorama.

Au loin, la vallée ; plus loin, les coteaux boisés qu'il aurait aimé défricher au temps passé des moissons, qui, à cette heure sanglante, semblaient placés là le plus heureusement et tout exprès pour l'embuscade ; au fond, la rivière large, infranchissable et, par dessus, un pont étroit. Enfin, de chaque côté de cette ligne forte, la ville, étagée, dont chaque fenêtre pouvait veiller et condamner l'assaillant.

Un éclair brilla sous les sourcils de ce vieux homme des champs, éclair de regrets, de douleur, de courage, oui de courage français. encore. Un vieux souvenir, de son grand-père derrière la Meuse, lui traversa l'esprit. Il étendit la main vers le cordon de la rivière barrant l'horizon et dit amèrement : – « Pourtant, c'était marqué. »

Relevant la tête, il eut une vision étrange.

Par-dessus le talus que formait l'encoignure des deux routes il aperçut comme vingt bâtons debout, et, fixés à ces vingt bâtons, comme vingt petits drapeaux noirs et blancs que le vent agitant, et ce vent, encore, apportait le bruit répété et grandissant de sabots ferrés de chevaux heurtant avec précipitation le caillou de la route.

Du centre des bâtons deux ou trois coups de feu partirent.

Patient ne savait rien, il ne devina rien, l'instinct seul se l'appropriä tout entier. L'instinct le tourna d'une pièce sur sa banquette, l'instinct l'arma du fouet, leva son bras, et fit descendre sur le dos du mulet une grêle cinglante comme la pauvre bête put confesser qu'elle n'en avait jamais vu tomber.

Stimulé par cette invitation fébrile, le mulet franchit cinquante pas d'un seul saut et blottit sa carriole, son maître et lui-même derrière la muraille d'une masure.

Pendant que le père Patient et son mulet reprennent leurs sens en cet abri, voyons ce qui s'était passé en arrière.

Après l'affaire de Chambord, un gros de Prussiens s'était avancé jusqu'à Contres, cinq lieues par delà Saint-Aignan, sur la route de Blois. Il prit, là, position.

Vingt-quatre hulans s'en détachèrent et cheminèrent vers Saint-Aignan, – un peu enivrés de succès, inouïs, inespérés, riant de leur audace, et,

néanmoins, inquiets, comme il convenait en face de cet inconnu au fond duquel le victorieux, quel que soit son délire, ne peut soupçonner l'excès du désarroi, les tourbillons éperdus qu'y souffle la peur. Ils traversèrent les horizons insondables de la Sologne, des sapins dont chaque ombre menaçait, une chaussée par le milieu d'un grand étang ; des deux côtés, à droite et à gauche, s'étendaient des gouffres sous des joncs : là, les vingt-quatre hulans se serraient un peu pâles, leurs vingt-quatre lances formaient faisceau et les petits drapeaux de deuil s'unissaient. – Ils traversèrent deux bourgs ; l'un d'eux, Saint-Romain, touchant une forêt, resserre sa rue au fond d'une gorge où un régiment serait enterré si les femmes se faisaient signe de leur fenêtre. – La forêt suit, longue et sombre. Puis, descendant dans le grand vallon du Cher, une tranchée profonde, où dix gamins, du haut des talus, avec des pierres, assiégèrent cent hommes. Et, de l'autre côté de cette tranchée, une série de maisons, de murs, de fours à chaux, de caves, au fond desquelles l'imagination des hulans vit autant de cratères prêts à vomir. Leur vingt-quatre paires d'yeux multiplièrent, par des centaines d'appréhensions légitimes, les éclairs qu'ils redoutaient d'en voir jaillir.

Saint-Romain, la forêt, sa tranchée, les maisons à la suite étaient garnis des épaves charriées par le flot de Chambord, épaves rejetées sur toutes les rives accrochées à toutes les branches, enfouies dans toutes les excavations, avec des chassepots, des baïonnettes, des gibernes gonflées de cartouches. Il suffisait d'un mot, d'une inspiration, d'un élan de cœur pour que, en vingt endroits, ce chemin se fermât derrière et devînt le dernier chemin des téméraires. – Cette menace était dans l'air, on la respirait ; son odeur âcre pénétrait, méconnue de ceux-là seuls qui avaient perdu les sens avec la tête, comme on perd tout dans la fuite.

Les Allemands, eux, ne fuyaient pas, ils sentaient. Ils respiraient, et la respiration était lourde. Cette condamnation leur paraissait tenir à un fil. Avec le rire ostensible aux lèvres ils étaient prêts à étrangler. Et, ce long cordon de route de cinq lieues leur paraissait étroit comme la corde raide à un apprenti de Blandin. Ils y marchaient serrés, anxieux, tâtonnants, les mains crispées à la lance comme le sauteur au balancier ; toujours au bord de la chute.

Mirage des épeurements de nature ! Toute crainte de chute était au large. – Les baïonnettes renversées ; les cartouches mouillées et couardes. La route, balayée par la peur, était conquise bien avant le pas des conquérants.

Ces vingt-quatre effrayés traversèrent les plaines, les sapins, l'étang, les bourgs, la forêt, la tranchée, les fours, les caves, les maisons bastionnées, les chassepots dans l'ombre retournés par la crosse ; et, suffoqués de bonheur, n'y croyant pas, ils s'arrêtèrent au pont de Saint-Aignan, vers trois heures de l'après-midi.

Ces traversants, je les appelle audacieux ; – comme il vous plaira qualifiez les traversés. – La fortune rit aux audacieux. La fortune a raison, elle fait montre de bon goût : – l'audacieux est beau, autant, au moins, que le couard est laid.

Pourquoi ces Teutons, fiers et forts, au lieu de deux provinces, n'ont-ils pas pris la moitié de la France ? – Pourquoi, sur nos places publiques, n'ont-ils pas fouetté nos femmes nues, ou caressé, à leur volonté ? – C'est générosité pure : ils le pouvaient. – Le droit et la bravoure absents, la force a carrière.

Ils le pouvaient. Les mêmes châtelains transis, à Bordeaux, auraient de même pleuré et se seraient incliné sous l'Allemand : Ils auraient, de même, insulté Garibaldi revenant des combats de Dijon. De même, ils auraient appris au monde que Victor Hugo ne parle pas français, et que, en effet, le vrai français du jour est leur platement. De même, après nombre de joyeuses fusillades, ils auraient, ces gros, frappé les milliards du rachat sur le dos des petits. Obstinément ils seraient demeurés en position contre bon sens et justice. Et cette même France qui se sauve à l'heure néfaste, deux ans après, par tant radieuse direction, de même, avec fêtes, bals, théâtres, musique et beaux atours, se serait prise, comme aux grands jours des Montijo, à caracoler au Bois parmi les cocottes !

Quoi donc : – fière, grande, victorieuse ?

Hélas ! non : ni plus ni moins, – déchue et inconsciente !

Les vingt-quatre hulans, joignant le pont de Saint-Aignan, portaient bien le principe de cet affaissement à la selle de leurs chevaux. Mais ils faut croire qu'ils ne se donnèrent pas le loisir des déductions qui précèdent. – Au

reste, ils faisaient l'histoire que nous commentons après lecture du chapitre. Ils s'en tinrent à délibérer un moment, établissant à peine les rudiments du sommaire.

De fait, leur cas paraissait embrouillé. – D'une part, s'emparer d'une ville sans débrider était tentant. Il y avait les précédents des escadrons de Murat après Iéna. Plus récemment, il y avait l'exemple des trois hulans de Nancy. – Mais, d'autre côté, il aurait suffi du caprice d'une cuisinière pour, du second, les pulvériser sous sa vaisselle.

L'avis fut d'affronter. Douze passèrent le pont et regardèrent. – La grande rue était libre. Aucune batterie de cuisine ne leur parut s'interposer des seconds étages. Les timides se précipitèrent aux caves, sans se rendre compte, hélas ! que le cœur des assaillants battait plus fort que le leur.

L'horloge du clocher marquait environ trois heures et demie.

Depuis, de sang-froid, on a calculé que, à cette heure, le général de K***, avec ses quatre mille hommes, à Nouans, pouvait bien être appliqué, très sérieusement, à préparer sa soupe.

Les douze s'aventurèrent, passèrent la mairie et gagnèrent le haut du champ de foire. De là, le regard enfilait, d'un bout à l'autre, la route de Nouans qui montait.

C'était l'instant où le père Patient, le nez tristement penché vers les oreilles de son mulet, songeait à la famille, à la patrie, cadencant sa rêverie au pas alourdi de sa bête, et coupant mélancoliquement à droite sur le chemin qui mène à Orbigny.

Entre la carriole à Patient et les hulans, une agitation se produisit sur la route, qui fixa et absorba l'attention des derniers.

D'une auberge, située à mi-côte et touchant aux dernières maisons de Saint-Aignan sortirent précipitamment sept ou huit gendarmes en uniforme et armés de sabres, de carabines et de pistolets.

De l'intérieur, l'hôtelier leur cria : – « Et ce pauvre brigadier qui est encore en ville. »

– « Il importe de sauver la brigade premièrement, répondit-on, sauvez le brigadier comme vous pourrez. »

– « Et son cheval que voilà. »

– « Son cheval, nous allons le sauver avec nous. »

Les gendarmes détachèrent leurs chevaux tout bridés, sautèrent lestement en selle et détalèrent sans s'inquiéter cette fois du coup de l'étrier ; mais *sauvant*, avec une agilité de locomotive, leur brigade et le cheval de leur brigadier.

Au moment de la brusque sortie des gendarmes, l'esprit évidemment traversé par la même idée qui agitait ces derniers, les hulans crurent à une agression et opérèrent un mouvement de recul, prêts à tourner bride. Un juge calme, placé entre les deux groupes eût ri du double mouvement oscillatoire, posé en face de cette question comique : – Lequel des deux va se sauver ? Peu s'en fallut que les deux groupes, se tournant le dos à la fois, ne prissent la fuite en sens contraire, se sauvant l'un de l'autre. – En cette circonstance, la prestesse française décida l'événement, et la lourdeur allemande avait à peine pris parti que déjà les gendarmes à bride abattue atteignaient un quart de lieue.

A ce changement de front, l'Allemand se ravisa, rattrapa sa bravoure et fonça, – doucement, jusqu'auprès de l'auberge. A cette hauteur, les douze hulans s'assemblèrent, s'attroupèrent en petit conciliabule d'arrêt : – La ville était franchie, le but de la conquête marqué, le rapport pour le chef tout prêt et savoureux, évidemment il ne restait plus qu'à rétrograder.

Cependant, derrière la vitre de l'auberge, un autre conciliabule plus animé s'échauffait. Il y avait là des voisins, quelques paysans attardés et trois ou quatre soldats d'armes différentes. Ces derniers défaits, consternés, parvenus à l'indifférence par l'abatement.

L'un d'eux, néanmoins, drapé dans un manteau en loques de franc-tireur, observait la rue de son coin sombre. – A l'aspect des hulans, son œil s'enflamma. Il les compta, les mesura du regard, fit jouer le ressort de son fusil-Rémington, -et, poussant ce cri sauvage : – Ils sont à moi ! – il se leva debout, poussa les voisins et bondit par-dessus la table.

C'était un jeune homme de vingt-six à vingt-sept ans, vigoureux, aux traits mâles et beaux. – A ce moment, son visage devint terrible d'énergie et de résolution. Il prit deux cartouches dans ses dents, ouvrit la cartouchière à terre, et, par la vitre fermée, ajusta.

De l'intérieur, cinq ou six se précipitèrent sur ce zélé, dix autres les imitèrent. – 0 France !

– « Y pensez-vous ! résistance impossible ; un massacre en ville ; notre maison en feu ! – Cachez-vous »

Cachez-vous ! – 0 France !

Le franc-tireur dut lutter pour défendre son idée et son arme. – Le nombre était aux Prussiens. – L'idée fut brisée, son arme lui fut arrachée, et, quand le noble garçon, sorti de cette mêlée, fut rendu désarmé au jour, à la liberté, la poitrine vers l'ennemi, – l'ennemi, posément, comme en promenade chez lui, redescendait tout allègre vers la ville. On avait fait esquiver l'un des soldats de l'auberge, adroitement, par le jardin ; à l'angle de la rue prochaine, sa course donna droit dans les hulans. Le brigadier des gendarmes, remontant vers les camarades, s'accrocha dans le même temps au même filet ; et les douze Prussiens, péchant au hasard dans cette population de trois mille âmes où ils n'avaient qu'à ouvrir la main pour saisir, s'en allaient triomphalement, poussant deux prisonniers, – vraiment assez embarrassés d'eux d'ailleurs et demandant au ciel l'occasion de se défaire du trophée.

L'occasion vint à souhait.

Désespéré, le courageux franc-tireur cria : – « Au moins laissez-moi fuir. » – On ouvrit la porte. Il partit en courant et touchait presque le père Patient quand les Prussiens l'aperçurent. Ceux-ci, soudain, abandonnèrent gendarme et fantassin et coururent au fuyard, se divertissant ainsi qu'aux ébats d'une caracole sur les abords de leur village. C'est ce galop qu'avait entrevu Patient, ce sont ces lances qui exécutaient des voltiges de bâtons pavoisés dans son cerveau quand il fondit si intrépidement sur le dos de son pauvre mulet.

Le franc-tireur, à bout d'haleine, coupa dans les vignes, et, du milieu des échalats, fit face. Il lui restait un pistolet : il déchargea son pistolet ; au moins crachant à l'ennemi l'injure et le défi.

A ce point de leur succès, les hulans entendaient se jouer, mais non point exposer, à la pointe des échalas, les poitrines de leurs chevaux. Ils répondirent, dans la direction du franc-tireur, par la salve des trois ou quatre coups de feu dont les détonations avaient emporté le père Patient et son

mulet. Puis ils retournèrent, guillerets, gaillards et rieurs, par la ville d'abord, ensuite par la tranchée, la forêt et les plaines, confiants, assurés, comme refaisant une promenade aplanie.

Revenons-y ; ces enseignements nous sont dus : – Le lendemain les hulans revinrent quinze, puis dix, puis huit. – La veille, sur liste dictée, ils commandaient des contributions, ils réquisitionnaient des comestibles. Puis de l'argent, on le leur donna. – Ils réquisitionnèrent plus qu'on avait. – Ils s'en retournaient grommelants et moqueurs ; cent fois étonnés qu'on eût si mal lu dans leur âme ; heureux comme ce comparse du Cirque qui avait fait peur avec un pistolet sans chien.

Ils s'amusaient. – Un jour, ils réquisitionnèrent une calèche du voisinage pour transporter à Contres... deux paquets de chandelles.

Cependant, le *général* de K*** et son corps d'armée se tenait retranché à Nouans, solidement, et prêt à filer au delà sur le premier geste des vingt hulans.

Mais arrêtons-nous ; cela vaut un chapitre à part ; il se fera.

Nous entamons d'ailleurs une histoire fraîche et presque gaie. Il s'agit de la faire émerger rosée de ces débuts sombres. Ne nous attristons pas par delà la mesure ; et, malgré que cette porte soit désolée, entrons de plain pied : – les perspectives prochaines nous en paraîtront plus riantes.

II

EN CARRIOLE

Comme le père Patient allongeait le nez au-delà du mur de sa cachette, un nouveau retentissement des sabots d'une cavalerie fit sonner la route en face de lui. Le pauvre brave homme se crut voué aux galops fantastiques. Il s'apprêtait à l'échevelé de la retraite quand l'un de nos gendarmes apparut. La brigade, dans son émotion, avait pris la route du Blanc, par Nouans ; le danger passé, elle revenait sur la route de Loches, par Orbigny. La puissance prestigieuse de l'uniforme rassura le père Patient aussi net qu'en un jour de querelle pour boire à l'assemblée du bourg. Il retrouva, d'un coup, la parole et inter— rogea de toutes ses forces :

— « Eh bien ! qu'y a-t-il ? »

Le dernier passant des gendarmes s'attarda un moment en faveur de ce vieillard perplexe.

— « Sauvez-vous, sauvez-vous ! lui dit-il. Nous avons perdu notre brigadier. Tout ce que nous avons pu faire, c'a été de sauver son cheval que voilà. La ville est au pouvoir des Prussiens. Un escadron nous a poursuivis bien au-delà des dernières maisons. Ils sont six cents au pont, deux mille cinq cents, en bataille, à la gare, et quatre-vingt mille qui arrivent derrière. —

C'est une inondation ; la même qu'à Selles, hier ; la même que, la veille, à Romorantin, d'où nous venons. »

Le nouvelliste piqua des deux, et le père Patient croit bien se rappeler, aujourd'hui que cette patrouille, embrouillée sur elle-même, dont le cerveau, bouffonnement farci, multipliait ses bourdes avec quatre zéros et, par les chemins, semait la peur, tenait à la brigade de Romorantin.

Romorantin, cette fine mouche capitale de la Sologne, aurait donc produit une variété pour les boccas à montrer : le gendarme imaginaire. —

Quelle en soit fière. Quant au braconnier circonvoisin, il en saute de joie par ses sables giboyeux.

On y raconte que, .en ses affûts, du plus loin que le braconnier indigène voit poindre le tricorné à l'horizon, il tire un coup de fusil à blanc. Le lièvre n'en bouge au gîte ; mais la brigade court encore.

Patient suivit la brigade et son conseil ; il remit le mulet au frayed et fouetta, comme un gendarme.

Mais, à cent pas, un cri l'arrêta.

Sur la clôture des vignes, au bord de la route, un homme gisait qui, vers lui, tendait ses bras ensanglantés.

Le père Patient opérait sa retraite avec moins de verve que la gendarmerie. Il était humain d'ailleurs, comme tout paysan qui n'a pas, pour l'instant, un intérêt à la férocité. Il arrêta son mulet et interrogea de la sorte :

– « Qu'avez-vous donc, mon pauvre monsieur ? »

– « Ne m'appellez pas monsieur, répondit le blessé on vient de me traiter comme un goujat. Je voulais au moins me défendre : les peureux ont joué le jeu de l'ennemi ; ils m'ont désarmé, annihilé comme une femme et forcé de prendre la fuite. De cette vigne j'ai envoyé mon dernier coup de revolver aux hulans, – ne m'en blâmez pas, je n'ai pu faire mieux, c'est tout ce qui me restait. Les hulans ont riposté, et je me sens touché. Vous me voyez assis, mais mal. La terre est glacée, j'ai l'onglée aux doigts, et, tout en vous voyant venir, je me disais : – Dieux, qu'on devrait être bien, par un temps de trot, étendu sur trois sacs pleins au fond d'une carriole à mulets. – Mais il faudrait un si honnête homme pour me placer dessus !

– « Je suis cet honnête homme-là, riposta vivement Patient. »

Il sauta quatre à quatre au bas de sa voiture et courut au blessé.

– « Allons, dit-il, les deux mains et aidez-vous. »

Le jeune homme tendit ses deux mains, mais, à-demi dressé, il poussa un cri de douleur et retomba de son long.

Patient effrayé s'écria : – « Seriez-vous gravement blessé ? »

Le soldat avait pâli presque autant que les restes de givre qui pendaient aux sarments. Il répondit : – « Vous êtes vraiment bon. » – Puis sourdement, en aparté : – « Mais je crois qu'il vaudra mieux finir là. »

Patient comprit ce désespoir sous la douleur ; il poussa un gros juron indigné, et, continuant :

– « J’y perdrais plutôt mon nom, cria-t-il résolu. »

Il saisit le soldat par le milieu du corps, l’étreignit comme un fardeau familial et l’étendit couché sur son méteil.

Il remonta lui-même, vivement, on l’aurait cru jeune. L’habitude des fatigues, le feu de l’action, la conscience d’un devoir redonnent la jeunesse des muscles et du cœur à ces vieillards de la glèbe. – Soulevant trois pots de pommade en leurs boudoirs, nos tendres hobereaux du jour, la poitrine vidée, défaillent.

Puis Patient fouetta vigoureusement et partit au grand trot.

Mais le blessé pâlissait encore. Son idéal : – être couché, par un temps de trot, sur des sacs, au fond d’une carriole, – était une figure ; ou bien, énonçant « vœu, le pauvre diable avait oublié sa camarade de couchette, une balle dans le corps. – On rapporte qu’une feuille de rose repliée empêchait de dormir un délicat ; – sans être convaincu de si subtile délicatesse, notre pauvre étendu, cahotant sur sa balle de hulan, doit se faire pardonner d’éprouver pour le moins des désagréments analogues. – Il tournait , vers Patient des regards reconnaissants, mais ces regards étaient voilés. – Patient comprenait, et, hâtant la marche, il prenait à tâche de fouetter doublement : de la main, l’amour-propre de son mulot, et, de la parole, le courage défaillant du blessé. – Il ranimait bienveillamment, grondait, réconfortait, interrogeait.

Et le blessé, par bribes, et dans les intervalles de soubresauts, répondait ainsi :

– « La partie m’avait paru engagée par un homme, gâtée par un homme et définitivement perdue par un homme. – Après Sedan, je crus voir cette partie reprise par le pays tout entier. Des hommes de cœur partirent aux combats avec cette idée et pour la servir, je partis avec eux ; j’avais leur foi. J’étais jeune, fort, je n’avais pas de père, je n’avais ni sœur ni famille. Je crus voir la patrie, ma mère, – ma mère en danger ; je ne voulus rien voir au delà. A son premier cri, je partis. Eh ! l’entendant encore, je partais encore. – Est-ce à moi de calculer, par delà, les généraux pourris, l’ineptie dans l’action, l’incapacité dans l’ensemble comme dans les détails ; la

lâcheté des rassasiés ; chez les autres l'ignorance, l'incohérence et le défaut d'entente ; et, finalement, ! l'abaissement des caractères privés ou l'effondrement du caractère public ? – J'étais simple ouvrier. Je me sentais deux bras solides, et, dans la poitrine, un feu capable de dilater tous les dévouements. Est-ce que je pouvais imaginer que les chefs se sauveraient emportant l'armée, traînant par les ornières ces grands renoms de France ; – que les campagnes se sauveraient, abandonnant leurs champs, leurs récoltes, leurs foyers à l'ennemi ; – que les villes, courbées sous vingt hulans, me bâillonneraient, me désarmeraient, me jetteraient dehors ; – que la peur l'emporterait sur le bon sens ; – que, en punition d'un jet de courage, je serais abattu sur le revers d'un fossé, sans honneur comme sans profit pour mon pays ?... Et ces choses en France, et au centre même, en cette Touraine où j'ai vécu ma jeunesse. »

Patient l'arrêta, calmant la fièvre qui montait chez ce souffrant désolé.

– « Jeune homme, dit-il avec cette pointe du sens droit des paysans, réservée mais sûre, prenez garde. Vous dites bien, et, peut-être, vrai ; mais plus loin serait trop loin. – L'armée, la ville, la campagne, c'est la masse : il faut, à la masse, l'étincelle pour l'éclairer, l'impulsion pour l'inciter. – Je ne puis parler que de la campagne, ne connaissant rien autre : nous nous cachons, nous fuyons, nous sommes désespérés, parce que l'étincelle n'a pas jailli en avant, parce que l'impulsion qui nous arrive consiste en cette seule affirmation répétée : – Tout est perdu ! – Mais, croyez-moi, nous avons eu peine à nous faire à ce désarroi. En ce sens de la déroute, nous sommes poussés à grands coups ; croyez-moi, un tout petit coup nous aurait reviré en sens contraire. – De même que nous nous débandons sous ces grandes clameurs de débâcle ; ainsi, au moindre souffle chaud des villes, à la moindre tenue de l'armée, nous nous serions bouclés en faisceau. A cette heure d'abattement, trois viendront qui boiront le vin de nos celliers ; autrement, ils auraient pu venir vingt, jusqu'au dernier de ces vingt aurait épuisé l'eau du fond de nos puits ; – vous auriez reconnu la France. – Pour arriver au grand succès, il nous fallait un petit succès. »

– « Tant pis, riposta le blessé, c'est à la mesure des revers qu'on jauge les grands peuples. »

Il se retourna plus douloureusement et ferma les yeux tout à fait.

III

MAGNÉTISME

Heureusement on arrivait.

Patient appela : – « Germaine ! – Charlot ! » – Avec précaution il déchargea son fardeau.

Germaine, sa fille, accourut ; le vieux pâtre aux bœufs, Charlot, arriva.

Les sacs étaient tachés de sang, le blessé ne donnait plus signe de vie.

– « Je le crois mort, dit Patient. »

– « Mort ! s'écria Germaine. »

Elle posa sa main au cœur. Elle regarda et écouta. Son œil était anxieux. – Un jet de fluide généreux se dégagait de je ne sais quelle couche magnétique ambiante et traversa. Germaine fut aveuglée. – Elle tourna vers son père un front animé, son regard réfléchit l'étincelle ; elle dit, comme triomphant :

— « Père, non... Il vit !... »

– « Ah ! Tant mieux, fit le vieillard, c'est un brave garçon ; il a fait son devoir et me console de plusieurs. – Germaine, portons-le au lit de la petite chambre ; il y aura chaud, nous le soignerons là. – A cette heure, ma fille, il faut, un petit, que chacun paye sa dette. »

On coucha le blessé dans la petite chambre. Patient repartit en hâte chercher le médecin à Montrésor, le chef-lieu voisin ; Charlot retourna posément au travail. – Germaine se mit au chevet.

Et le blessé rouvrit les yeux.

Substance éthérée qui souffle des hauteurs en lumière et traverse la terre pour en chasser l'amertume ; haleine épurée et toujours jeune dont les

parfums réchauffent, enchantent, embrasent, enivrent et dilatent les âmes jusqu'à la fusion, jusqu'à la communion parfaite, jusqu'au mélange absolu dans les délices ; quel cœur puissant, quelle poitrine, quelle bouche divine t'exhale. – Tu secoues les torpeurs, tu fixes l'inconstance, tu dissous les douleurs, tu écrases le mal, tu poétise la brute ; pour les désespérés tu refais l'espérance ; et, comme cette force du soleil qui pompe l'eau des ornières troublées, qui la distille et la balance en panaches de beautés et de bienfaits dans l'azur, toi, tu pénètres le sang, les veines et les entrailles, tu traverses en traits bienfaisants les sentiments de l'homme, tu les distilles, tu les épures, tu les ennoblis, tu les fais grands et les enlève en ton empirée bleu et doré, – que les poètes, aux jours de génie, rêvent, entrevoient, et croient le ciel, – que deux jeunes cœurs qui s'unissent atteignent sans efforts, palpent, connaissent et nomment de son beau nom, – amour.

Sous ce premier regard, Germaine et le jeune homme s'aimèrent.

Il n'y eut plus de chambrette de cabane, plus d'humble couchette sur un plancher inégal et plus de douleurs étendues sur ce lit ; plus de brise au dehors, plus d'éclats de la guerre, plus de hontes à la patrie : – il y eut un beau rêve.

Entre cet homme et cette jeune femme se passait un grand silence et dans ce silence deux cœurs illuminés battaient à l'unisson. Balzac, leur compatriote analyste, les eût entendus, il eût numéroté leurs battements. Eux, sans rien chiffrer, tout de même s'entendaient au mieux.

Les traits énergiques du jeune homme étaient fatigués et pâles, mais ses yeux perçants avaient retrempé leur éclat dans les sentiments nouveaux qui le modifiaient.

Germaine, debout, la bouche pure, le front grave, les paupières demi-fermées, semblait une Psyché du premier jet que l'atteinte du souffle inspiré entr'ouvre au vrai et initie. Ses joues étaient rosées comme celles des jeunes paysannes vouées aux soins d'intérieur et que les âpres travaux des champs n'ont point encore ternies. Sa taille moyenne, souple et riche de santé s'élevait comme une tige svelte, forte et gracieusement cambrée sous la puissance salubre d'un air libre. Quelques touffes chastes de cheveux blonds, échappées aux efforts discrets de sa cornette campagnarde, protestaient contre un emprisonnement inique et à peu près impuissant.

Le jeune blessé laissait errer ses regards parmi les égarements de ces touffes blondes sur les tempes ; les tempes s'agitaient, les cheveux caressaient, et, par delà, ouvraient une porte sur des trésors.

Les enchantements de cette pause harmonieuse se prolongèrent.

Plus fort, plus dur aux émotions, le jeune homme les rompit. – Il dit : – « Durant la route que m'a fait suivre votre père, j'ai lutté longtemps. Je me suis senti défaillir ; puis je n'ai plus souffert. J'étais vaguement bercé par d'étonnantes et douces visions : ces visions grandissaient, se rapetissaient, puis s'allongeaient encore selon des cercles bizarres ; elles m'oppressaient, mais j'entendais presque ce que vous faisiez autour de moi. Vous m'avez transporté, vous m'avez soigné ; je croyais être heureux. . . . Je ne souffre plus. . . . Que vous êtes bons ! »

Il voulut tendre sa main. – Germaine se précipita pour couvrir cette main et la retenir, et ce fut cette main qui retint la sienne.

A cette étreinte, Germaine sentit, à la tête, une grande lourdeur, délicieuse mais maîtrisante. Elle se laissa tomber sur une chaise et crut défaillir elle-même. Elle pensa porter la main à sa tête, mais sa main lui parut engagée.

Sa faiblesse lui rappela celle du blessé. Elle dit : – « Vous souffrez ? »

Le blessé dit : – « Oh ! non. »

Oh ! non était une ode. Il fut interprété : – Je ne saurais plus souffrir ; n'êtes-vous pas là, le baume, le bienfait, la guérison ? – Imaginations heureuses ! – Ce mot fut musical, harmonieux comme un concert de rêverie.

Harmonies des Lamartine, tendres mélodies d'Auber, vous pouvez charmer d'autres théâtres, jamais une note de vos enivrements apprêtés ne fut portée, vers ces chaumières, par les vents âpres qui, uniquement, se plaisent aux bruissements des grands arbres ; – Mais jamais vous n'égalâtes les moelleuses et berçantes imaginations que la nature, simplement, fit jaillir, en cet instant, du sein de cette jeune fille pure.

Germaine n'essaya pas de tirer sa main. Irrévocablement sa main lui semblait engagée, comme l'ancre en cet océan nouveau.

De l'autre main elle prit un morceau de sucre, le trempa dans un verre préparé là, et le tendit aux lèvres du malade. – Le malade, les yeux fixés,

noyés dans l'idéal, but longuement et silencieusement l'ambroisie.

Dans ce cadre étroit de la chambrette se résumaient : les vertus d'intérieur, la production, le travail, troublés, dans leur calme nécessaire, par les plus violentes agitations des combats. – Deux termes d'une proposition redoutable : – d'un côté, l'innocence et la paix menacées ; – d'autre, la victime d'une protection inefficace abattue ; et par delà, vers St-Aignan, profond dans un horizon sombre, l'ennemi.

Au dehors, la neige, fouettée par la bise, glaçait ; – le chirurgien approchait avec ses scalpels d'acier.

Au dedans, un tableau suave, simple, calme : une fillette, aimante et chaste, tenait un morceau de sucre aux lèvres d'un heureux. Et, pour ce ciel, tout était oublié.

O puissance ! ô bienfaits de l'amour ! – Aux meurtrissures de tes angles, ô vie ! partout il faudrait ce coussin.

Le sucre achevé, Germaine doucement retira sa main. Le bout des doigts était humide. – Du sucre ou des lèvres ?...

Lentement le malade interrogea : – « Votre nom ? »

Elle répondit : – « Germaine. »

– « Merci, dit-il. »

Puis un très long silence.

Germaine le rompit.

D'une voix très faible, elle dit : – « Et le vôtre ? »

Lui répondit : – « Germain. »

Germaine poussa un léger cri : – « Ah ! »

L'enfant candide s'expliquait une coïncidence de noms, conforme aux usages locaux, par un trait d'union prédestiné.

Elle fut plus heureuse encore.

Joies éphémères ! La réaction était proche.

IV

LE RHABILLEUR

La réaction entra sous trois formes d'allures également mûries. – Non pas les trois Grâces.

La première était Charlot, le vieux pâtre aux bœufs, un peu abruti ;

La seconde, un voisin qui ricanait dès le seuil avec une légère teinte de moquerie ;

La troisième était le rebouteur.

Qu'est-ce qu'un rebouteur ?

Le langage n'a pas le charme de la botanique. – Celle-ci cueille, caresse les fleurs et s'instruit dans les parfums. – Le langage, lui, renvoie aux racines. Il s'agit de déterrer ; besogne assez peu ragoûtante et qui, parfois, salit les doigts.

Je n'ai pas ce culte et j'en rends grâces au ciel. Pourtant, quand on veut toucher aux religions, il faut faire comme les niais et se barbouiller un peu d'eau bénite.

Donc, en cette Touraine, où se sont conservés tant de vieux mots que Rabelais pourrait s'y lire encore à livre ouvert, – pour *mettre on dit encore bouter* ou *boutre*, *de butare*, paraît-il, racine que m'ont déterrée des obligeants, et qui, en latinité de basse condition, veut dire, de même, *mettre* : – Boutons-le là ; mettons-le là.

Les épurés daignent nous faire l'honneur de conserver encore *Boute-en-train*. – Ce sont eux aussi, je crois bien qui, par euphémisme, ont changé, dans *Bouttons*, le B trop rude, en une lettre plus euphonique. – Ainsi élégantisée la locution *Boutre* a gagné une nuance un peu vive, un peu

heurtée, qui se détourne légèrement du sens simple *mettre*. Boutre modifié est moins bonhomme : on le prend assez pour ce composé : – mettre avec quelque peu de force, d'énergie, de courage, ou bien d'impatience, de pittoresque, d'humeur ; de liberté, même de licence ; peut-être d'impertinence.

Voilà bien pourquoi les bouches élégantes, auxquelles la truffe est familière, et qui, pour les commodités du commerce, ont, de rechange, deux marques comme deux langages, réservent cette dernière expression, agrémentée de la lettre en question, pour les heures d'intimité et les mignons détails gourmets. Pour exprimer la même chose ils ont d'autres tournures de gala. Aucun interlocuteur, aucune interlocutrice ne s'y trompe, mais on s'endistingue, on s'endélicate ainsi. Cela est piquant. – Piquant, comme est piquante cette toilette bizarre revêtue pour dissimuler le moins possible un corps de nymphe. Qui pense au contenu ? ah ! personne. –

Convention de gala. – La vérité intime est que pas un ne s'arrête à la toilette et que tous grillent des désirs d'au-delà. Eh ! bien, en ces hauteurs choisies, de même celui qui détacherait vertement le mot final de ma phrase serait réputé téméraire, peut-être fou.

A Montrésor, nos rustiques bouches à pommes de terre ne marivaudent pas tant ; elles ont, de très bonne foi, subi l'*F* des raffinés, et, sous cette variante, emploient Boutre pour mettre, en tout bien tout honneur, et sans négliger cette nuance teintée dont nous reconnaissons plus haut l'accentuation rablaisienne.

J'ai entendu Grassot, d'irréparable mémoire, traduire ce vieux dérivé du gaulois par *Flanquer*. Mais Grassot, maître tricheur, en ce point encore, comme un diplomate, a triché ; nul n'a mordu à cette cote mal taillée, et *Flanquer* ne s'est pas élevé au-dessus de la basse latinité du Palais-Royal.

Ici, Bouter, Boutre avec sa lettre d'agrément, est demeuré ferme au poste ; *Boutre* euphémisé égale donc *mettre*, mais mettre net, sec, hardiment. Hommes, femmes, vieillards, enfants, de tous âges conversent, avec franchise, au travers de cette locution, sans que jamais l'ombre d'une égratignure en ait effleuré l'oreille à personne.

Je n'ai reconnu à la modification que j'explique que de très rares exceptions. Par exemple :

Boutoir. On dit toujours : coups de boutoir. Ici, la modification adoucissante ne serait pas admise.

Et encore en la qualification spéciale qui nous occupe.

Ainsi *Rebouteur* est resté. – Sa variante, modernisée, ne s’emploie pas.

Rebouteur : – celui qui remet ; qui remet en place, qui remet carrément et sans crainte. – Avez-vous les os cassés ? – Allez au rebouteur ; il les remettra, vivement, en place normale.

Le mot emporte donc une opinion de prestesse, d’agilité, d’adresse qui commande la confiance et explique l’abandon qu’il a répandu dans les campagnes.

On se casse une jambe, un bras, une côte, on va au Rebouteur. Et le Rebouteur, à force d’en remettre mal, finit par en remettre bien. Nous disons ici : En forgeant on devient forgeron, et, par la force de sa volonté, Démosthènes. mais ne souffrons pas que le sujet nous échappe.

Le succès enhardit l’officiant et fanatise les adeptes ; ceci un peu partout. Mais particulièrement à la campagne, le succès passe tout. Il prime honneur, vertu, mérite ; et l’argent du réussi, qui d’ailleurs est la marque du succès, emporte tous les suffrages. – Pourquoi tel trompe, vole, saute, escamote, sur la fin de ses tours achète le donjon, se pavane en carosse, et, sûrement, sera député ? – Il est la honte, mais il est l’éclat.

Rebouteur le sait, et, suivant l’exemple, il escamote de son mieux.

Après quoi l’on afflue chez lui pour cent autres disgrâces : – pour une foulure, une contusion, un cor au pied ; la pierre, la teigne, la rogne ; les difficultés de jurisprudence ; et, même, la bonne aventure.

Voilà, encore, pourquoi l’on a légèrement modifié, vers ces derniers temps, l’appellation qui nous occupe. – Expliquons-le.

Être nu est laid, et, évidemment, contre nature.

C’est la veste et la culotte qui sont naturelles, légitimes et légales.

Imaginez voir, un peu, sans ces nécessités sociales, d’aller visiter le commissaire de police !

Donc, l’homme, la femme, surtout, sont d’autant plus déshérités qu’ils sont plus déshabillés.

Dans toutes les infortunes, de quoi avez-vous primordialement besoin ? – Répondez.

Du Rhabilleur !

L'avocat, le juge, le médecin, le maire, le curé, le sacristain, – toutes les puissances, – sont des rhabilleurs. – Puissances d'autant plus estimées qu'elles rhabillent vite et mieux.

Par conséquent, et, au premier chef, le Rebouteur. Le Rebouteur est donc devenu le Rhabilleur.

Je n'ai employé la première expression que pour être, à tous, clair dans mes prémisses ; mais, afin de rester sincère jusqu'aux ongles, il me faut dire Rhabilleur ; et uniquement. Pour les raisons plus haut déduites, Rhabilleur est seul usité aujourd'hui. En Touraine, je ne serais même pas compris sans ce correctif. – Néologisme tant que vous voudrez, Pantagruel et ses habitués le désavoueraient, je le veux ; mais le voilà. Vous n'y pourrez rien.

Ma marotte est de m'instruire. Éluçidons ce point à fond et pénétrons avant dans la logique.

En Touraine, va-t-on chez le Rhabilleur parce qu'on s'est déshabillé quelque chose ? – Non.

C'est ici que doit trouver place un succinct exposé des connaissances anatomiques des campagnes.

Quand un homme meurt, défense expresse d'y toucher ; il y a des ensevelisseuses gagées qui se voilent la tête et cachent avec grand soin leur profession de passage. Un père, un fils, une amante restent glacés, pétrifiés d'horreur devant le visage pâli de celui qu'ils aimaient hier. – Tout mourant entre par la porte du curé ; tout mort, irrévocablement, est tombé dans son domaine. – C'est l'Enfer ou le Purgatoire ; le Paradis si peu que rien, pour les intimes uniquement : peu ou prou tous les autres sentent le roussi à faire reculer les plus intrépides. Le coin non bénit du cimetière provoque des crispations à tordre les crémaillères. Dans ces conditions, un pendu se débattant fait fuir à toutes jambes ; la corde peut travailler sans dérangement. Avant de décrocher, on court chez le maire ou le gendarme. – Je leur ai dit : « Courez au moins chez le curé, lequel a intérêt à sauver une

âme. » Mais j'ai reconnu que le curé y tient peu : la terreur fait mieux l'affaire.

Quand un cheval meurt, on creuse vite un trou et l'on se sauve. On fait de même pour un bœuf, lequel ne vaut plus rien, même gras.

Je n'ai vu fêter la mort que chez le Cochon. – Celui-ci nourrit le paysan et le familiarise.

Mais le moyen qu'on compare les vertèbres d'un cochon à celles de l'homme. – Y pensez-vous ? Et le baptême qui différencie tout cela.

Non, l'anatomie du paysan est celle de sa pioche ou de sa hachette. – Uniquement, deux modifications :

Emmanché ou démanché.

Emmanché est le bien, le bon, l'utile. – La pioche ne peut servir autrement.

Démanché est le désordre.

L'homme réemmanche sa pioche lui-même.

L'homme *démanché* va trouver le *Rhabilleur*..

Anatomiquement, telle est la différence, au fond. – En a forme, telle est la logique de la langue. – Le pédagogue traducteur en suera sang et eau dans deux mille ans.

Mais, hélas ! aussi, telle est la logique de l'instruction dans nos villages.

Au catéchisme, nos paysans ont appris qu'un homme est né d'une vierge, qu'ils peuvent manger Dieu quand l'appétit leur en dit, – après quoi ils méditent sur les conséquences. – Et le mystère de la sainte Trinité, un jour, par le vicaire, leur fut expliqué de la sorte : – « Mes frères, tout prouve ce consolant mystère : – Tirez de la tinette le premier morceau de salé venu ; qu'y trouvez-vous ?... Le maigre, le gras et la couenne !... Fait-il un tout ou suis-je un fourbe ? – Et des impies reculeraient devant ces immenses vérités !! –

Jean Nicou tient la bouche béante et s'en va ébranlé et songeant.

Sortant de là, vous l'envoyez voter sur l'essence des gouvernements.

N'oubliez pas qu'il y a aux campagnes vingt-cinq millions de gaillards ainsi accommodés.

Et vous n'avez pas peur ?

Ah ! premièrement, poussez donc un peu de côté l'ignorantin et enseignez un atôme de bon sens, s'il vous plaît.

Pour aujourd'hui, nous en sommes encore au *Rhabilleur* qui *R'emmanche*.

Ce dont se rendait parfaitement compte Charlot, le pâtour.

Il avait ainsi raisonné : – « Voilà un homme démanché, donc il s'agit de le rhabiller. – Qui peut rhabiller ? – Eh ! le rhabilleur. – Not' maître baisse depuis quelques années ; a-t-on vu ? le médecin !..... Le médecin demeure à deux grandes lieues ; le rhabilleur est à trois quarts de lieue à peine ; en deux sauts je l'amène. – Le rhabilleur prend trente-cinq sous et fait lui-même les claquettes avec son couteau ; le médecin coûte cent sous. Et qui peut prévoir les suppléments : bandages, opiat et toutes ces charlataneries des Bourgeois ? – D'ailleurs, c'est un Bourgeois »

A cette dernière invective, que Charlot lança comme le suprême éclair d'une péroraison souvent fulminée contre un grief médité, le pâtour devint sombre : on eût dit un nuage chargé de grêle, et son visage prit cette teinte abrutie qu'elle conservait encore quand nous l'avons vu entrer.

Au lieu de regagner le travail, comme Germaine l'avait cru, Charlot était allé trouver Denis, le rusé voisin qui souvent conseillait ses démarches ; puis il avait opéré ses deux sauts jusqu'au village. Et tous trois arrivaient ensemble : Denis observant ; le Rhabilleur prêt à opérer ; et Charlot, toujours sombre, mais fier ; fier de son idée, fier d'avoir devancé le médecin, fier de son service au blessé ; mais, par dessus tout, fier d'un bon tour au Bourgeois.

Denis, le premier, interrogea : – « Eh bien ! Germaine, qu'y a-t-il ? »

Mais, avant que Germaine eût eu le temps de répondre, la fatuité de l'homme de l'art, doublée de la fatuité du paysan, se réveillèrent chez le Rhabilleur. Il dit :

– « Dans l'instant même je vais vous apprendre ce qu'il y a, moi, à tous. Ce n'est pas pour me vanter, mais le démanchement le plus corsé ne me fait pas peur. On vient de cinq lieues se faire rhabiller par cette poigne-là. Et je n'en prends, aux vieux comme aux jeunes, que trente-cinq sous. – Beaucoup me donnent davantage, bien sûr, mais je ne force personne. – Un

bourgeois, un grand bourgeois, vint d'Ecueillé il y a huit jours. Il était aux mains des médecins depuis six mois, tous l'avaient abandonné, je l'ai remmanché solide comme la fourche à Charlot. Il était si content, si en dehors de lui-même qu'il en a embrassé ma femme. – D'ailleurs. Tenez. »

Le paysan ne connaît pas la modestie. – Je crois que la raison en est qu'il n'a jamais été gâté par les éloges. Comme personne ne fait jamais son panégyrique, il est obligé de l'entreprendre lui-même. Le plus idiot ne manque jamais de vanter sa supériorité sur le-concurrent. – Est-ce travers paysanesque seulement ? – Est-ce instinct naturel à l'homme ? – Considérons la pose charlatanesque du moindre Trissotin qu'on loue. Sa bouche réservée, son œil timidement cligné paraissent les fissures d'un gonflement si plein de son mérite qu'il crèverait sans ces trous par où s'échappe la vanité. Quel que soit l'excès de la louange, jamais celle-ci n'atteint la mesure de ses droits acquis. – Au moins si la fatuité du paysan heurte, elle est franche, – et sa portée est si courte !

D'ailleurs, dans le cas spécial qui nous occupe, le rhabilleur clôtura son avisé boniment par une attitude sans hypocrisie qui, plaçant de suite sa démonstration au bout de l'exposé, ne pouvait tolérer l'objection. – Il retroussa ses manches, souleva le malade et se mit à travailler sur le nu à rendre jaloux en plastique un artiste de brio.

La pauvre petite Germaine ne put obtenir une seconde pour placer sa réflexion. Elle se sauva dans la grand'pièce, et, de là, entendant les cris de torture, pauvre fillette, elle se prit à pleurer.

Ces cris de douleur du blessé faisaient frémir. Ils animèrent d'autant mieux le zèle du praticien.

– « Tenez, par ici, vous, maître Denis. – Attrape, par là, toi, Charlot ; et tire ferme. »

Dans cet étau, le malheureux à la question ne pouvait bouger, et le Rhabilleur, tenant du genou l'échiné du patient en double, rhabillait avec une verve qui aurait tourné le cœur d'une escouade de bouchers.

Germaine pleurait à chaudes larmes.

Mais, tout à coup, le blessé cessa ses plaintes. – Germaine essuya ses yeux. – L'opération était terminée, sans doute ; .et réussie.

– « Là, c'est fait, dit le Rhabilleur. Passez-moi ces deux petites planchettes que voilà et une forte nappe. »

Il appliqua ses deux planchettes sur le dos de sa victime et ligatura fortement.

La victime ne remuait ni ne parlait plus. – Le Rhabilleur replaça une tête inerte sur l'oreiller, se frotta les mains d'aise et cria, tout guilleret :

– « Allons, vous autres, ça y est. Germaine ! un verre de vin. »

Germaine apporta, en hâte, son meilleur vin, pour réconforter le cher malade.

– « Bon, la petite, dit le Rhabilleur lui tirant la cruche des mains, – je ne l'ai pas volé. »

Il but trois coups consécutifs ; il s'essuya les lèvres et le front du même revers de la main, et, montrant ce revers maculé de vin et de l'eau de son front :

– « Je n'aime qu'en cette façon le mélange. »

Il rit à gorge déployée de la plaisanterie. – Son succès l'épanouissait. Il triomphait.

– « Hein ! continua-t-il, avez-vous vu le tour ? – M. le curé, l'autre jour, voulait l'apprendre. Finaud, va. – Plus souvent, que je me suis dit. – Assez de leurs enjôleries pour el' pauvre monde. – Je le lui ai montré z-à l'envers... Ha ! ha ! ha ! — qu'il aille s'y faire mordre. »

Il engloutit deux nouveaux verres de vin.

Germaine s'était approchée du blessé. – Elle poussa soudain un cri aigu et tomba évanouie.

– « La petite en tient pour le gars, ricana Denis.

Le Rhabilleur dit – « Laissez-moi faire ; je connais ça. »

Charlot sauta sur le Rhabilleur, hurlant d'une voix étranglée : – « Si tu touches à celle-là, je t'assomme. »

Le Rhabilleur gagna le second plan.

Charlot et Denis placèrent Germaine sur une chaise, près du lit. Elle revint à elle.

Elle parut d'abord se réveiller d'un songe. – Puis son regard atteignit le blessé. Elle se dressa, bondit comme une lionne, poussa frénétiquement le

Rhabilleur, criant indignée :

– « Misérable, vous l’avez tué ! »

Rien n’est imposant comme un élan de nature.

Le Rhabilleur, Denis, Charlot baissèrent la tête dans les épaules, le bras devant le front, comme sous une trombe inévitable, et ils firent retraite, instinctivement, sans en avoir conscience.

Honteuse l’ombre fuit sous un jet lumineux. – Ces ténèbres avaient senti l’éclair.

V

LE MÉDECIN

Seule, la jeune fille s'approcha de nouveau du blessé. Le regard un peu égaré, elle était animée, pantelante. Une crainte l'agitait, comme s'agite la feuille désolée que la tourmente va détacher de l'arbre, son soutien, sa joie, sa vie, et lancer dans l'inconnu. – Un moment elle contempla ces lèvres décolorées, serrées à mordre. Son cœur lui parut pris entre, mordu, broyé. Sa gorge se souleva sous un sanglot désespéré.

Elle saisit le verre à l'eau sucrée, elle humecta ces lèvres pâlies, elle tamponna fébrilement les tempes.

La paupière du moribond s'entr'ouvrit, une lueur vague, affaiblie s'en échappa, comme un rappel d'outre-tombe. Germaine crut au regard d'adieu. Eperdue, elle se pencha pour l'interrogation suprême, l'haleine ardente, insufflant la vie, chargée d'une âme.

Penchée sur ces lèvres, interrogeant leur souffle, elle pria ainsi : – « O Germain !... »

On a dit : la transfusion du sang. Avant et au-dessus il y a la transfusion de l'âme. – Deux êtres qu'un courant d'amour traverse, et dont les pôles s'appellent pour se joindre au fond des ardeurs espérées.

Les lèvres touchées, tièdement se colorèrent sous le charme, elles s'entr'ouvrirent, et un léger souffle confondit sa réponse à l'appel.

Germaine, comme l'air quand on suffoque, but ce retour à la vie. – Elle toucha la coupe ineffable du condamné qu'on grâcie ; elle crut s'enivrer. –

Elle se redressa, cette fois vivante en plénitude ; les yeux humides, noyés, la joue empourprée ; honteuse de trop de succès, de trop d'audace ; hésitante en son bonheur même ; touchant encore l'abîme, mais le front au

ciel ; rayonnante, indécise, illuminée, belle comme la vierge des beaux songes.

Germain, lui, sortant du songe, ouvrit les yeux sur ces splendeurs. Il les referma éblouis ; puis les rouvrit accoutumés à toutes les joies. Ses lèvres s'entr'ouvrant laissèrent échapper un sourire d'effusion, et, très bas, murmurèrent, effleurant la main de Germaine :

– « Souffrance, tu m'es chère, puisque tu me vaux ces délices. »

Au dehors, des coups de fouet saccadés rappelèrent au réel. Germaine courut à son père.

Lui tendant les bras, elle faisait claquer ses mains : – « Il vivra, il vivra, criait-elle. – « Parbleu, dit Patient, en aurais-tu douté ?

– Oh !... » s'écria-t-elle. Elle s'arrêta n'osant réveiller ses souvenirs. – « Mais descendez donc, venez donc vite, monsieur Corda. »

Elle tendait la main au médecin, le tirant, le pressant.

– « Peste ! Germaine, observa celui-ci, toi, si calme, si mesurée, te voilà affolée comme pour un frère. »

– « Oui, oui, un frère, répondit vivement Germaine, heureuse d'appuyer vers ce biais et de donner cours, par cette ouverture, à son expansion débordante ; oui, un frère et un ami. Un ami, cet affligé, ce brave dont la poitrine s'est mise entre l'ennemi et nous. »

Ces accents d'enfant candide sortaient si directement du cœur, ils étaient si limpides, si pénétrants que le médecin et le père sentirent en eux une corde vibrer. – Ils entrèrent émus.

Le médecin prit la main du blessé, interrogea la muqueuse des paupières, fit un pli pénible des sourcils et dit : « Une balle, n'est-ce pas ? »

Germain dit oui d'un geste de la tête.

– Où est le trou ?

– « Là, dit-il, » il montra le cœur.

– « Diable, dit le médecin. »

Vivement il découvrit le malade, appliqua son oreille au corps et se mit en devoir de le dégarrotter.

Il aperçut les claquettes !...

Jamais apparition redoutée ne produisit plus hilarant effet.

Il se rejeta en arrière, fit des yeux dilatés et arrondis comme ceux d'un taureau qui menace ; il dressa ses bras droits, touchant les solives, et poussa une formidable exclamation prolongée qui fit fulgurer la mèche de la chandelle : – « Ah !... »

Cicéron tonnait contre Catilina fut dépassé.

– « Ah !... répéta-t-il ; ah ! – L'abominable rhabilleur a passé par là. – Encore ! encore !... mais encore ! – Dans quel réduit ne trouverai-je pas les traces de cette vipère ? – Eh ! que fait la correctionnelle ?... mais que font les assises ? – N'a-t-on pas montré, dans le voisinage, des ombres chinoises de hautes-cours arlequinant des arrêts à propos de princes assassins ? – Assassins ! mais les assassins les voilà. – Où sont les chaînes rivées aux carcans ? – Qu'a-t-on fait de ma bonne double torture ?

Il s'arrêta suffoqué, essuya son front ruisselant de sueur, s'abattit sur une chaise, comme une frégate dont la carène a touché ; – mais une seconde uniquement.

Il rebondit comme une balle de caoutchouc qui aurait touché terre, prit sa chaise d'une main fébrile, la fit pirouetter en l'air, en bas, de côté, comme un bâtonniste au plus épais du moulinet ; et, courant aux coins, regardant sous les meubles, il s'écria dans un éclat recrudescant :

– « Où est-il ? où est-il ? – C'est sa fin ! – Oui, il y a une justice absolue ; je la sens qui me jaillit du cerveau. – Il y a une vengeance, – c'est moi. – Jamais plus ce serpent ne rampera devant les pas de la science ; jamais plus, non, jamais plus ! j'en jure. Où est son crâne abject, que je l'écrase ? »

Les évolutions désordonnées du fulminant avaient transporté celui-ci près de la porte que s'empressait le gager Patient. L'irrité aperçut le bonhomme ahuri, plus mort que vif et dont les genoux fléchissaient ; la colère éclairée de l'homme de science vit, du premier coup, le défaut de cette digue prête à crever et ce fut heureux, il s'y rua, la défonça, et, par cette crevasse, étendit au large un cours à son débordement.

– « Vous, père Patient, jusqu'ici un honnête homme, un père de famille rangé ; vous, dont j'ai fait naître la fille, dont j'ai guéri vingt fois la femme, éteinte sous mes soins, la pauvre défunte ! vous, dont j'ai redressé la jambe, dissipé la tumeur, terrassé la coqueluche, et, sous mes efforts redoublés, par

sept fois, pulvérisé les fluxions de poitrine ; Patient, père Patient ! – vous. me trahir ainsi !... »

Ses bras déployés en posture d'objurgation, s'abattirent consternés au long du corps.

Patient s'apprêtait à pleurer de toutes ses glandes. Atterré, il sentait bien pourtant qu'il ne comprenait rien à l'événement ; et, dans cet inconnu, il puisa sa force.

– « Puisque je vous jure, osa-t-il articuler, que je ne sais pas un mot de ce que tout ça veut dire. »

Cette confession prit un ton si naïvement sincère qu'elle ébranla les foudres mêmes de l'excellent docteur, dont les effluves avaient jailli trop vivement pour durer.

Germaine l'acheva. – Elle se jeta à son cou, l'embrassa sur les deux joues, et, de sa gentille voix, la plus câlinement timbrée, elle le caressa ainsi :

– « Mais oui, mon bon petit monsieur Corda, vous êtes notre bienfaiteur, notre sauveur, notre ami. – Vous êtes bon comme le bon pain, avec vos deux gros yeux dardés comme des charbons qui brûlent. – Nous vous aimons comme le salut de la famille ; et, pour mardi prochain, jour du marché, je vous mitonne, là, deux petits coqs tendres à faire jubiler la lèchefrite et deux grosses livres de beurre de ma bonne Bruno pour arroser les coqs. Et c'est quand je vous prépare ces gâteries que vous nous allez donner de la chaise à tort et à travers. Voulez-vous bien vite, n'être plus terrible comme ça. –

Sachez bien qu'il n'y a de la faute à personne. – Il est juste aussi que chacun ait son lot. – Cet odieux rhabilleur est un pendeur et un faussaire, et qui m'a donné du chagrin, ah ! croyez-le bien. Je vous dirai tout cela. Mais, pour le moment, le pressé est de refourrer la colère en poche, d'être bon, entendez-vous, d'avoir du cœur, votre cœur à vous, et de soulager ce bon et brave jeune homme, Germain... »

– « Germain ? interrompit le docteur. »

– « Oui, Germain, qui. »

– « Ah ! petite Germaine, tes yeux flamboient. Germain doit être un bien bon garçon. »

Il tapota les deux joues fraîches de la fillette, la couvrit d'un regard onctueux de bienveillance.

– « Allons, dépêchons, dit-il, tu as raison, Germaine, il est temps. »

Cela dit, il se mit à examiner la plaie, il la sonda, il l'étudia avec une attention, un soin, une précaution de détails, qui, sans contestation possible, lui méritaient une blanche dans ce triple examen du bon médecin : science, conscience et humanité. Puis, se redressant :

– « Maintenant j'ai mon affaire, dit-il. – Ça, père Patient, depuis longtemps je vous tiens pour un homme plein de sens et d'esprit pratique, et, puisqu'en voilà une occasion, je veux, une bonne fois, vous mettre le doigt sur une des niaiseries que perpétuent, chez vous autres, sans respect de la lumière du soleil, votre apathie pour les choses de l'intelligence et votre encroûtement routinier.-Et toi, de même, ma bonne petite Germaine, approche. Il faut que la femme n'ait pas peur de la plaie ; c'est elle, hélas ! qui peut le mieux panser les plaies de la vie, et, dans tous les cas, un sourire comme le tien, ma mignonne, vaut mieux, trois fois, que la fiole du pharmacien.

« Ecoutez bien. Voyez-vous le trou, voilà par où la balle est entrée, un peu sur le côté, aux approches de la sixième côte. Comptez bien, à partir du cou, une, deux, trois, quatre, cinq, six ; il y en a encore] six autres au-dessous ; voici la sixième. Savez-vous ce que c'est : une côte ? – Non, vous n'y avez jamais songé, et le curé, qui a seul le droit de vous parler en chair, vous enseignera bien plutôt, à vous Patient, de quel bois chauffe le Purgatoire, qu'on attiédit toutefois aux jours de quête ; à toi, trop charmante enfant, le chemin du confessionnal pour t'y entretenir du Paradis. – Une fois, par hasard, tâtez donc du vrai. – Une côte est un os, ferme, dur, de forme aplatie, très allongée ; son extrémité antérieure se soude ici, sur la poitrine, et, partant de là, il se recourbe, en arceau pour s'articuler par derrière, très solidement, avec les vertèbres de la colonne vertébrale. Ces arceaux rapprochés les uns des autres, comme des chevrons de toiture, constituent une charpente autrement ingénieuse, autrement bien travaillée que la charpente de l'église d'Orbigny. Et, de même que sous cette dernière on dit la messe à l'abri, de même, sous la cage osseuse qui garantit la

poitrine, le cœur, les poumons font, en sûreté, leurs offices, eux aussi, et donnent la vie au corps.

« Mais ces chevrons ne se touchent pas, ils sont séparés par des intervalles qui sont de trois, de quatre fois l'épaisseur des côtes elles-mêmes ; si bien qu'un projectile lancé, par exemple, contre cette poitrine d'homme, peut passer entre les côtes, atteindre le cœur, et., bonsoir les voisins...

« Germaine, du courage, ma fillette, ne pâlis pas. Attends un peu ; je vais te reconforter et arriver à un chapitre qui rappellera tes bonnes couleurs.

« Considère-moi bien ce grand garçon. Voilà des côtes ? – Il est charpenté comme un chêne, et, je te le dis, robuste à garantir une maîtresse femme à travers tous les périls de la vie. – Eh ! bien, écoute-moi, – quelque dépit que tu paisses en éprouver, – ma fille, ce garçon-là a plus de chance qu'il n'est fort. – Comprends-tu qu'une balle venant le frapper là, où j'ai le doigt, précisément en face du cœur, il y avait au moins quatre chances contre une pour que cette balle trouvât l'intervalle et pénétrât.

« Ne tremble pas, ce n'est pas le moment, suis-moi plutôt.

« Eh ! bien, pas du tout, la balle a frappé juste sur la côte. Une petite balle sans doute, et une forte côte sûrement, la côte a résisté, la balle a plié, dévié, suivi l'os en glissant. Voyez-vous cette trace noirâtre, sous mon doigt : c'est son conduit sanglant, une manière d'un canal de taupe dans votre jardin. Elle a tourné par le côté, jusqu'au dos, où la voilà, je la sens, et ; d'où, avec une piqure d'épingle, je vais vous l'extraire aussi facilement qu'une cerise à l'eau-de-vie d'un petit verre.

« Il y a eu perte de sang, ce qui explique les pamoisons ; il y aura suppuration et les suites, ce qui justifiera les fièvres, les petits accidents de convalescence. – Mais, ajouta-t-il avec un clignement d'œil malin, nous qui aimons, sautons de joie, car, je vous le jure sur la foi de ma vieille expérience, ce gaillard est né coiffé ; le dedans du coffre est aussi sain que l'est ton œil brillant, friponne ; si le cœur est atteint, ce n'est pas de la balle. Et, sur ma tête, je te garantirais le sujet. »

Germaine sauta au cou du docteur, et, à trois reprises, l'embrassa sur les deux joues.

Elle pleurait de franches et belles larmes, des larmes de joie.

Par sympathie, sans doute, et de confiance, le père Patient aussi sentit sa paupière s'humecter.

Si bien que le docteur, par imitation, fit comme les autres. – Mais il se tamponna résolûment, se secouant et menaçant du doigt la charmante fillette, la sympathie, le rire, l'éclat, le sentiment, le trait d'union de tous ces hommes.

– « Petite contagion, se récria-t-il, et moi aussi, vas-tu pas me rendre aussi bête que vous tous. »

– « Pas le moment, pas le moment, lui cria Germaine le ramenant au malade ; comme toujours, vous serez bon, monsieur Corda, et rien au delà. En ce quart d'heure même, il faut moins encore, de l'adresse, uniquement, pour l'extraction. »

– « Cette petite sournoise aura pourtant toujours raison, fit le docteur reprenant son travail. – Ah ! un moment, ajouta-t-il, le tour du rhabilleur, s'il vous plaît.

« Premièrement, comprenez-vous bien qu'il n'y a rien à rhabiller ?

« Maintenant, permettez : je pose un doigt sur cette balle, – à peine, aussi légèrement que vous voudrez. – Tenez. »

Le blessé jeta un cri. – Germaine jeta un cri ; – ou l'écho, peut-être.

– « Le voyez-vous ? – la moindre pression sur ce corps logé dans les chairs cause une douleur aiguë, – N'est-ce pas, fillette, que je t'ai fait mal ? – Patient, mon bon, quand vous avez une simple épine dans le doigt, pressez dessus et dites-m'en des nouvelles. – Or, votre rhabilleur de tous les diables, là-dessus, a massé, a trépigné, a serré les claquettes ! – Je vous dis que ce pauvre garçon a enduré le supplice des brodequins. – Mais, de par tous les mille milliers... »

Le docteur arrondissait les yeux ; Germaine mit la main sur sa bouche, lui sourit sous le nez et lui montra la balle.

Le docteur l'eut extraite en moins de temps que n'avait duré un seul membre de phrase de sa démonstration, un seul des élans enflammés de sa vitupération.

Le blessé, replacé sur le dos, lui aussi, avait deux grosses larmes sur les joues. – Ce n'étaient pas des larmes de douleur.

Germaine, prestement, les essuya.

Germain prit la main du docteur dans les deux siennes et dit : – « Comptez sur un ami. » – Les deux larmes revinrent.

De nouveau, Germaine étendit le mouchoir, et, par-dessous, quand elle le ramena, un regard ineffable, sorti de profondeurs infinies, la pénétra et atteignit, en elle, les limites extrêmes du dévouement et de la vie.

Le docteur serra, avec effusion, les mains que lui avait tendues Germain, et, prenant un ton de gravité austère, il lui dit :

– « A son heure, j'ai mis cet enfant au monde. Je suis un peu comme son père. Elle est digne du plus honnête d'entre les honnêtes hommes. Si celui-là se rencontre, qu'elle soit sacrée pour lui. – Souvenez-vous de cela. »

Et cet homme bienfaisant partit.

Cette nuit-là, le canon tonna encore et fit sonner nos campagnes. – Mais, autour des jardinets de cette cabane, un rempart s'était élevé : l'espérance. – Par delà funèbre ; au dedans radieux.

VI

VILLAGEOIS !...

Pendant le cours du mois qui suivit les deux nuances que notre dernière phrase indique tranchèrent de plus en plus leurs couleurs propres et opposées.

Le docteur Corda apportait, à ses visites, les nouvelles de l'extérieur, plus affligeantes de jour en jour.

Paris était bombardé.

Le matin, au point du jour, avant que le vent n'eût remué la neige dont s'étaient mis en deuil les branches de nos forêts, le bûcheron, au fond de ses clairières recueillies, suspendait les coups de sa cognée pour écouter un long bruit sourd qui secouait la terre sous ses pieds. C'était, à soixante lieues, autour de Paris, le tonnerre des obusiers prussiens ; obusiers dont on avait souri, nous montrant, à l'Exposition du palais de Cristal, le modèle enrubanné. Il atteignait, maintenant, le Panthéon, le Val-de-Grâce, l'Observatoire, le palais même où nous l'avions fêté, et, par-delà l'enceinte, au fond de nos bois solitaires, sous les voûtes où nos vieux dolmens dormaient paisibles depuis les Druides, il atteignait toutes les poitrines ou remuait encore un cœur français.

Paris était notre foi, notre rempart, notre gage de salut, notre espérance ; nous croyions en Paris.

Le paysan croit en Paris. Chose étrange : il n'en comprend pas l'esprit, toujours il s'y montre hostile, il réproouve et bafoue ses doctrines ; à la piste il suit les meneurs aux vieux préjugés qui le conduisent contre le courant de l'avenir, et, pourtant, d'instinct, il sent tellement que ce courant le porte et le conduit à ses destinées, destinées du peuple, destinées communes aux villes comme aux campagnes ; il respire, malgré lui mais à ce point, cet air

progressif nécessaire qui l'environne, que, tout en agissant contre, il embrasse la cause de Paris. Comme un enfant mal élevé et non éclairé, ses actes paraissent être des coups de tête que sa conscience désavoue.

Le paysan aime sincèrement Paris, il en est fier. Parlant de Paris il se redresse, et, si l'un des siens joint ce centre élevé, lui-même croit avoir monté un échelon, il se pose avec plus de poids dans les conciliabules de village. Qu'une mesure irrationnelle blesse les notions d'équité du paysan, il traduira sa considération pour la supériorité parisienne par un tour de phrase approchant celui-ci : Le Parisien n'admettra pas cela. Heurté dans son droit, inconsciemment, il ait appel à son chef de file, le Parisien.

Politiqueurs bassets qui voulez tuer Paris, vous sentez de décapiter la France ; ménagez le cerveau, ou bien, ainsi qu'au parasite dont les empiètements titilatoires sous le chevelu causent des démangeaisons agaçantes, de tous les points les doigts se tourneront contre vous et vous serez écrasés sous les ongles.

Spécialement, en ces de conjonctures de nos grands malheurs publics, tous les yeux des campagnes étaient tournés vers Paris avec l'expression anxieuse et toute l'abnégation de l'accusé vers son défenseur quand les dernières espérances l'abandonnent. – Du fond de ces perplexités le paysan, en sa conscience, priait Paris comme la dévote prie le saint de ses affections.

Aussi, les paroles lamentables des chefs, sur les sorties manquées, sur l'insuffisance des approvisionnements, sur l'impossibilité de tenir, qui transpiraient dès cette époque, ces échappées vers les expédients des incapables et des lâches étaient affreuses et criminelles autant que l'aurait été, pour le prosterné, un ricanement ironique de l'idole.

Tout autour, le cercle nous paraissait lugubre.

Au Nord, le général Faidherbe se débattait péniblement vers Bapaume tandis que l'ennemi bombardait Péronne.

A l'Est, le dévouement héroïque de Garibaldi nous paraissait peu appuyé.

A l'Ouest, l'ennemi s'avancait jusqu'à Mortagne.

A nos portes, enfin, sur notre rive gauche de 1 Loire, quelques milliers de Prussiens avaient suffi pour balayer tous nos remparts, et le général qui commandait notre département se sauvait affolé sans autre souci que celui

de faire, à tort et à travers sauter les ponts derrière lui. Un soir, nous entendîmes une explosion formidable : c'était le beau pont inachevé d'Amboise que le terrorisé général avait réduit en mille éclats, sans calculer que l'ennemi occupait les deux rives et que le sacrifice était enfantin.

L'armée de défense tenait ses positions sur l'autre rive de la Loire, au-delà de Blois, vers Vendôme.

Elle était commandée, disait le docteur, par un général qui n'avait figuré ni au début de l'empire entre ceux qui, sur le boulevard, promènèrent, parmi les femmes et les vieillards, le balai sanglant dont Morny tenait le manche ; ni, au cours de l'empire dans les équipées de Chine ou du Mexique, ou dans les tripots des Tuileries, ou dans les lupanars de l'Elysée, ou dans l'arrière-boudoir, plus pimenté, si possible, des Marguerite Bellanger. On ne l'avait point vu mêlé, non plus, aux diplomaties ineptes, aux préparatifs ignares, aux stratégies puériles qui avaient couvé, fait éclore et abattu, dès au bord de l'œuf, cette opération néfaste dont les conséquences présentes étaient l'invasion et dont l'avenir paraissait devoir être plus pénible encore. Il portait un nom nouveau. Le docteur s'en montrait heureux : – « Puisque tous Les noms connus, disait-il, signifient honte et incalacité, nous ne pouvons courir chances plus mauvaises en nous servant d'inconnus. – Père Patient, jouait-il, comprenez bien cette comparaison à notre portée : Votre fagottier de l'an dernier étant pourri, inutile d'y chercher le bon bâton de cœur de chêne, rabattez vos espérances et bornez vos recherches au agottier neuf. –

D'ailleurs, et le docteur appuyait ci comme sur une péroraison préférée, ce général asse pour avoir fait litière des vieilleries, il est, dit-on, dans le courant généreux ; c'est un républicain.

Ce mot dressa Germain presque debout, son front s'éclaircit comme un ciel nuageux par une embellie. Mais l'effet fut loin de se produire égal en toutes les parties de l'auditoire.

Le vieux Charlot ferma les poings, son œil s'enfonça sous l'arc du soucil, et sa tête ramassée parut plus abrutie que jamais.

Germaine, regardant son père, dissimula, en se détournant, l'esquisse d'un signe de croix qui pouvait avoir les tendances d'une ébauche d'exorcisme.

Quant au père Patient, vivement il infléchit la tête comme pour éviter un choc, et ce ne fut qu'après une pause, pour se remettre, qu'il traduisit avec sa finesse paysanne, la pensée des siens.

– « Ce nouveau va tout changer, pour sûr, Monsieur Corda. Et m'est avis que c'est pour prendre le temps de se raviser qu'il a l'air, premièrement, d'imiter les vieilleries qu'il méprise, allant d'abord à reculons, d'Orléans à Vendôme, de Vendôme à Tours ; quand il en sera au Mans... »

– « Mon ami, interrompit M. Corda, il est malaisé d'arrêter le courant quand la digue est emportée, mais honneur à ceux qui le tentent ; que ceux-là ne soient point confondus avec ces impuissants qui, après avoir conjuré l'inondation, n'ont su, quand le flot est venu, que courber les épaules et disparaître. – Mais je vois l'intention, mon pauvre Patient : j'ai, par malheur, prononcé le mot qui terrifie vos campagnes.

« Républicain, pour vous, aujourd'hui, c'est le monstre.

« Vous l'avez mieux aimé jadis, quand il abolissait les privilèges et les droits féodaux ; quand, d'un coup, il supprimait dîmes, redevances, corvées, et vous relevait du servage. Un fardeau vous écrasait, le dos en deux, la tête courbée à terre, comme sous un joug à bœufs, de même que vos bêtes de somme ; vous grattiez vos landes ingrates, et leur stérilité vous nourrissait de pain de fougère, ainsi que sous Louis XV, le Bien-Aimé, de glands à pourceaux, d'orge dans les intervalles de disettes ; d'orge, après que, sur la maigre récolte, les couvents et le château avaient prélevé leurs parts de choix.

« Le républicain vint, qui chassa le couvent, abattit le château et vous vendit, en détail, les bruyères seigneuriales. Ces bruyères sont devenues : votre bon blé froment, mon brave, lequel payera la guerre et la rançon ; le clos de vigne ; le pré où pâture à cette heure, petite Germaine, ta bonne Bruno, laquelle donne cet excellent beurre que tu prises tant, aux marchés de la ville. – Or, plus de beurre sans Bruno, – et où serait Bruno sans le pré ? – Où serait le pré sans le courage opiniâtre de ce cœur libre, de ce bras fort du père, que voilà, qui, sur ce chantier, a travaillé soixante ans ? – Et, sachons nous souvenir ; – où en seraient Bruno, le pré et le travail de celui-ci, sans cet autre bras du vieux père qui n'est plus, et qui, lui, a défriché et créé, de cet autre cœur qui a senti, qui a vécu les choses que je vous décris ;

de ce cœur qui, avant de battre à l'aise dans une poitrine libre, a été opprimé sous le terrible poids de l'esclavage ; qui a payé les redevances et qui s'en est vu affranchi ; qui était tenancier, qu'on a fait propriétaire ; qui errait maigre, affamé dans ses friches, affaîssé, sans courage et sans espoir, dans sa chute de paria, qu'on a redressé à taille d'homme ; qu'on a fait citoyen, et auquel on a donné la vie pleine, la force, le courage, l'espérance, l'avenir, en lui donnant la liberté !

« Retournez, par le souvenir, au temps où ces choses s'accomplissaient, et demandez à ce père ce qu'il pense de celui qui l'a ainsi transformé, du républicain.

« Il vous répondra que le seigneur l'avait voué à la misère et que le républicain lui a donné le bien-être ; qu'il était à terre, que le républicain l'a relevé. Il vous dira, à vous, que vous devez au grand combat du républicain les lois, les institutions qui vous ont fourni la terre, base première de votre travail, le courage que seule produit la liberté, et, par suite, toutes les combinaisons de ces deux éléments : vos défrichements, vos plantations, vos vignes, vos blés, vos prés et vos troupeaux, et les enfants gais et beaux comme Germaine, qui sont beaux et pleins de santé parce qu'ils sont libres, et qui végéteraient hâves et déformés s'ils étaient serfs et misérables. –

Interrogez, et ce vieux père vous crierà, de sa tombe, qu'il y est descendu à son heure normale, et qu'il y dort doucement, de par le républicain ; mais qu'il y a trouvé son père, à lui, les ongles recourbés, les membres crispés, mort en torture dans le servage du marquisat.

« Choisissez donc la vie et choisissez la tombe, mais ne méconnaissez plus le bienfaiteur. » :

Cette sortie du docteur avait été impétueuse. Les paroles s'étaient pressées à ses lèvres comme foulées de l'intérieur par une injonction impérieuse partie des profondeurs des convictions. – Tout élan sincère est éloquent.

Germain se leva presque de son lit ; il saisit les mains du docteur et les porta à ses lèvres. Sa figure rayonnait.

Germaine, en qui cette lumière avait jailli, fissurant, sous l'effort d'un coin lumineux l'enveloppe de préjugés qui couvrait son intelligence,

Germaine avait les yeux arrondis d'attention, éclatants d'admiration, humides d'attendrissement. Le mouvement final de celui qu'elle aimait fut, pour elle, la plus irrésistible des péroraisons.

, Elle se précipita de même sur les mains du docteur ; mais, par suite de ces bizarres arrangements qui sont les jeux de la nature, les mains de Germain se rencontrèrent là. Une étreinte fortuite dégagea l'éétincelle électrique. Germaine, atteinte d'une brûlure au cœur, fut renversée sur une chaise, la tête au ciel, les lèvres rouges, les dents pures entr'ouvertes, le sein gonflé, palpitant, et l'œil noyé dans les perspectives infinies des néophytes. Initiée par la parole convaincue, initiée par le regard du Dieu, cet esprit vierge, jeune, frais, suave, vivace, se tenait entr'ouvert, avide de vérités, et dans l'état de préparation le plus propre à la germination des semences fécondes. Imbibée de vertu, réchauffée d'amour, sur cette terre généreuse un mot tombé, un regard, une poussière, un atome pouvait instantanément développer des racines. – Ce mot tomba.

Germain contempla un moment cette tête renversée dans un nimbe d'inspiration ; il sentit un dégagement d'essence éthérée qui, parti de ce foyer d'enivrement, lui envahit le cerveau et l'aveugla de bonheur. Il se crut fou. Son visage se pencha à portée de l'haleine de l'inspirée, et quelque chose d'instinctif cédant en lui aux deux courants qui l'inondaient en même temps, – sa foi, – son amour, – un ressort intérieur fit glisser ensemble ces deux pensées accouplées : – « République ! – Je t'aime ! »

A peine ses lèvres articulèrent ; – mais le cœur de Germaine entendit.

Elle se dressa debout, rouge, avec des larmes, les beaux cheveux blonds un peu défaits, – il lui sembla qu'une racine puissante avait plongé en elle, qu'elle gestait une idée grave. Elle devint grave.

Elle étendit la main vers le docteur et dit :

« Monsieur Corda, vous êtes vraiment l'homme du savoir et de la vérité ; c'est l'ignorance qui nous rend aveugles. A cette heure, et par vous, je comprends que je vaux quelque chose, de par la République, et que, sans elle, je serais moins qu'un ver de terre. – Mon grand-père a été créé par elle, et c'est par elle qu'il a créé ce qui nous fait vivre et aimer la vie. – Je veux vénérer mon grand-père !... »

– « Non, les prêtresses sacrées ne sont pas mortes, s'écria M. Corda de toute la force de sa voix, et je comprends aujourd'hui par quelle vertu généreuse elles peuvent enflammer et emporter les foules. – Viens, ma bonne petite Germaine, que je te presse dans mes bras. »

« Charmante et noble fille, ajouta-t-il encore tout troublé d'émotion, – oui, tu es noble sous ta chaumière. Comprends-tu la noblesse ? – Elle est du cœur ; non de la bourse. »

Dans son coin, le père Patient ne bougeait. Sa tête était penchée. On sentait que, dans ce vieux cerveau à carapace, une lutte se livrait contre tout genre d'enthousiasme.

Chez Charlot, l'effet avait été contraire. – Il haïssait le bourgeois. En lui, cette idée seule était fixe ; toute autre flottait indécise autour de lui, effleurant à peine son indifférence. L'attaque, puis la méditation du père ne le touchaient point. L'illumination de la jeune fille l'avait bien attaché un peu, car les productions de cette jeune volonté étaient, en dehors de sa haine, les seuls actes capables de l'intéresser et de le dompter ; mais le sentiment qu'il en ressentit ne dépassa pas l'étonnement. Ce qu'il vit de plus clair dans toute cette scène, c'est qu'un bourgeois affirmait ; dès lors, son unique préoccupation fut de nier. Comme toujours, si quelqu'un eût parlé, il se serait tu ; mais Patient se taisant, il trouva dans cette conjoncture grave, où un bourgeois le froissait, l'audace inouïe de rompre son mutisme habituel. – Il le fit violemment, comme fait tout homme qui craint de manquer de courage.

– « Et moi, je vous dis, cria-t-il en fermant les poings, que c'est comme le maître Denis a dit, et non comme dit le bourgeois ; et que c'est le maître Denis qui a raison, et que si les républicains nous avaient fait du bien, nous ne les haïrions pas ainsi que nous les haïssons tous. »

Puis il retraits d'un pas, comme doutant encore de sa témérité ; mais aussi pour se placer en garde, à tout événement, prêt au combat.

Une légère contraction agita les lèvres de Patient, qui d'ailleurs ne dessina pas autrement le sens des sentiments qu'il ressentait.

Le vieux docteur s'assit pour se préparer à la démonstration. Se recueillant, il essuya les verres de ses lunettes, et dit :

– « Mon pauvre vieux Charlot, vous, d’abord, vous vous calomniez ; vous ne les haïssez point, étant incapable de toute autre haine que celle du bourgeois, qui vous est propre. Mais vous n’en traduisez pas moins bien et crûment les vagues aperçus de nos paysans, leur rendant même ici ce service, d’exprimer leur pensée avec une netteté qu’ils n’apportent jamais dans leurs affirmations.

« Mes amis, vous dites : Nous haïssons les républicains ; je vous dis, moi : Vous croyez les haïr. Ce qui n’est pas la même chose. Permettez-moi de vous l’expliquer.

« Quelles sont les visées primordiales du républicain ? – L’abolition définitive de tous les privilèges assis sur une autre base que le mérite, et, par voie de conséquence, le bien-être, enfin, pour tous les déshérités : c’est, au résumé, l’établissement de la justice pour tous.

« Or, que voulez-vous, vous-mêmes, mes bons amis ?

, Vous voulez vivre en travaillant ; par le travail arriver à la propriété, votre rêve, rêve dans lequel vous entrevoyez : la liberté, garantie par l’équité dans les transactions, la paix, et toutes les douceurs du commerce de la vie.

« Eh bien ! qu’y a-t-il au fond de ce programme ? – La justice définitive, et, par elle, la liberté et le bien-être.

« Donc vous voulez, absolument, ce que veulent les républicains ; votre programme et votre but, à tous les deux, sont les mêmes.

« Et je défie de trouver, par les villes, aucun républicain qui soit plus républicain que vous tous aux campagnes.

« Essayez, par supposition, d’un arbitraire qui viendrait, aujourd’hui, opprimer, directement, votre propriété, enchaîner votre liberté, entraver votre travail, restreindre vos droits acquis et remplacer la justice, à laquelle vous avez recours, par le bon plaisir.

– Quel concert s’élèverait de vos bandes ameutées !

« Paysans, mes bons amis, vous êtes donc parfaitement républicains, républicains à fond, et vous ne pouvez pas haïr les républicains.

« Votre erreur gît dans une équivoque. – Vous sentez bien ce que vous voulez ; mais vous êtes trompés sur ce que veulent vos meilleurs amis, que

vous prenez pour adversaires et qui veulent ce que vous voulez vous-mêmes.

« N'en étant pas instruits, vous ne pouvez comparer ni juger. – Vous aimez la chose, et, par ignorance, vous haïssez le nom.

« En un mot, vous êtes républicains sans le savoir.

« Mais par quelle étrange méprise êtes-vous arrivés à désirer une chose et à détester le nom que cette chose porte ? – Comment est-on parvenu à vous éloigner de ceux qui veulent ce que vous voulez vous-mêmes, à vous en faire peur et à bourrer votre esprit de ce singulier quiproquo que vos alliés, vos vrais amis sont vos ennemis ?

« C'est l'histoire de ce quiproquo que je veux vous faire en deux mots.

« Comprenez-moi bien, et reportez-vous au temps de nos premières applications républicaines.

« Les prêtres, les nobles, qui sont le petit nombre, ont tout. – Le peuple, vous tous, le grand nombre, n'a rien. – Nulle terre sans seigneur, disait-on.

« Le principe républicain arrive qui dit : – Justice égale pour tous ; égalité de droits et de devoirs ; que le bien-être soit le fruit du travail, et que les seules distinctions résultent du mérite.

« Ce principe républicain triomphe. – Une réformation radicale s'opère dans l'état de cette vieille société. I

« Au profit de qui ?

« Evidemment, de vous tous, des souffrants : — Vous acquérez des droits, des propriétés, du bien-être ; — vous n'aviez rien, vous possédez.

« Mais au détriment de qui ?

« Eh ! de ceux qui avaient tout : droits, propriétés, bien-être, qui en jouissaient exclusivement, et qui ont obligés d'en céder une partie.

« Ils étaient accapareurs de toutes choses. On a voulu vous faire des distributions ; il a bien fallu puiser dans leurs magasins, puisqu'il n'y avait rien ailleurs.

« Vous qui recevez, vous êtes satisfaits de la part nouvelle, je le comprends. Vous êtes les favorisés de l'idée républicaine, ses croyants, ses adeptes ; vous êtes les républicains.

« Mais les accapareurs dépossédés, nobles et prêtres, par les mêmes raisons sont essentiellement anti-républicains. Le principe républicain les

dépouille ; ils le détestent.

« Ce qui vous favorise les déshérite.

« Ce qui vous est utile leur est nuisible.

« Votre bien est leur mal.

« Donc, ils haïssent ce que vous aimez.

« Et, si vous étiez avisés, mes bons amis, il devrait vous suffire de leur voir rejeter une chose, pour, aussitôt, l'admettre. – Ce mobile basé sur le calcul les antipathies intéressées ne vous tromperait jamais.

« Malheureusement, en fait, c'est tout le contraire lui se produit.

« Suivez-moi bien :

« Il est arrivé que, par la succession des événements plus ou moins heurtés qui constituent l'histoire, ces mêmes nobles et prêtres, ou leurs fils, ou leurs imitateurs, plus acerbes peut-être que leur modèles, sont revenus à leurs anciens domaines, resaisissant avidement ce qui vous en avait échappé.

« Et cet esprit du passé vit parmi vous et ne vous quitte plus. Il ne vous a pas lâché depuis le premier Empire.

« Or, cet esprit s'est fait le vôtre. – Il s'est éclairé sans vous éclairer.

« Depuis soixante-dix ans il a tenu les collèges les écoles, les conseils, les jurys, les tribunaux, l'armée, la chaire qui seule vous parle, et sans contradiction possible ; et, par tous ces canaux, à tous les instants, à propos de tous les faits, avec une entente et une obstination que l'intérêt explique, il vous infiltre, il insinue à petites doses ou il proclame avec éclat que ses ennemis sont vos ennemis, que le bien c'est lui et que les républicains sont des monstres.

« Comment auriez-vous pu résister ?

« La pierre la plus dure se creuse sous la chute persistante d'une goutte d'eau.

« Cette goutte d'eau, vos ennemis vrais, insinués faufiletés à vos côtés, vous l'ont versée à jet continu et redoublé, et ils ont fait leur trou.

« Les républicains, les vôtres, votre famille, vos alliés véritables, combattent cet esprit, avec efforts avec succès même ; mais loin de vous, dans les villes où on est éclairé, hors votre portée, par la parole, que vous n'entendez pas, par les livres, par les journaux.

« Or, ces classes asservissantes qui vous ont dominé jadis par la force, qui, sournoisement glissées à vos côtés, vous dominent encore par la ruse, ont eu l'adresse, tout en ne contestant point vos conquêtes, ce qui vous eût éclairé sur leur jeu, de vous tenir dans une ignorance qui s'éloigne peu de l'encroûtement épais des temps de leur ancienne domination. Les livres, les journaux ne vous parviennent pas, et, vous parviendraient-ils, vous ne les sauriez lire, de sorte que vous ne connaissez aucun des effets de l'instruction ; vous n'êtes même pas en état d'apprécier l'importance de ce bienfait, l'instruction, que le républicain rêve pour vous.

« Vous n'êtes point éclairés et vous ne pouvez vous éclairer. Vos dominateurs vous ont muré la vie de l'intelligence. Ils vous tiennent dans l'ombre de ce mur, étranglant dans l'obscurité vos droits, vos libertés, profitant de votre sottise, s'en engraissant, et vous ameutant, innocents, contre vos amis, contre vous-mêmes.

« Depuis soixante-dix ans il n'est pas un grand fait, pas une grande idée, pas un progrès qui n'ait germé dans le républicanisme, et, depuis soixante-dix ans, pas un progrès qui n'ait été attaqué par les fourbes qui vous mènent. Ils les adoptent après la réussite, les retournent à leur profit, vous cachent leur origine, devant vous les couvrant de leur manteau ; ils vous poussent dans les encognures sombres, pour, à leur aise, diffamer la paternité de ces illustrations et dissimuler, à vos yeux, les lumières qui malgré eux éclatent.

« Le républicain a rayé les privilèges, proclamé les droits de l'homme, décrété l'égalité, répandu la justice, rendu la terre au laboureur, fait du serf un homme ; ennobli le travail, placé le sol aux mains du travailleur, décuplé les produits du pays ; en regard des décevantes merveilles des rois, Versailles, Trianon, donné l'essor aux merveilles des peuples : routes, railway, électricité, abolition de l'esclavage, suffrage universel et la rénovation et l'harmonie dans l'avenir.

« Et, durant que ces splendeurs se déployaient, l'anti-républicain, embusqué dans la pénombre des forteresses haineuses qui couvrent encore vos chaumières, vous prêchait, vous catéchisait, et vous inoculait, goutte à goutte, la haine du républicain, votre frère, votre bienfaiteur.

« Le républicain, c'était ce débauché qui répugne, ce vagabond qui vit dégradé, cet escroc chargé de méfaits. – Ce tableau faux vous rebutait de dégoût, vous écoutiez le peintre faussaire et vous rentriez dans l'honnêteté de votre cabane que le travail avait sanctifiée, et pour laquelle vous ne vouliez aucun contact impur.

« Mes braves amis, le contact impur était celui du diffamateur qui vous trompait. – Et l'honnêteté, la vertu, les vues désintéressées et généreuses appartenaient au républicain.

« Ah ! repoussez donc l'obstacle et donnez-vous la main !

« Cette main, vous l'auriez unie plus tôt si le seigneur, si le moine des temps affreux ne s'était masqué. – A visage nu, vous n'auriez pu vous tromper aussi longtemps.

« Mais une couche de renégats sortis de vous, – au début, grande par la conception, par l'effort, grande par l'action, – depuis, abâtardie par le succès, oublieuse des devoirs, saturée des jouissances du pouvoir et des richesses, singe des grands qu'elle avait abattus, se complaisant à leurs places, et, désormais, préoccupée de l'unique souci de s'y pavaner, – la Bourgeoisie, puisqu'il faut l'appeler par son... »

L'orateur ne put achever.

Charlot, enfin, avait compris. Au comble de l'ivresse, il sautait de joie, transporté au zénith d'un mouvement expansif tel que ses familiers ne lui en avaient jamais connu.

– « Top, top, top. topez-là, docteur ! criait-il à tue-tête, vous êtes un bon et non pas un Bourgeois. »

Il saisit le docteur à bras le corps, l'éleva dans ses muscles de fer, léger comme une botte à ses bœufs, le porta deux fois autour de la chambre, le déposa près du lit, et s'élança dans la cour, criant encore : « Top, top, topez là ; un bon, un vrai bon !... »

La diversion fut si subite et si burlesque que Patient, sa fille, Germain et le docteur lui-même furent pris d'un fou rire qui changea le cours grave du début en hilarité bruyante, et ce fut au milieu d'une gaieté expansive que le docteur serra, en partant, la main de son malade, disant :

– « Vous allez au mieux, mon brave Germain. Encore un mois du régime de ces braves gens, et le sourire de gentille Germaine vous épanouira en

aussi florissante santé que si jamais balle de Prusse n'eût passé l'Oder.

« Que mon pays vous imite ! »

VII

ESCARMOUCHES

Au chapitre précédent, nous venons de mettre un pied sur le terrain délicat.

Ceux qui n'ont pas sondé ce terrain ne peuvent imaginer les scissions profondes, les perturbations radicales que les dissentiments politiques répandent dans les campagnes. – Pour le comprendre, il faut se rendre compte des besoins, des appétits, des mœurs qui commandent à ce milieu.

Rien à peu près n'est écrit sur ces matières. Jusqu'ici, le monde a appartenu à quelques privilégiés qui se sont quintescenciés, à part, une vie de gourmets absolument étrangère aux masses, surtout aux masses campagnardes. Les lecteurs, les écrivains, les observateurs ont eu le temps, bien à peine, de vivre chez les gourmets. Longtemps on n'a fabriqué que des madrigaux aux marquises ; sous le dernier Empire, le genre suivi en était encore aux duchesses... de Gérolstein, à la vérité, – et nos mines brutes sont restées inexplorées.

Cet abandon persistant explique nos travers.

Chez nous, pas de vaudeville, pas de club, pas de handicap, pas de tour du lac, ni grand ni petit Faust, pas même de bibliothèque, grande ou petite. Les distingués, qui de leurs châteaux nous touchent... avec des pincettes, vont goûter ces belles choses au loin et se gardent d'en faire part. Nous demeurons sous la croûte opaque, avec les cals aux mains comme à l'esprit. – Par nous on produit, c'est tout. – Il est vrai que nous nous vengeons sur nos troupeaux, lesquels nous trayons, nous tondons et nous piquons de l'aiguillon, de bons chiens aux flancs pour tenir tout en ligne. –

Nous avons nos troupeaux : les moutons et les bœufs ; ils ont leurs troupeaux : nous.

C'est très bien. – Mais il en résulte que les parcs où nous paissions manquent absolument de distractions. – Le pain, le vin, la viande, nous faisons tout cela, et bien d'autres. – C'est très bon.

Surtout accommodés par Brébant. Avec de petits verres en cristal soutaché, qui sonnent comme des cloches sous les doigts d'Aglaé ; et l'Opéra, après le dessert.

Mais nous ne connaissons ni dessert, ni Opéra, ni Brébant, ni verres soutachés, ni Aglaé. – Nous ne connaissons que le pain et la viande, lesquels nous faisons dans la crotte et portons à leurs cuisines.

Donc, nous tournons dans une série d'opérations simples : – Faire, vendre, et, à ce métier, manger petit pour manger jusqu'au bout. – La matière, et, au-delà : rien.

Nos aperçus sur la politique, qu'on a fourrée dans nos mœurs rudimentaires, nous ne savons pourquoi, ne sont donc que des corrélations de matières à politique, de besoins à satisfactions, d'appétits à assouvissements.

Pour vivre durement, il faut que je vende mon sac de pommes de terre quatre francs. – M. de Cokinfort, qui a ce beau carrosse et le bras si long, – je n'en entends pas d'autre, – me dit que la République me le fera vendre trois francs : – à bas la République ! – Mais il assure que le roy me l'achètera cent sous ! – vive le roy !

Pas de milieu : – Le Roi est un chef-d'œuvre ; – la République est une gueuse, et j'attends le républicain avec ma fourche.

Raisonner là-dessus ? – Jamais ! – Je ne sais pas raisonner, d'abord ; et ces messieurs ne veulent pas que je le sache. Tels sont l'ordre et les bons principes.

Mais Germain n'en était pas à cette phase.

Il reprenait la santé, il était heureux de se sentir revivre, heureux des bons soins qui l'entouraient, heureux de sa jeunesse, heureux du bienfait, heureux d'aimer le bienfaiteur ; et, ce bonheur débordant, se reversait sur tous ceux qui l'approchaient. D'ailleurs, il était instruit relativement à

l'entourage, au courant de mille détails utiles, plein de gaieté, plein d'entrain, plein de services ; tous s'approchaient confiants, tous s'éloignaient satisfaits ; on valait mieux en le quittant, on s'aimait mieux soi-même, on l'aimait.

– « Quel brave garçon, père Patient. – En toutes choses, quel nez vous avez ! »

Tout fier, le père Patient en relevait ce nez à trouvailles.

Germaine se sentait plus vive, plus soigneuse, plus avenante, plus intelligente de moitié, et, ce qui est mieux, tous étaient de son avis.

Charlot formait comme une vague idée qu'il n'avait point, ici, affaire à un Bourgeois. D'ailleurs, il avait pour Germain l'attachement sérieux de bienfaiteur à obligé, attachement qui ne comporte pas la réciprocité ; évidemment sa campagne touchant le rhabilleur avait sauvé le malade et décavé la Bourgeoisie. Aux abords de son protégé, il fermait moins outrageusement les poings et son œil avait retrouvé une sorte de lueur humaine.

Il n'était pas jusqu'au père Denis que n'eût gagné l'engouement général. Denis dépouillait son ironie familière, et c'était presque sans une seule pointe de malice qu'il approchait Germain.

: Mais, fort à point, il entre : voyons-le faire.

– « Ah ! mon brave Germain, déjà sur le séant : de si bon matin. — Comment va la percée ? — Cette gueuse de cheminée prussienne ! — Fume-t-elle encore ?... »

— « Bien, bien, maître Denis. Je suis au mieux. Vous voyez : après couché, assis. Et, pour peu que le soleil donne un brin : après assis, debout. J'aime mieux cela, à l'inverse du Moricaud. »

– « Le Moricaud ? interrogea Denis. »

: – « Eh ! oui, le Moricaud dit : – Mieux assis que debout, mieux couché qu'assis. Moi, corbleu ! je dis le contraire ; j'aime la verticale. »

– « Ha ! ha ! ha ! ricana Denis, vous avez raison. »

– Pourtant, ajouta-t-il se reprenant, l'un et l'autre ont des charmes ; et je jurerais, gaillard, que couché, là, chaudement, bien choyé, bien dodeliné, dans ce petit cadre... » Son petit nez fin s'allongea en furet et ses yeux

avaient l'air de piquer des épingles. – « Eh ! diable, ajouta-t-il, on vous laisse toujours seul. — Et Germaine ?... »

– « Germaine ? – fit Germain avec bonhomie. – Germaine est une maîtresse femme... Et elle dit un bien de vous... Tenez : hier... Mais asseyez-vous donc, maître Denis. – Hier, elle soutenait que ceux qui vous ont connu malin dans votre jeunesse ne vous reconnaîtraient pas, et qu'il ne vous reste plus, seulement, une demi-goutte de méchanceté. »

– « Bien dit, Germain, riposta Denis sans trébucher. – Ecoutez-moi : en conscience, le méchant est maladroit. En effet, le succès rend bon comme le vin vieux ; il n'y a donc de méchant que le malheureux, puisqu'il vaut mieux faire envie que pitié : méchant veut dire à terre, et n'est point rusé qui se vend lui-même.

« Tenez, moi, en ce quart d'heure, bien loin de dire une malice, j'embrasserais l'univers, et, si je ne me retenais, je deviendrais bon comme un vieil imbécile. Pourquoi ? Parce que je suis heureux. – Mon Germain, je suis si content de vous trouver seul, – contre l'habitude, – que je veux vous conter ça. D'ailleurs, je ne venais que dans l'intention de prendre, de vous, avis là-dessus. – Je vous tiens pour un garçon de bons conseils, oui-dà !

« Vous savez les projets de M. d'Orensac, et vous connaissez l'homme. – Son oncle lui a laissé quinze millions, mon garçon, avec sa terre d'ici, et on assure qu'il va encore hériter prochainement.

« Quinze millions ! mon cher ami ; quel homme respectable !

« L'oncle ne connaissait qu'une chose, sa banque ; qu'un chemin, le chemin qui, de son grand-livre, conduisait à sa caisse ; il n'a jamais appris que le nom des chemins de fer qu'il était censé créer, et dont il s'occupait uniquement à faire mousser et à discréditer les actions tour à tour ; après l'éloge, les débitant en hausse ; après la critique, les raflant en baisse ; pour recommencer après, puis recommencer encore. Le *nec plus ultra des politiques* de bascule. – Quel maître homme ! le plus fin filou d'esprit des quatre-vingt-six départements. Un modèle, mon ami. – Simple, au reste, comme la main ouverte : le solide, et voilà tout. Signant Dorensac, tout rond. Le neveu s'est anobli et s'est fait baron d'Orensac. Le mot seul vaut un blason, ou un rébus, disait l'autre jour une méchante langue au marché du vendredi.

« A part nous, m'est avis que ce dernier remue si fort les écus qu'il finira par percer le sac où le bonhomme les tenait serrés.

« Mais n'en disons pas de mal. Pour l'heure, j'ai trop à m'en louer pour en gloser.

Il La terre d'ici était une misère. L'oncle n'y est venu que trois fois. Il l'avait obtenue, sur ses poursuites, pour la moitié des intérêts de la somme qu'il avait prêtée.

« Le neveu, lui, l'envisage d'autre façon : cette terre est sa pose.

« Il n'est ni poète, ni peintre, ni écrivain, ni orateur ; il n'est point, par lui-même de défaite assurée ; il n'est, autrement, ni spirituel ni sot ; – il est riche ; – il a trouvé le bon sens de se dire : – « Je me rends justice, et, sans en chercher plus long, je vais travailler avec mes outils. J'ai des millions : je vais les étaler en voitures, tourelles, jets-d'eau, plantations, terrassements et bouleversements quelconques sur la terre à mon oncle. Absolument comme j'étalerais une graissée de confitures sur une belle tartine. Et mes mouches électorales s'abattront sur mes confitures. – Aussi bien que plus fin, je serai député. – Voilà ma pose. »

« Et il pose en conscience. Par ma foi, avec plus d'aplomb que, sur son piédestal du pont de Tours, ne pose la statue de Descartes. Celui-ci n'avait, dit-on, pour lui que son mérite ; aussi, parmi nos boursicotiers du jour, leurs fils, leurs gendres ou leurs neveux, le pauvre philosophe a-t-il l'air de se gratter l'oreille, bien embarrassé d'un si petit bagage.

« Ici, le neveu de son oncle est moins embarrassé. Quand la tartine à graisser n'est ni assez large ni assez longue, il allonge et élargit la tartine. Facile il n'a qu'à puiser l'or en sac. – Ainsi, au Nord, il vient d'acheter deux fermes ; au Sud, il vient d'acheter deux fermes ; à l'Ouest, il touche les maisons du bourg et les enveloppe amoureusement à les faire crier. L'Est est notre côté, il vient d'y acheter trois fermes ; et le petit village où nous voilà se trouve précisément entre ses trois fermes et lui.

« Nous voici rendus, mon cher garçon, au détail vraiment intéressant.

« Comme il a fait à l'Ouest, au Sud, au Nord, M. d'Orensac, naturellement, veut relier ses trois fermes nouvelles avec son noyau principal.

L'obstacle c'est nous, père Patient et moi ; nos petites Borderies sont le trait d'union que veut le d'Orensac.

« Vous devinez : – Volonté de millionnaire est irrésistible. – Il le faut.

« Père Patient en prendra à sa mesure. En cette saison farouche, il s'agit de songer à soi.

« Donc, l'ami, comment m'en tirer ? – C'est l'avis que je viens vous demander. – Entre les trois fermes et le noyau d'Orensac, vous me voyez un peu comme le doigt entre l'écorce et l'arbre. »

Et le père Denis allongea son museau rusé dans une attitude finement interrogatrice : — de client à procureur, en apparence ; mais, au fond, bien plutôt d'examineur à écolier.

Germain s'en montra quelque peu décontenancé.

– « Ma foi, maître Denis, dit-il, la question est brouillée ; et vous ne m'y trouvez guère préparé. Votre doigt... votre doigt ?... Eh ! où voulez-vous le mettre ? – ne vous le fourrez pas dans l'œil : voilà mon avis. »

Père Denis, pour sûr, l'attendait là. Il cligna de l'œil en maquignon connaisseur qui va révéler le cas rédhibitoire. Il marqua, vers la porte, les trois pas précautionnés du confident qui, sur le bord du secret, interroge la cantonade ; puis, allongeant, en hochant la tête, une moue capable vers l'oreille de son interlocuteur :

– « Où le mettre, le doigt, où le mettre ? dit-il à mi-voix. — Eh ! mon ami. . . . sur le sac.

: « Auriez-vous imaginé que le Gros va ainsi boulotter le Petit comme il ferait d'un lapin sous l'arrêt. Au moins, au déboulé, vous me permettrez plusieurs crochets. Il ne faut pas qu'il soit dit que le père Denis, vers sa soixantaine, tiendra une ficelle en mains sans la tendre. – Le Gros, oui ; le Lion même : force et crinière dorée, et je suis fort son serviteur ; mais le Lion pris dans ses propres rêts, et me voici, petit rat, prêt à ronger la première maille ; sans quoi ce grand beau restera pris. Comprenez-vous : un peu plus de ruse ne lui aurait pu nuire. – Il lui eût fallu acheter les Borderies avant les Domaines, ne se doutant de rien, père Denis aurait été coulant. Mais, à cette heure, ce gros point-adroit a laissé voir dans son jeu. Il aura beau presser ; nenni, nenni ! l'arbre ne rejoindra point l'écorce ; Denis se tient entre et tiendra bon, petit rat au pied de sa maille, et rat avec des dents.

Bon enfant, d'ailleurs, tout disposé à ronger le fil pour faire plaisir ; mais, en notre époque, entendez, nul service sans salaire. »

– « Ce qui veut dire, interrompit Germain, que je vous vois tout vaincu d'avance : de même que pour la vertu du conte à Mazarin, il s'agit simplement d'y mettre la somme.

– « Eh ! la somme, la somme ! voilà, justement, le cas important, le nœud des difficultés. Qui peut mettre la somme est l'homme fort ; mais qui la reçoit est l'homme heureux.

Et le père Denis pirouetta sur un pied, gai comme un ménétrier abordant la pastourelle, et plein de lui comme l'ambassadeur qui a mis dedans son partner.

Germain tendit le doigt entre les deux yeux du vieux et apostropha :

– « Vous, père rusé, vous la tenez votre somme. »

– « Plus qu'un mot avant de conclure, poursuivit le maître Denis, – Je suppose que, dans le cas actuel, vous teniez la Borderie ; comment la lâcheriez-vous ? – Répondez. »

– « D'abord, répondit Germain, mais... la lâcherais-je ? – Il y a telle considération d'appétit, d'habitude, d'attaches. »

– « Ta, ta, ta, reprit en éclatant le père Denis, le supérieur des attachements est celui qui forme le cordon de la bourse quand celle-ci est ronde. Ne nous gaussons point trop jeunelement ; avant toute plaisanterie, le sérieux. – Tenant la Borderie : premièrement, vous l'estimeriez, – un tantinet cher. Elle vaut quatre mille francs en temps normal ; mais, en laissant venir, vous en demanderiez huit mille. – Il faut savoir parler selon les époques.

« Il y a eu l'époque à l'oncle. – En ce temps, celui-ci aurait prêté quinze cents francs, aurait attendu sept ans, aurait cumulé les intérêts, aurait tendu une poursuite serrée, aurait étranglé à vif, comme par collet le lièvre en musse, et, finalement, se serait fait proclamer propriétaire incommutable, toute déduction faite des frais, pour la somme savamment déduite et définitive de sept cent cinquante francs.

« Aujourd'hui c'est l'époque au neveu. – Autre patois. Comprenez-vous ? — La revanche !...

« L'époque au neveu se subdivise en deux temps ''distincts :

1^o Le temps du neveu-normal ou qui n'a pas besoin. La Borderie vaut quatre mille, on la fait huit mille, on en obtient six mille. C'est le temps usuel ou bon enfant ; l'enfance de l'art, l'épicerie commune.

« 2^o Plus rarement se rencontre le temps du neveu-échauffé ; le temps des désirs allumés, si vous l'aimez mieux. Un trait d'union relie les deux, qui se compte rubis sur ongle. – Ce dernier est notre temps, à nous. Le truc est ceci : savoir profiter de l'occasion ; mais juste, jusqu'à la limite exacte ; savoir tirer la corde, ferme, à tout rompre, et, surtout, sans rien rompre. La bonne ménagère dit : « Plumer l'oie jusqu'au vif sans la faire crier. » Germain, petit comité vous apprendra ça.

« Notre neveu donc s'est allumé l'appétit : – Il lui faut la Borderie, il la lui faut. Eh ! bien, attrape. – La Borderie vaut quatre mille francs, je la lui fais douze mille. – Il se récrie : on l'égorge ! – Je m'éloigne. – Il tempête, il menace. – Je suis rond ; je louvoie, je tortille, j'insinue, je cautelle. — Il se calme. – Et je pique. – Il bondit, il s'anime, il s'allume, il bout, il bouillonne, il éclate, il jaillit. C'est le moment : je tends le gousset ; et, silencieusement, j'empoche. douze mille francs. plus cinq cents francs, un tantinet de pot de vin, vu les bornes de l'ouche qu'il avait mal regardées. »

– « Et c'est arrivé, dit Germain ? »

– « Je n'en dis rien, n'en dites rien, et taisons-nous ; mais c'est fait. »

– a Et vous me demandiez avis ! »

– « C'était pour vous apprendre à faire. »

– « Et qu'allez-vous faire, vous-même, aujourd'hui ? »

– « Pas embarrassé. Je reste. – Je vous conterai ça, dans dix ans. »

VIII

L'ÉLÉGANT

Père Denis sortait à peine qu'un riche jeune homme entra. Grand, frais, gras, ganté, botté, ciré. Il tira un petit mouchoir de fée, brodé aux angles, et la chambre sentit bon. Il frotta élégamment son col d'habit, essuya sa fine moustache et leva le chapeau pour rajuster la raie soyeuse tracée, sans interruption, du sommet frontal au niveau de la nuque. Front déprimé, mais lèvres si vermillonnées !... Deux chevaux fumaient des naseaux et piaffaient à la porte. Le groom flattait, avec la paume de ses gants blancs, le luxe de leurs beaux flancs.

Germaine accourut recevoir, dès le seuil, l'hôte inaccoutumé de son père.

– « Eh ! bonjour, chère enfant, dit celui-ci. – Petite Patiente, n'est-ce pas ? – Je voulais vous voir, vraiment ; vraiment, je voulais vous voir. –

Eh ! morbleu, vous le valez bien. Peste ! on me l'avait bien lit : la plus charmante des jolies Tourangelles, mes petites commères ; est-ce pas ? mes aimables voisines. »

D'un geste de suprême élégance abandonnée, il prit le menton de Germaine.

Germaine eut un peu peur. Les deux gros yeux du visiteur avaient brillé dans les siens, comme des forêts qui veulent percer. Et, de chaque côté des paupières écarquillées, elle aurait pu compter les palmes des pattes d'oies dissimulées à trois pas.

A trois pas, trente ans ; quarante ans à un mètre ; peut-être bien quarante-cinq, au toucher.

– « Monsieur le Baron, dit Germaine, – trop de bonté. »

Elle s'inclina, marqua une révérence à reculons et l'encadra dans la porte de Germain.

M. le Baron s'approcha du tableau ; mais, au second plan de la perspective, il découvrit une grosse moustache, sur une face apâlie qui le regardait.

C'était Germain, sur son séant où l'avait laissé venir.

– « Eh ! fit le Baron, voilà bien ce brave garçon dont on m'a parlé. Blessé à Saint-Aignan, est-ce pas ? — très bien, très bien. Ah ! vraiment. Eh ! comment va-t-on, mon garçon ? — Très bien, très bien. — Eh ! eh ! — On dit du bien de vous autour de moi. — Est-on pas ? — Allons, allons ; c'est bien, c'est bien. »

– « Trop de bonté, monsieur le Baron, dit Germain. »

– « Non, non ; vraiment. Allons, allons. Très bien Est-ce pas ? — Très bien, très bien. »

Il fit une légère pirouette excessivement distinguée, sur un seul talon, et, promenant indifféremment ses regards en rond autour des solives du plafond, ajouta :

– « Mais je ne vois pas le père Patient. Où don est-il ? »

– « A l'étable aux bœufs, dit Germaine. Le voulez vous voir, monsieur le Baron ? »

– « Mais certainement, chère enfant. »

Germaine courut à son père.

M. le Baron refit la légère pirouette du talon, il se promena, en rond, ses regards aux solives et dit

– « Ah ! très bien, très bien, mon garçon. Vous allez bien. Allons, bien. Est-ce pas ? — Allons très bien. — Eh ! très bien... Très bien...

Il chantonna un mignon verset.

Il y avait, dans ces dernières phrases coupées, dans ces petits mots de rien quasi soupîres, un gentil sautaillement badin qui devait être du meilleur effet dans un cercle initié. Les petites interjections répétées se perlaient sur un mode chromatique, comme la musique drôlette échappée d'un foyer de danseuses. Ce n'était rien, mais ce devait être charmant ; et tout ce coquet babil paraissait scintiller et rire, au nez de la galerie. Un exquis parfum de bon ton s'en échappait, et tout ce discours futile, qui paraissait vide comme des bulles dorées, en devait, pourtant, avoir l'éclat. Ces jolies choses étaient, d'ailleurs, reliées ensemble par un charme de grassements, de

dandinements, de poses achevées, d'un léger, d'un fin, d'un quintessencié à défier l'imitation. – A coup sûr, ce joli homme avait dû beaucoup travailler et devant sa glace et devant les yeux languissants de Nana.

Un aréopage distingué se serait pâmé, comme devant une afféterie de Watteau : délicieux contresens.

Et, de même qu'aux jeux de clowns, un juge sensé aurait décidé : savantes niaiseries.

Mais ce juge ne se rencontre pas.

Le délicat acteur avait, d'ailleurs, mal choisi son théâtre.

– Il n'avait, là, pour public, qu'un bon sens sans mélange, aux yeux duquel ces minauderies fadasses ne paraissaient que ridicules.

Ce gros public regardait comme à une parodie de tréteaux. – Il regardait bien de tous ses yeux, mais il n'osait rire en dehors ; la dorure de la draperie commandait sa retenue.

Sous la draperie, bon Dieu ! le comédien ne se doutait pas de l'effet.

Patient entra.

– « Eh ! bonjour, père Patient. Enchanté de vous rencontrer. Allons, très bien, très bien. Est-ce pas ? – Enchanté, vraiment. – Vous allez bien. Allons ; très bien, très bien. – Je passais ; je me suis dit : entrons donc chez ce père Patient ; c'est un brave homme, je lui dois bien une attention. Est-ce pas ?... »

– « Monsieur le Baron est trop bon, dit père Patient en saluant comme au maître-autel. »

– « Mais non, mais non, père Patient. – Nous voilà tout à fait voisins, savez-vous ? – Très bien, eh ! – Allons, très bien – Je me suis dit : je ferai un doigt d'honneur à ce brave père Patient, et nous finirons ensemble, pour ce chemin qui s'arrête à son petit lopin de terre. – Il faut en finir ; est-ce pas ? »

– « Nous y voilà, dit Germaine bas à Germain. »

– « Il en sera au bon plaisir de monsieur le Baron, répondit Patient. Quand j'entends parler arrangement je suis toujours content. – On dit bien : qui terre a, guerre a ; et c'est juste ; mais, à parler franc, rien ne me pue tant au nez que la justice, – sauf vot' respect. »

– « A merveille, reprit le baron. Très bien, très bien ; est-ce pas ? – Père Patient, j’aime à vous voir dans ces dispositions conciliantes. On vous avait monté la tête, l’autre jour, devant le maire. Mais c’est qu’il ne voulait rien entendre, ce père Patient : – « J’ai vécu là, je veux mourir là ; je veux les chemins où ils sont. » – Eh ! eh ! le méchant ! – Un si brave homme !... Donnez-moi donc la main, père Patient. Voyez le cas que je fais de vous. »

– « Une mésalliance, dit Germaine à l’oreille de Germain. Diable ! Quelque chose accroche du côté du baron. Il a besoin du bonhomme. »

– « Ah ! franchement, j’aime mieux vous voir ainsi, père Patient. Est-ce pas ? – Allons, très bien, très bien. Pas de tapage. Tout va être vidé entre nous. Je vais vous payer deux fois, tenez, trois fois la valeur réelle du terrain, et, demain, j’enverrai des ouvriers pour faire la percée et relier les deux tronçons de l’avenue. – Vous en profiterez, mon bonhomme, vous passerez dessus. – Tenez, voulez-vous n’en croire ; il faut faire mieux. Je vous l’ai dit dans ma bienveillance : vendez-moi donc tout cela et débarrassez-vous. »

Ici, le baron, tenant toujours la main de Patient dans sa gauche, appliqua la droite sur son cœur et prit le verbe onctueusement protecteur ;

– « Foi de gentilhomme ! je vous veux du bien et j’aurais été affligé d’en arriver aux voies de rigueur. »

Mais la somme d’onction était mal calculée, paraît-il, car l’effet attendu ne vint point.

A mesure que le baron déroulait les paragraphes de son protocole, l’œil du père Patient se renfonçait sous l’arc du sourcil ; le sourcil se fronçait, saillissait et répandait une sombre teinte improbatrice. Sa main se retira peu à peu ; il la mit dans sa poche et se tut.

Au terme de ses périodes, le baron crut avoir vaincu. Il agita mollement son mouchoir parfumé, se renversa sur le dossier de sa chaise, prit tous ses avantages et déploya, vraiment, une séduisante dose de superbe.

L’attitude inerte de ce paysan assombri l’étonna d’abord ; elle le détrompa puis le désarçonna. – Il n’avait point vaincu. Il se leva et dit :

– « Allons ; très bien, très bien vraiment ; allons ; merveilleusement. – Très bien. Est-ce pas ? »

Mais le grasseyement était sans grâce. Il fit trois pas embarrassés, s’arrêta comme empêtré ; la tête se brouillait, brouillant les jambes. Il voulut

marquer l'aplomb de la pirouette accoutumée ; il trébucha, se sentit ridicule, se trouva tort, ne put pardonner ; il rougit, s'aigrit, s'emplit de colère, perdit la mesure et s'écria :

– « Eh ! que diable ! bonhomme, voyons ; d'un coup, finissons. – C'est intolérable. »

Patient, lui, se colora aussi aux tempes ; mais par un jet de sang seul, qui, la seconde d'après, rentra aux veines, et qui laissa une pâleur mate et voilée, comme l'eau calme et dangereuse. – Il dit :

– « Monsieur le Baron est bien honnête ; mais, en tout cela, ce que je vois d'intolérable, c'est cette route qui coupe mon jardin en deux, qui coupe ma noue par devant, qui débouche ma cour et emporte mes eaux grasses au loin, dans les prairies de monsieur le Baron. – Cela peut plaire à monsieur le Baron, et monsieur le Baron est bien bon de me consulter.

– Mais cela me bouleverse, moi. – Et cela ne sera pas. »

f Ici, M. le Baron sentit, sous sa sonde, un tuf de résistance plus dur que l'attaque. – Il faiblit et voulut plaider.

– « La courbe de l'ancien chemin était irrationnelle, mon père Patient ; elle tournait derrière vos haies, allongeant de nombre de mètres, formant cloaque. – Considérez donc que mon tracé réunit en lignes exactement directes mon nouveau domaine avec le vieux castel des Dîmes. Elle sépare vos terres en deux par une belle avenue ferrée, avec les deux beaux bâtiments aux deux bouts, comme deux façades ; droite, plantée, propre, pittoresque. »

— « Pittoresque, en soi-même, doit être concluant, interrompit enfin Patient ; mais ce mot-là n'est point de notre jargon, et je ne le comprends point. Ce que je vois plus clairement dans la chose, c'est que monsieur le Baron a voulu joindre le nouveau domaine à l'ancien par une belle avenue droite qui lui flattera l'œil, sans plus s'inquiéter que cette avenue droite emporte pré et jardin au père Patient, que si pré, jardin et père Patient avec eux appartenaient en propre à monsieur le Baron ; absolument, dirait le docteur, ainsi qu'il en était du temps du grand-père. – Et, encore, ce que j'aperçois tout aussi nettement, c'est que la belle avenue démantibule de fond en comble ma pauvre petite Borderie, si bien que j'arrête ceci : –

Monsieur le Baron pourra me passer sa belle avenue sur le ventre, mais il ne la passera pas au travers ma Borderie. »

– « Eh ! morbleu ! vendez-la donc ! interrompit M. le Baron impatienté. »

Père Patient se contenait sous l'expérience. Les muscles de ses joues tremblaient nerveusement ; mais, pour se dompter, sa voix se fit plus humble à mesure que sa volonté devint plus ferme. – Il dit :

– « Monsieur le Baron, j'y suis né, j'y ai vécu. Ma pauvre défunte y a travaillé jusqu'à sa fin ; pas une branche de mes arbres qui ne me parle d'elle. – J'y travaillerai jusqu'à ma fin. – Mon père aussi y est mort : en mourant, il m'a remis la Borderie, son enfant préférée. Il l'avait faite, lui, et il l'avait aimée autant que j'y suis attaché moi-même après y avoir passé ma vie. – Je touche à soixante ans, monsieur le Baron, et je ne vois pas que, à l'avenir, je pourrai vivre en d'autres champs que ceux-ci, où m'a placé mon père.

M. le Baron parut poussé hors des gonds. Une telle opiniâtreté lui sembla braver toutes ses notions acquises sur les couches sociales et leurs combinaisons essentielles de respects superposés. – Impétueusement, il frappa du pied et s'écria :

– « Votre père, votre père ! – Eh ! des sensibleries, est-ce pas ? – En quelle arrière écurie va-t-on pas les nicher. — Ah ! gentil !... M'enrubannerai-je pas en berquinade sous le chaume vertueux. Ha ! ha ! ha ! – Votre père, vieux finaud, – votre père fut un lourdaud de votre acabit qui, comme vous, fut malin une fois en sa vie, quand l'heure se rencontra pour tirer profit des infamies de l'abominable époque.

– Nos ancêtres, hors de France, avaient suivi l'honneur ; les bandits vendirent nos domaines ; votre père, vendant une paire de bœufs, paya notre Borderie du produit. – Et ces vers de terre osent élever la voix ! – Vos titres de propriété ressortissent directement du bagne, mes honnêtes tenanciers ; savez-vous ? – Légitimement cette Borderie est la mienne. Qu'on ne l'oublie plus dans ces bas-fonds.

– Nos droits ont traversé de dures épreuves, mais il nous reste encore assez de crédit pour, adroitement, tirer raison de ces manants. – La Commune est là, et, par elle, je saurai vous contraindre... provisoirement,

entendez bien ; est-ce pas ? – Car l’heure de la légitimité approche, enfin. Le tyran grotesque est à terre, vos sanguinaires représentants sont acculés. Encore quelques jours et cette invasion justicière qui vous enserre deviendra l’inondation de droit divin qui vous noiera. – Enfin, seront remis à flots nos nobles droits, si longtemps sacrifiés... »

Le Baron, échauffé, se montait par degré. Son exaltation promettait pour la péroraison. – La péroraison fut coupée.

Un être informe fit irruption dans la chambre : front en sueurs, bras nus, le cou dans les épaules, les mains maculées et crispées sur de hideux résidus de litière aux bœufs. Une abominable insufflation lui avait poussé les derniers mots trop éclatants du Baron, et, lui aussi se ruait comme l’invasion justicière.

Il serra ses deux poings affreux sous le nez musqué du Baron et s’écria avec redoublement :

— « Vous noble ?... Vous noble !... Vous Bourgeois.

« Vos pères ?... Ses pères !... Vos pères ont chassé les nobles et placé leurs bottes en place légitime. – Les nobles partis, votre oncle, aux doigts en crochet, a volé leurs écus. – Vous, fait Bourgeois, mangez les écus volés dans la demeure de ceux dont vous seriez le valet. – Et vous êtes bon, à quoi ?... à vous pommader, et à voler nos femmes !... Me comprenez-vous ? »

Cette dernière apostrophe fut lancée avec un sens profond qui fit vibrer le Baron, comme un arbre chancelant déjà heurté d’un coup brutal.

Le furibond écumait. Il brandit les poings en massue. – Le Baron, égaré, fléchit.

Mais Patient entoura l’agresseur à bras le corps, et Germaine s’élança, la main sur cette bouche en furie, les deux yeux fixés dans les yeux du monstre.

Le monstre fut dompté. – C’était Charlot.

Le Baron avait vu son agonie. Livide comme une pierre de tombeau, il profita du répit, ainsi qu’un noyé qui réchappe. – Il courut au groom. Le groom était caché, bravement ; dans le danger du maître, ainsi qu’un général, le valet s’était sauvé. Le péril éloigné, le valet reparut.

Et le Baron, hagard, au grand galop de ses chevaux, regagna le donjon de ses pères.

IX

LE TRONE ET L'AUTEL

Voulez-vous l'y suivre ?

Partons donc vite. – Aussi bien, comme dit le Baron : assez de berquinades. Trop de candeur fait rire... Le chaume vertueux !... Ha ! ha ! ha !...

Rentrons un peu dans le monde comme il faut. – Mais dépêchons. M. le Baron d'Orensac quitte déjà l'étrier sous la marquise vitrée du perron.

Trois livrées se précipitent : L'un cire les bottes ; l'autre prend le paletot ; le troisième sillonne, en zigzag, toute Sa Grandeur de coups de brosse. – Quels gens bien !

Nous n'avons, nous, pas besoin de ces soins. Profitons de la station pour monter au salon. – Tapis haute-laine, vestibule chauffé. Qu'il fait bon ici ! quelles aises ! pas le plus léger courant d'air. On se sent dilaté, la conscience tranquille.

Ne frappez-vous pas pour entrer ?... Non, non ; attendez. – Arrêtez, arrêtez ; on remue les fauteuils. Pas d'indiscrétion. – Tirons-nous à deux pas. – Un paillason si honorable !

On ouvre... Tenez, — c'est la Baronne. — Elle dit :

– « Vite, vite donc, l'abbé ! – C'est lui, vous dis-je... Tenez, tenez : votre chapeau... Toujours d'une imprudence... »

C'est, en effet, l'abbé. – Il sort. – Il baise une main tendue.

– « Revenez dans dix minutes, – par la grande porte. »

– « Oui, mon chat. »

Oui, mon chat ! – Qui a dit mon chat ? – A-t-on dit mon chat ? – On n'a pu dire mon chat. – On n'a pas dit mon chat.

Ah ! voici la camériste. – Elle prend l'abbé. – Elle le dirige vers l'escalier de service... Par ma foi... elle le coiffe...

– « Mon bon louloup. »
Bon louloup ?...
Ils disparaissent.
Un fort baiser résonne...
Bast !... l'amour du prochain.
Froissement d'étoffes...
Les rideaux.

— « Grosse vié-vierge !...

Grosse vié-vierge ? – Croyez-vous : vié-vierge ! – Aurait-on dit vié-vierge ? – On n'a pu dire vié-vierge. — On n'a pas dit vié-vierge...

Que diable !... Aussi nous nous trompons. — C'est le petit défilé du boudoir...

Tournons par la grande porte.

Quelle porte respectable ! – A deux battants ; – avec chinoiserie.

Monsieur est entré. – Écoutons.

– « Eh bien ! Théodule, as-tu réussi ? – Et l'avenue. »

– « Baronne, je suis fou de colère et de rage. »

LA BARONNE : – « Comment ! – Ces rustres. »

THÉODULE : – « Résistent jusqu'à l'obstination, jusqu'à la folie. jusqu'à l'insulte.

LA BARONNE : – « L'insulte !... »

THÉODULE : – « Le croiriez-vous, Baronne. l'insulte !... »

Le Baron, avec solennité, salue un portrait, le portrait de l'oncle. – L'oncle est représenté la main sur sa caisse. – Le Baron se retourne, face à une psyché ; il tire un peigne d'écaillé ; il façonne moustache, sourcils, raie transversale ; il replâtre une avarie de coin du nez. – Il fait un soubresaut.

THÉODULE : – « Et l'abbé ? »

LA BARONNE : – « Je l'ai fait prévenir. »

THÉODULE : – « Il est ici ?... »

LA BARONNE : – « Je ne l'ai pas vu ; mais il viendra. »

THÉODULE – saisissant sur une causeuse : – « Tiens ! son bréviaire. »

LA BARONNE, – nonchalamment, s'éventant de l'écrin : – « Oui, de l'autre jour. – Il est d'une négligence... »

THÉODULE : – « Oui, mais d’une obligeance. Au reste, ici, il désennuie, c’est un homme à ressources.

LA BARONNE – négligemment : – « Vous trouvez ? »

THÉODULE : – « Il me tirera de là. Je dompterai le Patient. »

LA BARONNE : – « Ce drôle serait indompté ?... »

THÉODULE : – « Mais non pas indomptable. »

LA BARONNE : – « Je vous connais : vous aurez lésiné sur le prix. »

THÉODULE : – « J’ai offert le triple. »

LA BARONNE : – « Le triple de quoi ? »

THÉODULE : – « Du passage de l’avenue. »

LA BARONNE : – « Vous voilà bien. C’est le tout qu’il me faut. – Souffrirez-vous pareils fripons chez vous ? »

THÉODULE : – « J’ai offert d’acheter. »

LA BARONNE : – « Pas assez cher. »

THÉODULE : – « Ce que l’on voudrait. »

LA BARONNE : – « Il faut mettre plus. – Mettez toujours : – Il est un point irrésistible. »

THÉODULE, – minaudant : – « Le connais-tu, chérie ?... »

LA BARONNE : – « Oublieux. »

THÉODULE : – « Non !... L’abbé posera le doigt sur le point précis. – Qu’il tarde donc !... »

LA BARONNE : – « Vous l’absorbez trop. sans doute, occupé. »

Vers l’escalier de service, une porcelaine se brise avec fracas.

LA BARONNE : – « Ah ! mon Dieu ! encore Césarine. »

Elle sonne. Elle resonance. Elle sonne encore.

LA BARONNE : – « Que fait-elle ?... »

THÉODULE : – « Le point irrésistible. »

Césarine entre. Rouge. Le bonnet en désordre.

LA BARONNE : – « Encore casser. – Malheureuse fille !... »

CÉSARINE : – « Madame, depuis longtemps. c’était fêlé... »

LA BARONNE : – « Et la coiffure, dans un état !... »

CÉSARINE : – « J’ai essuyé un coup si violent ! »

THÉODULE : – « A la tête ? »

CÉSARINE : – « Je ne saurais dire où. J’en suis toute troublée. »

THÉODULE : – « L'abbé le saura. »

LA BARONNE – dans une moue charmante : – « Théodule !... Devant moi !... avec nos gens !... »

CÉSARINE : – « Monsieur, peut-être bien, car il est là. »

THÉODULE : – Eh ! que ne le disiez-vous ? – Vite donc ; faites entrer. »

La Baronne, de sa chaise longue, tend nonchalamment ses mignonnes pantoufles au feu. – Indifféremment, elle badine... avec l'écran...

L'ABBÉ entre. – Petit, entre deux âges ; mais éveillé, alerte, l'œil malin, insinuant. – Profond salut.

THÉODULE : – « Eh ! que n'arrivez-vous ? – Vous me donnez une impatience. »

L'ABBÉ, — se recueillant : — « J'accourais... mais un malade... mon bréviaire... »

THÉODULE : – « Justement, le voici. »

Il présente le bréviaire. – La Baronne mord de jolies lèvres.

L'ABBÉ, – un peu ému : – « Je ne savais. je croyais. »

LA BARONNE, – sous son écran : – « De l'autre jour, de l'autre jour, monsieur l'Abbé. – Vous êtes tellement oublieux... vraiment, si vous n'étiez un saint..... »

L'ABBÉ, – onctueusement : – « Que madame la Baronne est bonne ! – Je suis un homme, madame la Baronne ; un homme avec toutes ses faiblesses... souvent, trouvant le péché... »

LA BARONNE : – « Bon, bon. »

THÉODULE : – « Tout ce que vous voudrez, mon cher Abbé, mais tirez-moi d'affaire. — Il s'agit encore de la Borderie à Patient. Il me la faut. »

L'ABBÉ : – « Difficile. »

THÉODULE : — « Madame la veut. »

1 L'ABBÉ : – « Vous l'aurez. »

THÉODULE : – « Auriez-vous trouvé le biais ? »

L'ABBÉ : – « Deux biais, trois biais, mon cher Baron, maître Chicanard n'est-il pas là ? – Autour du biais, au reste, que de dadais dans la commission municipale. — Ces autres hauts dadais du gouvernement de Tours n'ont-ils pas eu la grande bonté de nous laisser nos amis ? – Ha ! ha ! ha !... Leur République est à nous, cher Baron. »

Une épaisse dose de contentement monte du cœur [la tête du baron d'Orensac, lui obstrue le cerveau et le fait éternuer.

L'ABBÉ : — « Donc, que tout soit à vos souhaits. — Mais daignez m'écouter. — Hier, après vous avoir quitté, j'ai réuni chez moi le maire et votre semi-régisseur, l'adjoint. L'avocat Chicanard, afin de vous complaire, est venu de la ville ; et, pour le cas où votre démarche chez Patient n'aurait pas réussi, ce matin. — Et elle n'a pas réussi ?... »

THÉODULE : — « Ah !... Sacrrr... »

L'ABBÉ : — « Très bien... J'en étais sûr. — Voici donc ce que nous avons arrêté, sauf votre ratification que je viens vous demander. »

THÉODULE — « Vous l'avez. »

LA BARONNE, — minaudant : — « N'interrompez pas l'Abbé, mon ami. »

L'ABBÉ : — « En deux mots, voici l'affaire : — Votre avenue remplacera l'ancien chemin communal. Vous ferez de ce dernier ce que vous voudrez : il vous sera abandonné. — L'avenue devient ainsi communale. — Comprenez — vous les conséquences ?...

THÉODULE : — « Pas précisément. »

LA BARONNE : — « C'est comme aux Variétés, cher ami : tu ris toujours après les autres. »

L'ABBÉ : — « Voici. — La commune est censée faire le chemin ; elle est censée avoir besoin du terrain pour le faire passer... Et, comme c'est une commune, collectivité publique... »

LA BARONNE : — « Parfait, parfait ! — Mais c'est très ingénieux ! »

THÉODULE : — « Complétez, complétez... Je ne vois pas bien encore... »

L'ABBÉ. — « Vous, monsieur le Baron, sous ce régime odieux, tout grand seigneur que vous êtes et en dépit de vos droits indiscutables que vous tenez de l'Église, vous ne pouvez rien exproprier. Auriez-vous affaire au plus malotru de vos manants, il vous faut compter avec sa volonté et traiter avec lui, — j'en frémis, — presque d'égal à égal. Le dernier drôle, sur son lopin, vous pose des conditions. Un Patient, . qui devrait baiser vos pas, se rebiffe sous vos bottes et va tenter d'arrêter vos projets. — Abomination ! — il peut les arrêter ! — oui, il le fut, de par ces abominables lois que la roture, idée de

la guillotine, a dressées en face de vous, Nos Seigneurs, – en face de nous-mêmes, représentants de Dieu ! – Telle est l’horreur des institutions du siècle. – Il vous faut une Borderie pour compléter votre terre, un prétendu propriétaire de cette Borderie peut vous refuser. Vous voulez une venue pour joindre vos domaines ; elle est indispensable pour le site, pour la rectitude des lignes, pour la facilité des chasses, pour les satisfactions d’une noble Baronne. – Il salue. – La volonté d’un manant s’interpose et rend irréalisable le plus légitime de vos désirs !... »

LA BARONNE, – debout, l’œil enflammé, la main tendue : – « C’est intolérable ! – Cela ne peut durer ! – Il faut en finir ! »

THÉODULE : – « J’ai compris ! – Il faut en finir ! — C’est intolérable ! — Exterminons !... »

L’ABBÉ : – « Patientez, cher Baron. L’heure est proche, mais elle n’est pas sonnée. – Ce dont il s’agit, pour le moment, c’est de découvrir un tour heureux. Ne pouvant la trancher, il faut tourner la difficulté. – On nous interdit le droit de chasser Patient comme il conviendrait ; il faut, par coup l’adresse, chasser l’insolent par derrière, le faire trébucher, et, par culbute réussie, le pousser à la porte. – Au total, résultat identique. »

LA BARONNE : – « Délicieux ! délicieux, l’Abbé ! »

Elle saute de joie, claque des mains. Elle s’oublie un peu et tapote les deux joues de l’abbé.

THÉODULE, – n’y voyant pas encore très clair – « Délicieux ! délicieux, l’Abbé ! – Mais, voyons ça... »

L’ABBÉ : – « C’est ici que la Commune intervient. La Commune a usurpé tous vos droits ; elle est dépositaire de votre ancienne puissance. – Vous ne pouvez exproprier, la Commune le peut. – 11 est utile à cette collectivité d’exproprier, elle exproprie, sous prétexte d’utilité publique. – Le tour consiste donc à faire que l’utilité du Seigneur paraisse être l’utilité de la Commune. Il nous faut amener la Commune à vouloir ce que nous voulons, ce que madame veut. – Toute la politique est là. – Saisissez-vous ? – En apparence, l’avenue n’est plus seigneuriale, elle est communale ; c’est la Commune qui la veut, c’est à la Commune que ce passage au travers du jardin de Patient est utile ; au nom de la Commune, on prend le jardin, on bouleverse l’enclos, on rend à Patient le séjour impossible ; il faut qu’il

parte. Il est légalement dessaisi, légalement payé ; vous achetez le surplus un petit prix, et tout est dit. – Ou, mieux encore, le bonhomme, à l'annonce de tous ces ennuis, a peur ; il traite enfin ; il se sauve, comme des griffes du diable, et vous êtes, décidément, maître chez vous.

LA BARONNE : – « Ah ! mon savant directeur !... ;

Elle s'exalte. – Elle l'embrasse sur les deux joues. – Elle se retourne pour rougir légèrement.

THÉODULE : – « Admirable, admirable !... Votre. main... »

L'ABBÉ : – « Tout est préparé. – M. Chicanard e charge de la partie judiciaire ; il aura les juge-ments, et le reste. — Pour l'ordonnance d'utilité, les arrêtés préfectoraux, le maire a ses coudées franches aux bureaux du chef-lieu. – Exactement les mêmes bureaux que sous l'Empire, depuis le garçon de la porte jusqu'au chef de division. Ses vieilles coudées franches ! – Ha ! ha ! ha ! – Braves politiciens du 4 Septembre ! – Vous, monsieur le Baron, un doigt le campagne de votre côté, chez M. Clary, votre invité de l'an dernier, l'ancien député d'à-côté, cousin le l'empereur tombé, resté debout, lui, et, plus que jamais, fonctionnaire de notre bénin gouvernement du 4 Septembre. – Ha ! ha ! ha ! Braves politiciens ! – Ha ! ha ! ha ! – Et l'affaire est dans le sac. »

LA BARONNE : – « Le nôtre, l'Abbé. »

THÉODULE, – après un hoquet qui l'assombrit : – « J'ai fait partie d'un jury d'expropriation. – Je n'y compris pas un traître mot ; mais nous étions douze, – et peu d'accord.

L'ABBÉ : – « Prévu, prévu ; cher Baron. – Chicanard a déjà terrassé l'objection. – Ici, c'est affaire de chemin vicinal ; loi de 1836 : quatre jurés seulement. Quatre ; entendez-vous ? – Un bon dîner avant l'audience... »

LA BARONNE : – « Ah ! charmant ! charmant !...

THÉODULE : – « Cha-a-mant ! – Vous y viendrez, au moins. »

L'ABBÉ : – « J'arriverai avant tous. Et, quand vous partirez pour l'audience, cher Baron, – après le café... »

Vers la Baronne, regards inénarrables.

LA BARONNE s'évente fortement.

THÉODULE : – « Cha-a-mant ! Pa-a-fait ! – Cher ami, – votre main. »

L'ABBÉ : – « Trêve à l'enthousiasme. – Ce qui précède est la guerre. Pour le cas de guerre, j'ai donc tout assuré, et, sur ces perspectives, vous pouvez, je crois, reposer tranquilles. – Il n'en est pas moins de cette guerre comme de toutes autres :

Bonne guerre ;
Sûre ? – guère,

disaient les grands-pères. – Il est donc prudent d'entamer les préliminaires, et, si c'est possible, d'arrêter les frais au seuil de l'ultimatum :

Cause arrêtée devant procès
Est gagnée par double succès.

– « Croyez bien que ces dictons ne sont point puisés au fond de maître Chicanard ; si ce maître retors a jamais connu leur page, depuis longtemps cette page est déchirée dans sa bibliothèque. – Raison de plus pour décider qu'elle a son côté sage. – Quand j'ai conseillé votre démarche, monsieur le Baron, avais justement en vue d'étouffer ce procès au berceau.

Etranglez-moi, dans son berceau,
Le procès, où vous êtes sot.

– Celui-ci est irrévérencieux, je l'avoue, mais, néanmoins, de bon conseil. – Suivons le conseil sans nous rebuter à sa forme. – Vous avez échoué, Monsieur le baron, dans votre tentative d'arrangement ; c'est fâcheux, pourtant, rien n'est encore compromis. – Au billard, nous dirions : première manche perdue, avec plus d'ardeur entamons la seconde, – mais changeons de boule. – Madame la baronne, à vous de enter. Il s'agit d'être irrésistible : vous voilà, donc, dans vos moyens. »

LA BARONNE : — « Ah ! gracieux... gracieux. »

THÉODULE – « Plein de ressources... plein de ressources... »

L'ABBÉ : – « Ecoutez. – J'ai avisé, chez les Patient, certain jeune premier, au lit, qui, sur le point de rendre à Satan une âme abominable, ne m'a point fait appeler. C'est un drôle, réchappé de je ne sais quelle balle femmelette qui ne savait point son métier. Devant ce cœur mécréant elle a manqué de cœur elle-même. Au lieu de percer droit et de restituer sa proie légitime à l'enfer, elle a glissé, l'impie, dans je ne sais quelles tournures guérissables, et l'infidèle est guéri. – Ce vaurien a bien les traits et l'encolure du diable, – physique et moral. – Entre nous, je gage la petite Patient séduite.

« Saisissez l'enchaînement : – Nous verrons l'affaire ; – voilà. – Or : le père tient l'affaire et fille tient le père ; et, qui tient la fille ? – Ce – son. – Le polisson tel est le sujet sur présentement, il nous faut opérer. – Pour not conde manche, telle est la boule à jouer. – – mais, ne pouvant les choisir, il faut les subir o elles se présentent. Donc, telle qu'elle est, jou

« Madame la baronne, voilà l'objectif, à vous quer. – Munissez-vous de Césarine, y compris la discrétion dont cette fidèle est susceptible. posez-vous d'un panier au bras de Césarine, de quelques bouteilles de vin vieux au panier, et rec le tout des consolations, des sucreries et chatter circonstance : le Bon Dieu fera le reste. – Baronne, de vous prescrire l'adresse, la mesure séductions, vous les consigneriez qu'elles voudraient ! »

LA BARONNE : – « D'un tact, d'une délicate ce cher abbé... »

THÉODULE : – « Mé-é-veilleux... Méleux !... »

L'ABBÉ : – « A demain donc. – A votre pas Baronne, je me trouverai sur la lisière du bois Tempes. Vous pousserez Césarine devant, et confierai mes dernières instructions. – A – tour, je me tiendrai par l'autre bout. Vous dierez Césarine, et, jusqu'au point exact, nous conscrirons l'aventure. »

A BARONNE : – « Entendu. »

HTHÉODULE : – « Ba-a-vo ! Ba-a-vo ! »

ABBÉ : – « Monsieur le Baron, hâtez-vous, main-tenant d'aller porter au maire la ratification des enplacements que j'ai pris pour vous. – Pendant ce temps si vous m'y autorisez, je vais avoir l'honneur ; vous remplacer près de madame la Baronne.

THÉODULE, – jubilant – : – « Et avantageusement, hé ! hé ! – Pa-a-faitement, pa-a-faitement. – J’y « »

sort.

CÉSARINE, – entrant – : – « Monsieur l’Abbé, le réseau est là. pour un malade pressé, paraît-il. – ci votre bréviaire. »

LA BARONNE : – « Césarine, j’ai à causer avec monsieur ; veuillez ; qu’on me laisse recueillie. – Emmenez notre brave bedeau à l’office et tenez-lui comcompagnie jusqu’à ce que je vous sonne. »

Césarine sort.

L’ABBÉ, – en oraison sur le noble carreau de la couronne – : – (avec élévation) – « 0 monde !... ouvres et pompes profanes !... – (avec exaltation) Bréviaire, bedeau, fâcheux et séquelle. – (avec pénétration) –

Béatitudes, séjour séraphiques. arrière bénis, inépuisables félicités du plus ineffable Paradis !... »

Respectons ces tabernacles. Éloignons-nous discrètement –, et promptement.

CÉSARINE, – sur le pallier – : – « Cré coquin !... »

Imitons la retenue de ce modèle des suivantes. Quittons, à regret, ce séjour, bien chauffé, de dévouement, de patriotisme, de droiture, de foi, de vertus calmes, de commerce épuré d’où les grandes manières, le bon ton des mœurs dégagées, les parfums de haut prix ont, à jamais, chassé les haines mesquines, les basses intrigues et tous les dérivés des corruptions.

Adieu ! – Douce atmosphère de camélias, saine et de grand goût. – Sortons.

Evitons la salle à manger, où, sur les tartines, s’étale, non du beurre, mais de la pommade au patchouli.

Gardons-nous de nous égarer à l’office. Là, déjà, le bedeau noie, dans les rinçures du bordeaux à valets, le souvenir de son malade pressé.

Adieu !

Et pressons-nous de regagner le nôtre.

X

NOUNOU

Germain est seul, couché, le front luisant, les pommettes des joues colorées. Il tient sa couverture au menton, mais ne dort pas. Ses regards sont vagues et affligés.

On entre. Doucement, sur la pointe des pieds. – C'est Germaine.

Germain tourne la tête et veut sourire.

Germaine dit : – « Taisez-vous et couvrez-vous, monsieur, vous n'êtes plus sage. – Je me fâcherai. – Voyez un peu ; votre front est en sueur. – Savez-vous ce que vous avez ? – La fièvre. – A qui faites-vous du mal, avec ces emportements ? – A vous ! – Ah ! bien oui ; monsieur se moque bien de lui. – Il rechute. – On le soignera. – Il mourra... Que lui importe ?...

Un sanglot coupa la voix de Germaine. Elle couvrit son visage de ses deux mains, et pleura.

Germain dit : – « Mon amie, pourquoi cette cruauté ? Allez-vous être méchante ou voulez-vous perdre la tête ? – Mais je vais bien, je vais au mieux C'est une faiblesse d'un instant, voilà tout. Mon emportement n'y est pour rien. – Eh ! n'avez-vous pas dé mêlé qu'il était feint. Crise de malade. J'ai malmené Charlot parce que j'étais furieux contre ma propre impuissance. – C'est moi que je voulais maltraiter Ce pauvre vieux a bien agi, sa boutade indignée es sortie du cœur, et, si j'ai tourné vers lui mon humeur, c'est jalousie et incapacité. J'aurais voulu faire ce qu'il a fait, et je ne le pouvais. Devant vous Germaine, il a pris ma place. Et j'ai ressenti cette honte de me voir cloué sur un lit d'impuissant quand ma volonté décidait de faire sauter ce marquis par la fenêtre. Pendant que je restais platement étendu sur le dos, vous avez trouvé un vengeur. – Portez donc cette poignée de main à mon vainqueur. – Je dois, je veux l'estimer. – Mais

cette enveloppe abrutie cache une énigme. Une phrase formidable m'a frappé : « Voler nos femmes, – me comprenez-vous ? » – Charlot finit sur ce mot : et le mot m'a paru compris. – Cette brute à jets de flammes aurait-elle une histoire ? »

– « Oui, fit Germaine, et je veux vous la dire. »

On devra pardonner, ici, beaucoup au raconteur. Il lui faut forcer un peu, par passages, la version de Germaine. La charmante enfant était trop naïve pour saisir toutes les nuances ténébreuses de ce côté du drame social. – Le récit de la fillette y perd son velouté ; mais le charme passe après l'utile. – Il faut enseigner ou briser sa plume.

Germaine dit :

– « Charlot est abattu depuis cinq ans seulement. Avant, il marchait droit, gai, confiant, comme un homme en liberté.

« J'avais treize ans alors, j'étais déjà grande et je me souviens, comme d'hier, d'une bonne journée passée avec la fille aînée de Charlot, qui avait mon âge, dans les belles prairies des bords de l'Indre,

« Charlot était ouvrier dans une des tanneries de Beaulieu-lez-Loches. Mon père m'avait laissé chez lui un jour de marché et je vois encore, parmi les pâquerettes blanches dont nous faisions des couronnes, cette gentille petite Silvie, suivie de son petit frère Jean, de deux ans plus jeune qu'elle, et, tous les deux, parmi ces belles fleurs et ces herbes de printemps, gais, frais, roses, jolis, autant que toutes les belles choses qui nous environnaient, dans cette vallée enchanteresse où tout est frais et joli : les sites, les plantes, les maisons, les mœurs, les hommes.

« Vers l'heure où le soleil laisse tomber ses rayons les plus chauds, nous posâmes nos guirlandes blanches et jaunes sur le bord de l'Indre et nous laissâmes pendre, dans l'eau de la rivière, nos jambes nues, les agitant avec des rires et des joies d'enfant. Nous nous mirions dans l'eau et nous éclatons de bonheur. Les arbres, les nuages, les maisons s'y miraient aussi et nous paraissaient heureux autant que nous-mêmes. – Loches à gauche, Beaulieu à droite regardaient toutes ces choses aimables ; ils nous regardaient nous aussi en souriant, et, par dessus, ils se regardaient eux-

mêmes, gracieux comme deux francs amoureux qui s'aiment et oublient le monde. »

Germaine s'arrêta un moment, puis elle réfléchit ingénument par ce mot : – « C'était bien fait. » – Et, faiblissant un peu la voix, elle ajouta : – « Que madame Agnès dut être heureuse, ayant choisi ces beaux lieux pour aimer ! Pour les petites gens n'est-il donc point de ces paradis ?...¹ »

Doucement, Germain la reprit ainsi.

– « Paradis d'Agnès, paradis des grands, paradis exclusifs. Autour, les petits regardent et attendent. Souvent, désireux, ils envient. C'est un peu ce que vous faites, en ce moment, ma Germaine : c'est, là, le Purgatoire. – Eh ! bien, regardez en bas, à un degré de vous. Là se trouvent les gorges desséchées qui ont soif et ne boivent jamais : n'est-ce pas l'Enfer ? – Aujourd'hui, ma bonne Germaine, nous, les jeunes, les jeunes de vigueur et d'idées, nous voudrions qu'enfer et purgatoire disparussent, et que le Paradis seul, demeurant, fût accessible à tous. – Nous ne voudrions plus de ces grandissimes qui font la pompe aspirante et absorbent pour eux seuls les joies de tous. Autour des endroits enchantés ; nous ne voudrions plus de ces lieux maudits où l'on a froid et faim, où les gorges se dessèchent et où l'on hait dans la douleur. – Nous voudrions, au contraire, que les lieux où l'on s'aime soient ouverts à tout le monde ; et, mieux encore, que, par l'égale répartition du bien-être, on soit heureux et l'on s'aime partout. – Serait-ce donc là une raison de nous maudire ? On nous appelle les républicains. »

– « Sincèrement, interrogea Germaine, vous en êtes donc un ? »

Il répondit : – « De toute mon âme ! »

Germaine s'arrêta. Elle plongea ses regards profondément dans les regards de Germain et se recueillit. – Au cœur, elle sentit que rien n'était changé. Ses lèvres charmantes dessinèrent un demi-sourire de bonheur intime, et, sans autrement s'embarrasser en digression, elle continua son récit.

– « De son atelier, sans doute, Chariot nous avait aperçus, il vint rapidement à nous. Je crois voir encore son grand tablier, jauni par le tan, et les mains rousses qu'il nous tendit.

– « Vous êtes imprudents, mes enfants, nous dit-il avec douceur, ici la rivière est profonde. Allons, venez donc vite manger un morceau avec moi,

c'est l'heure. »

« Sa bonne figure brune et franche, ses deux bras d'hercule faisaient du bien à notre vue d'enfant. La bonté et la force : nous reconnaissons le protecteur. – Il nous aida à porter nos guirlandes, et je regardais avec une sorte de joyeux respect cet homme robuste et doux, avec ses attributs du travail ornés par les fleurs des petits enfants qu'il guidait.

« Entrés à la maison, quand Charlot s'assit près de sa petite table, je ne sais comment il se fit que je crus lui voir essuyer une larme furtive sous son gros doigt noirci. Les deux autres enfants étaient plus folâtres ou mieux habitués, mais je ne me trompai pas. Et je saisis encore cette parole qui sortit de sa bouche presque bas, comme la fin d'une réflexion attristée : – « Aussi pourquoi n'es-tu pas là, Thérèse ! »

« Il prit, dans une petite armoire, un morceau de pain, une moitié de fromage sur une assiette, il alla tirer lui-même une cruchée de boisson de marc de raisin, et nous dit : – « Mangez, mes enfants. »

« Mes deux petits camarades mangèrent avidement, mais j'observai que lui-même mangeait peu. – Il avait déposé sur le lit nos marguerites tressées et il les regardait de temps à autre. Il ramenait ses yeux vers la petite table où il était assis seul, puis les reportait aux marguerites, et il me semblait que ses yeux étaient affligés et que quelque chose de triste remuait sous son front. Il y avait comme un voile sur cette bonne figure de père.

« J'en étais toute émue. Je sentais que j'aurais bien embrassé ce père pour le consoler ; mais je n'osais pas, et je ne mangeais pas. – Lui me disait, de temps en temps, avec sa bonne voix tendre : – « Mange, Germaine ; » – mais je ne mangeais pas. Et, malgré moi, je marmottais mentalement cette phrase qui me revenait à intervalles réguliers, mécaniquement, tintant comme un battement de cloche : – « Aussi, pourquoi n'es-tu plus là, Thérèse !... »

« Je sus beaucoup plus tard ce que je vais vous dire maintenant.

« Thérèse était la femme de Charlot.

« Thérèse était née à l'ombre des arbres qui bordent l'Indre, près des moulins de Beaulieu, là où le soleil est si doré quand il frappe sur les dalles où les petits flots blancs écument ; tout près de l'endroit où l'eau tombe, à

travers les fissures de l'écluse, avec un bruit si joyeux, si caressant, si plein de musique, que je ne puis, moi, demeurer auprès, deux minutes, sans que mes lèvres s'entr'ouvrent toutes seules pour respirer à même et m'embaumer en dedans, et je sens, là, que ma figure rit sans que je le veuille, et que j'y passerais bien ma vie à rêver, si c'était raisonnable !

« Thérèse grandit en ce petit coin enchanté. Elle joua autour durant toute sa jeunesse. Elle y connut Charlot, qui était un loyal et bon travailleur et qui l'aimait à la folie, et elle l'y épousa. Et elle y eut les deux beaux enfants qui m'apprenaient à tresser les marguerites blanches et les boutons d'or. Jamais petit nid de chardonneret ne fut plus duveté en dedans et plus harmonieusement bercé sous la fleur parfumée de son aubépine et sous la musique universelle du mois de mai.

« Thérèse était jolie, jolie... En pouvait-il être autrement ? – Jolie comme en tous ces petits écrins d'élus, comme sous le sourire du bien-aimé ; jolie comme elles le sont à Loches.

« Les beaux gars de la vallée qui passaient, allant au moulin, ou charroyant l'écorce aux tanneries, ralentissaient le pas devant sa porte ; et, plus d'une fois, l'Anglais touriste, le pied sur les marches du vieux clocher de l'abbaye et la voyant passer, oubliait clocher, ruines fameuses, même le renommé pignon à la chasse de saint Hubert. Il sentait comme un chaud rayon d'été, ses brumes étaient dissipées, et il courait par la place, s'enquêtant si Agnès Sorel, la belle des belles, habitait toujours sa maison d'en face.

« Thérèse pouvait avoir vingt-neuf ans aux environs des jours dont je vous parle. – Charlot travaillait la joie au cœur, donc il gagnait les meilleurs prix, et les deux enfants grandissaient, sains et beaux, comme leur mère, quand un troisième enfant survint.

« C'était l'année même où le beau bourgeois qui sort d'ici s'était créé baron d'Orensac, à l'occasion de son mariage, amenant, en son château de Touraine, la baronne à ses premières couches.

« La baronne était belle aussi, mais belle comme on l'est aux salons : délicate, frêle, avec coutume de chaises longues.

« Il fallut une nourrice.

« Sans doute, en leurs nids sous la rosée, les oiseaux élèvent leurs petits. Ils étalent leurs ailes et se mouillent eux-mêmes pour que le nouvel éclos ne mouille pas. L'oiseau d'à côté serait mal venu s'il tentait d'usurper la couvée.

« Nos bêtes, aux étables, nourrissent leurs petits. – Ma mère m'a nourri. Elle soignait, en même temps, les petits des étables et les mères aussi ; et souvent elle disait : Qui met un petit au monde doit le nourrir et le peut.

« C'est vrai, sauf les cas de distinction. – Il est bien avéré, aujourd'hui, qu'une dame à canapé ne peut nourrir son enfant. Elle ne le doit pas. – Imagine-t-on ces cris d'enfant, la nuit ; la promenade manquée ou la visite interrompue ? Il ferait beau voir ces doigts blancs se salissant aux langes ! – Il faut un être inférieur pour ces langes ; un autre pour promener l'enfant, c'est la bonne ; un autre pour l'allaiter, c'est la nourrice. »

Germain interrompit : – « Ainsi, quatre pour produire un enfant. »

— « Sans doute... »

– « Demandez donc au père Patient s'il entend consacrer quatre champs à produire une seule récolte ? »

– « Très bien ! – mais, un enfant si distingué... »

– Demandez-lui, encore, si son boisseau de blé, le plus distingué, en a valu quatre ou même deux de petite naissance. »

– « Bon. – Mais la chose est ainsi, et la société le veut. »

– « Petite Germaine, vous avez plus de raison que vous n'en voulez montrer ; et vous exposez, vraiment, comme un esprit sensé qui désapprouve. – Vous êtes avec nous. – Quand une société veut une sottise, le bon sens est de réformer la société en ce point. – Si vous occupiez quatre vaches à un seul veau, il est évident qu'il y en aurait trois de stérilisées. Si vous en occupez deux au même office, c'est une de trop. – Comprenez-vous que je vous parle encore avec les idées nouvelles ou républicaines. La république n'est pas autre chose que le bon sens appliqué à tout. – Braves gens, vous êtes des nôtres plus que vous ne le croyez. »

Germaine continua :

« Une nourrice n'est pas une petite affaire, au château.

« Le riche entend que son enfant ait, non le petit lait, non le lait commun ; mais la crème. – Ici, sans doute, nos mères s'arrêtent au parti simple : l'enfant, en ligne directe, va du berceau au sein, et c'est tout ; et nous poussons tout de même. – Au château, il s'agit d'un autre travail. – Vous vous enleviez pour quatre ; mon ami, que diriez-vous pour vingt ?

« Vingt partirent en campagne.

« Si bien qu'on découvrit Thérèse. – Thérèse grasse, fraîche, forte, belle, et le cœur content, et le visage heureux. – La crème était là.

« A tout prix il fallut Thérèse.

« Charlot refusa, on revint ; il s'emporta, on l'adoucit ; il se buta, on doubla l'offre ; et tous les rouages de ces maquignonnages furent graissés à fond et s'ébranlèrent : le tripoteur, la tripoteuse, les deux vicaires de la paroisse et le couvent tout entier.

« Charlot s'obstina, pleura, faiblit, du haut en bas fut badigeonné de promesses, catéchisé, endoctriné, converti, empaqueté, emmaillotté.

« Thérèse partit au château.

« Et le pauvre brave ouvrier, désormais, s'assit, seul, près de la petite table qu'il garnissait lui-même ; en face des enfants sans mère ; et devant cette couchette. où j'avais déposé mes fleurs.

« Parmi ces fleurs, son œil s'égarait. Et il suivait, en rêve, un souvenir... son bonheur... Et ce souvenir fuyait.

« J'avais vu la larme furtive. Je l'avais bien vue. Ce n'était qu'un prélude.

« Charlot écrivit et reçut des réponses aimables. – Il dévorait ces lettres. Il les embrassait. Elles le calmaient. – Mais, à l'atelier, il y rêvait. Il quittait son travail, et, sous des prétextes, revenait à la petite table pour les regarder, les toucher, les embrasser de nouveau. Reparti, il revenait encore. Il lui fallait voir qu'il ne se trompait pas. Il éprouvait des secousses, comme des tremblements ; il avait besoin de se rassurer. – Cet homme vivait en perpétuel mirage.

« Un jour, n'y tenant plus, il demanda congé, se fit remplacer à l'usine et arriva au château. – C'étaient cinq lieues à pied, une promenade pour ce

vigoureux. – Il gagna au plus court, à travers la forêt, par l'avenue Montagu. – Il arriva brisé ; l'émotion creusait ses joues.

« Au château, le cas était prévu, et paré. Monsieur et madame avaient pris le chemin de fer huit jours avant. Ils étaient à Paris, avec Nounou et l'enfant.

« L'enfant de Charlot était parti pour le château avec la mère.

– « L'enfant !. . . . Lequel, demanda le père avec anxiété ?... »

« Les valets rirent un peu.

« L'intendant s'étonna. – Comment, lequel ?... En vérité, bonhomme... Mais, le jeune Baron, j'imagine. »

– « Et mon enfant, à moi ? »

– « Votre enfant !... Eh ! il est là... choyé comme un prince. »

« On conduisit le bonhomme à l'enfant.

Il Charlot tomba sur son enfant comme Saturne affamé. Il le mangeait de caresses. Il l'appelait des petits noms de sa femme et pleurait à chaudes larmes. – C'était une crise. Les larmes le calmèrent.

« On donnait le biberon au petit. Charlot s'emporta, voulut une nourrice.

« L'intendant promit la nourrice. – « A votre aise, non ami... Mais tant pis pour vous, ajouta-t-il, 1 n'aura point chez la nourrice les soins que voilà. »

« Charlot, du reste, fut traité au mieux. Bordeaux et rôti à gorge que veux-tu. Jamais il n'avait assisté pareille noce.

« Les valets disent : – « Régime ordinaire. Et qui i baissé depuis l'intendant nouveau ; un avare, un ladre, un chien, un fripon. »

– « Vous vous plaignez ! dit le bonhomme. »

« Les valets rirent beaucoup.

– « Pauvre diable ! dit le chasseur, compatissant, tout en haut de sa cravate. »

« Au reste, bons vivants, ces messieurs. Thérèse était au mieux, disaient-ils ; vivant de la cuisine des maîtres ; couchant en chambre dorée. On lui montra la chambre de Thérèse. Sur le tapis d'entrée, Charlot marqua un salut comme devant le dais, et, près du lit, il fit presque le signe de la croix.

– « Gros heureux ! lui dit le valet de pied, Thérèse est grosse, fraîche, grasse, réjouie. Pas de danger qu'elle se fasse de la bile comme vous. On la

mitonne comme une duchesse, rapport au même. Elle se sent pour longtemps du pain sur la planche, elle prend son bien comme il vient et elle est gaie comme un pinson. Palsembleu ! mon gentilhomme elle rirait bien de voir la mine que vous faites. Tenez tandis que vous pataugiez, par la traverse, depuis vos cuves à tan jusqu'ici, je vais vous crayonner moi, quelle fut, pendant ce même temps, la mignonne journée de Thérèse : – lever à dix heures ; chocolat Déjeuner à midi, et aux petits oignons, mon bon Avec la calèche, Joseph la conduit aux Tuileries ornés au bois de Vincennes. En partant, elle mange de babas. On la ramène. Elle dîne, puis un bout de soirée chez Robert Houdin ou même aux Variétés pour lui faire du bon sang. – Allez donc gratter vos cuirs tranquillement, vieux bête. Vous êtes né coiffé. La grosse Thérèse se fait un lard à remplir votre saloir pour le reste de vos jours. »

« Charlot recueillait toutes ces consolations sans bien démêler leur valeur, un peu hébété.

« Il revint néanmoins plus calme. Ses pensées lui roulaient toujours en tête ; mais, où il reconnut qu'i était mieux, c'est qu'il fit vraiment ses cinq lieues la veille, il aurait juré en avoir fait vingt.

« Il rentra sans fatigue, embrassa ses enfants et s'assit à la petite table.

« A gauche, près la cheminée, il regarda la chaise où s'asseyait Thérèse ; puis le lit, puis la chaise, et il passa, à plusieurs reprises, sa main rude sur son front. Il voulut en chasser quelque chose, mais il ne chassa rien. Et ses idées lui revinrent comme s'il n'eût pas fait le voyage.

« Il écrivit. On lui répondit : – Monsieur, madame et Nounou revinrent au château ; Nounou était ès heureuse.

« Il revenait lire les lettres, il quittait le travail. Et patron s'étonnait du changement dans le meilleur ses ouvriers.

« De nouveau, il demanda congé à la tanrie. Il annonça par un mot son voyage, et tomba i château par le plus court.

« On le fit manger, coucher ; monsieur et madame comblèrent de petits cadeaux et de grandes amitiés ; – mais Nounou venait de partir avec l'enfant, pour L terre du Perche. – Le docteur conseillait de rafraîchir le lait par un changement d'air.

– « Partie ! avec l'enfant, dit Charlot : – lequel ? »

– « Eh ! le baron, mon ami !... Ah !... bien, bien : vôtre ? – Mais, il est là. j’imagine. – Où donc est-il, Césarine ? »

— « Chez la mère Mahu, madame. »

« Charlot alla chez la mère Mahu. – L’enfant vait eu des convulsions la veille et on croyait à un commencement de croup.

« Charlot demanda : – « Et le médecin, – qui rafraîchit le lait, – qu’est-ce qu’il en dit ? »

« La mère Mahu rit très fort. Puis elle répondit :

– « Le médecin, chez nous ?... Des navets !... »

« Charlot reprit son travail. – Distrain.

« Quinze jours après, il reçut une lettre du château. – Sans périphrases, la mère Mahu annonça que l’enfant était mort.

« Thérèse joignait un mot. – L’enfant n’était né viable, disait le médecin ; il traînait depuis trois mois. Il faut savoir se consoler. D’ailleurs elle alla elle, à merveille. Son nourrisson était gras, frais Tout le monde s’arrêtait devant. Les bonnes femmes l’embrassaient aux fesses. Sa place était super Elle vivait très heureuse. – Mon cher homme, dans la vie, il faut en prendre et en laisser.

« Mais Charlot n’en laissait pas du tout. Il ne faisait qu’en prendre. – Il prenait une aversion inexplicable pour la tannerie ; il prenait une aversion profonde pour la maison solitaire ; il prenait le chemin du cabaret, qu’il n’avait jamais connu ; il prend en haine la solitude, le monde, les indifférents, envieux qui le baffouaient, les sympathiques s’apitoyaient, les voisins, les amis, tout ce qui avait aimé.

« Et son patron, un jour, se vit obligé de le rappeler au devoir.

« Charlot envoya promener le patron, et fut s’enivrer de vin pour le reste de la journée.

« Le soir, il regagna sa demeure, hébété, trébuchant par les rues, et les petits enfants suivaient criant et riant par derrière.

« Sa fille et son petit garçon le reconduisirent. Il s’étendit, abruti, – sur ce lit de Thérèse !

« Cette fois ses deux petits enfants pleurèrent.

« Le lendemain, – sans prévenir, – il partit pour château.

– « Il me faut ma femme ! cria-t-il en arrivant. »

« On le crut fou.

« Les valets s'en amusèrent énormément.

« Les maîtres ordonnèrent qu'il fût calmé avant d'être introduit.

« L'Abbé vint le prêcher. Le maître d'hôtel lui hauffa des bouillons.

« Il ne vit Thérèse qu'à cinq heures du soir. Il pleuait comme un enfant, il lui embrassait les mains.

: « Thérèse, aussi, rit beaucoup des bêtises de son homme.

: – « Mais vois donc comme je suis heureuse, disait-elle, Madame est si bonne. »

« Madame était là, et ne quitta pas.

« Madame fut d'une bonté parfaite. Madame avait de petites mains de velours, elle tira l'oreille à Charlot.

: – « Ce gros père Nounou, disait-elle, je veux qu'on le soigne comme un évêque, – entendez-vous, Césarine. – Allons, conduisez vite à l'office, et, surtout, du vin vieux. »

Et elle poussait, elle-même, elle-même, par les épaules, ce gros père Nounou. Elle-même, avec ses gentilles mains de velours. – Que de bonté !

Charlot crut gagner la porte sous des caresses. – Il mangea à l'office.

« Thérèse mangeait et couchait dans sa chambre.

« Il coucha dans les combles.

« Le lendemain, il revit Thérèse. Il lui embrassa les mains comme la veille, et il pleurait.

» Comme la veille, il fit rire Thérèse.

– « Monsieur est si bon, disait-elle. »

« Monsieur était là, et n'en bougea pas.

« Monsieur fut d'une bonté inouïe.

– « Ce gros père Nounou ! – Tenez ce rouleau gros père. – J'entends qu'on le bichonne comme un coq en pâte. – Comprenez – vous, Césarine ? – Allons, vite à l'office. Et, surtout, de bon vi vieux. »

« Charlot gagna l'office, puis le vin vieux qu lui réchauffa le cœur, et ce fut presque gaiement qu'il enfila, dans la forêt, la longue avenue Mon tagu.

« Arrivé chez lui, le vin vieux et ses fumée étaient restées en route. – Il rentra seul, au foyer solitaire. Et ses mêmes tenaillements lui sautèrent au cœur.

« Il ne parut plus à l'usine ; il n'osait plus. Il prit une cognée et partit dans les bois, avec le bûcherons. Il disait, au pied des chênes : Je cogne étourdir un fou.

« Une vieille femme donnait à manger aux enfants.

« Quelquefois, on ne le revoyait de quinze jours – Ce qui étonnait plus, c'est que les bûcherons, eu aussi, disaient : – Quelquefois, nous ne le voyons de quinze jours. – Où allait-il ? – personne ne l'a su.

« Un jour, qu'il sciait du bois à un avoué de la ville, il parla de sa femme à l'avoué et dit gravement : – « A-t-on le droit de prendre ainsi sa femme à un pauvre ouvrier, dont c'est la vie, la joie, le courage ?... »

« L'avoué le calma avec bienveillance et rentra en souriant.

« On a rapporté que Charlot n'acheva pas sa journée chez l'avoué et qu'il disparut pendant plusieurs jours. – L'avoué en parla et cet incident fit un certain bruit par la ville.

« Les deux vicaires, le couvent d'autrefois s'en émurent, et bon nombre de pieuses exhortations entreprirent de faire entendre raison à ce malheureux que l'inconduite égarait, et de le ramener au bien.

« On dut même en prendre souci au château, car un fait qui ne s'était jamais produit arriva.

« Par une belle journée de septembre, une calèche découverte, attelée de deux beaux chevaux bruns, déposa Thérèse à la petite porte basse de son ancienne chambrette.

« Les commères accoururent en foule. Et celle qui put pénétrer la première raconta que Thérèse, après avoir embrassé ses deux enfants, regarda le petit lit d'indienne, la chaise à Charlot, par la fenêtre l'eau bleue sur la dalle ou jouait le soleil... qu'elle pencha la tête, et pleura.

« Mais ce fut l'affaire d'un instant. Les félicitations, les mille questions des commères s'entrecroisaient avec un entrain, une recrudescence admirative qui emplissaient jusqu'aux recoins de la pièce et ne laissaient place à l'émission d'aucun autre sentiment.

« On fut chercher Charlot... hélas ! au cabaret. Et Charlot, au milieu de cette démonstration, se montra tout troublé, par la boisson évidemment. Dans cette foule, on le vit même chanceler : il pâlit beaucoup et fut obligé

de s'appuyer sur la petite table à deux qui, aujourd'hui au moins, l'aidait à se tenir debout. – Il y demeura pétrifié.

« Thérèse lui dit peu de choses. Elle n'avait pas le temps.

« Elle était mise comme une bonne grosse femme de charge huppée, avec des étoffes fines et cossues, des boucles d'oreilles, des bagues en or, un petit collier avec une belle croix, un fichu tout garni de guipures qu'avait à peine porté Madame. On analysa tout, et eu hâte, tout jusqu'aux rubans de soie des souliers : – « de soie, ma chère ! » – Mais le bouquet ce fut le nourrisson. Un bouton enseveli dans les dentelles. On retroussait les dentelles, on se le passait à la ronde. On tapotait, on baisait, on s'exclamait, on s'extasiait. – Enfin on conduisit, en procession, au couvent des bonnes sœurs.

« La nuit vint et Thérèse, rejetée au fond de sa calèche et saluant de la main, fendit la grande rue de Beaulieu, auréolisée du crépuscule. Elle disparut dans un nuage d'admiration.

– « Comme elle est bien !..... Est-elle heureuse !..... Sur le pas de toutes les portes c'était un concert.

« Charlot, absolument seul, n'avait pas quitté sa position ; en face le lit de Thérèse ; appuyé sur la petite table, où ils avaient mangé deux.

« Il ne mangea pas ce soir-là. – Un atroce bourdonnement de foules qui ricanent sonna dans sa tête et remplaça le sommeil.

« Le lendemain matin, comme il passait, une commère disait à l'autre : – « Une femme si comme il faut !... gueux d'ivrogne, va !... »

« Charlot chancela un peu.

« Plus loin, deux polissons, riant et se répondant, criaient : – « Doublure du sac, – ohé ! – doublure du sac ! »

« Charlot fléchit le dos sous une pression douloureuse. Il crut qu'un fer rouge lui marquait l'épaule.

« Thérèse reparut encore deux fois à Beaulieu avec le même éclat. – L'une des deux fois, Charlot insista pour lui parler à part. Un grand gaillard de valet s'interposa. – « J'ai ordre de monsieur, objectait-il. » – Puis, se retournant et commandant l'approbation des femmes : – « Le docteur – dit que ça pourrait avoir les plus graves conséquences, rapport au lait. »

« Un murmure d'acquiescement fit osciller la foule, et Charlot fut poussé presque hors la porte de sa chambre.

« Le soir, la Mère des nonnes, le rencontrant, lui fit les plus vives remontrances sur la mesure qu'il avait à garder.

« On le conduisit chez les deux vicaires, spécialement désignés à cet effet. Ceux-ci, dans trois points bien touchés, le convinquirent qu'il lui restait à peine le temps de s'amender. Ils lui représentèrent l'exemple de sa femme qui avait eu l'heur de toucher aux plus respectables familles, et qui, désormais, était consacrée, par les saints exemples et les plus nobles pratiques.

« En revenant, un apprenti, fermant les volets comme il passait, dit en ricanant : – « La doublure du sac ! » – Et il chanta :

A Pochard,
Doubler le sac,
Doubler le sac
A Cornard.

« Charlot se courba, comme sous un fardeau horrible. – Il se retourna, et, matériellement, comme je vous vois, il vit, sous la marque ravivée, les chairs de son épaule fumer.

« La fièvre le prit au lit. Et, cette nuit-là, près de l'eau bleue et musicale, sous le bruissement frais des peupliers de la rive, s'accomplit, à huis clos, dans la chambrette où Thérèse avait été si heureuse, la plus effroyable des tempêtes inexplicables qui, parfois, bouleversent les cervelles dans les crânes humains.

« Les yeux fermés, Charlot vit...

« Eh ! que pouvait-il voir autre chose que ce point désormais fixé vers lequel, fatalement, toutes ses hallucinations convergeaient ? – Il vit Thérèse...

« Thérèse, au plus haut d'un escarpement de splendeurs, au pied duquel lui-même, pour y gravir, meurtri, harassé, haletant, s'épuisait en efforts surhumains, désordonnés et stériles. Il montait, retombait ; pour remonter. Il se cramponnait avec les pieds ; avec les genoux, avec les ongles, avec les dents. Une détrempe des couches sous-jacentes empâtait les points durcis

qu'avait creusés ses ongles ; il glissait et retombait. Il criait. Ses lèvres se tordaient de rage, ses membres se tordaient de douleur, son cœur était pressé à mourir. Sous les éclats du talus qui l'ensevelissaient en avalanches, il se raidissait. Il bondissait sous la charge et sous la peine, dans le plus terrifiant, dans le plus titanesque des travaux. – Il remontait. Il retombait ; rongeur la terre, recouché dans l'impuissance, mordant aux talons le malheur qui l'avait écrasé. Il rampait, ramassait ses forces doublées au paroxysme de la rage ; il secouait le poids énorme, bouleversait, et, encore, se trouvait debout, pour l'assaut.

Il Autour de lui, une cohue de laquais le félicitait, ricanant ; lui tendant, de l'office, des verres de bordeaux ; et le saluant, avec ce ton patelin et caustique, demi-dévoit, demi-railleur des confréries de Saint-Joseph.

« Tout en haut, dans le nimbe, plus enchanteresse que jamais ; ornée, encensée, fleurie – Thérèse !... Thérèse, avec un petit Jésus sur les genoux. La gorge opulente, les yeux noyés d'expansion heureuse, les lèvres ouvertes et humides, les dents rangées en perles dans leur monture rose, Thérèse riait de bonheur à je ne sais qu'elle apparition angélique et fantastique qui se dessinait à côté.

« Charlot crut, un moment, que, l'apparition, c'était lui. Mais un ricanement des laquais lui fit tomber des yeux une écaille douloureuse : – il vit resplendir. un habit de marquis.

« Sous un élan désespéré, le malheureux fit un bond gigantesque. Il atteignit et s'accrocha tout en haut du contrefort. Il touchait presque aux pieds de Thérèse...

« Sous ces pieds adorés, un léger souffle vaporeux s'éleva qui monta Thérèse dans les nuages.

« Thérèse, simple, serrée à la taille dans un petit nœud de percale peinte, doucement empressée aux soins de famille, atteignait de chaque main, montant à son cou, baisant avec transports, deux jeunes enfants ornés de pâquerettes des prés. Tous deux aimants, joyeux, abandonnés comme elle dans une gaieté candide. C'était Jean, c'était Silvie.

« Charlot, oublieux à cette vue, lui aussi, tend les bras pour embrasser.

« Du plus haut du contrefort, il tombe... Et, dans sa chute affreuse, ses pieds, heurtant une anfractuosité du roc, sous un effort désespéré, rendent l'effet d'un ressort surhumain, – et l'élancent au nuage.

« Suffoqu  des couches de l'air, hors d'haleine, il touchait aux régions de Thérèse, et, déjà, recourbait ses doigts pour saisir...

« Lorsque deux visages odieux s'interposent. – Deux envoyés du marquis, deux négociateurs, il jugea deux suborneurs : – les deux vicaires...

« Pour le précipiter, ceux-ci étendirent les bras. – Sous cet effort brusqu , de leur front étudié et bl mi, un masque cafard se d grafa. Des bavures purulentes jaillirent de leurs deux éclats de rire haineux et empest s.

« Charlot, aveuglé de pestilence, tournoyait, mais de ses doigts, prêts   se cramponner, il accrocha les cheveux bouclés sous la tonsure. Par ces boucles gommées, il se hissa.

« Ses pieds firent des étriers, l'un d'un vêtement caché où les boutons manquaient, l'autre d'une  br chure de scapulaire. – Il poussa, grimpa, pi tina, dompta, de son genou, des épaules arrondies d'habitudes fourbes, se dressa debout, se haussa sur la pointe des orteils, étendit ses bras au plus haut, – du doigt déjà il touchait le bord de l'ourlet de la robe de percale.

« Quand le nuage se dilata..... et Thérèse fut  lanc e au ciel.

« Les nuages s'écartèrent. – Charlot vit l'Empir e.

« La lueur douce des étoiles caressait le front pur de Thérèse. Des flots d'azur faisaient flotter ses cheveux et les baisaient. – Les belles prairies de Beaulieu s'étendaient sous ses pieds, et, sous le souffle suave de son haleine virginale, les fleurs, sur leurs tiges, se courbaient de respect amoureux, leurs coroles s'entrouvraient pour embaumer, et les abeilles, penchées au bord, renaient le bruissement de leurs ailes et guettaient le miel que les lèvres aimées de Thérèse laissait tomber.

« Un moment le bourdonnement aux tempes du pauvre halluciné s'arrêta. – Son cœur battit faiblement, son sang reflua. – Une brise fraîche, une brise de délices, poussée de ces hauteurs, vint, un instant, toucher son front en feu. Pour boire la rosée, sa gorge altérée aspira. Son oreille se pencha attentive. – Il entendit : La chute ondulée des petites vagues de l'Indre, qui, de l'autre côté de la vitre, blanchissaient sous l'ombre des

peupliers, et, gracieusement, murmuraient en s'échappant par l'écluse du moulin.

« Les mêmes vagues qui charmèrent Thérèse à vingt ans ; les mêmes qui bercèrent les rêves candides de la vierge ; les mêmes qu'avaient aimées Charlot aimant Thérèse. Elles n'avaient cessé de couler. Elles étaient restées, identiques, limpides, belles, pures.

« Lui, écoutait...

« Par l'écluse, leur babillage innocent chantait, en se jouant. Tournées, tour à tour, vers Thérèse, vers Charlot. Vers Thérèse, elles chantaient Charlot ; vers Charlot, elles chantaient Thérèse. – Et leurs gouttelettes harmonieuses montaient, pour se nuancer, pour se fondre, en haut, à cette rosée céleste qui descendait des lèvres de Thérèse...

« Touchant aux suprêmes sommets du bonheur, Charlot ouvrit les bras pour embrasser l'avenir !

« L'infortuné étreignit le passé...

« Soudain, comme une mine qui saute, un craquement affreux ébranla son cerveau.

« Les ressorts tendus du bourdonnement de ses tempes se lâchèrent. – L'univers craqua ; et, par une effroyable fissure béante, – la vision bénie, horriblement, s'abîma dans le gouffre.

« Charlot s'y précipita après elle.

« Mais les vicaires l'arrêtèrent par les deux coins de son tablier déshonoré de tanneur. – A sa face, de nouveau, leur rire fétide éclata.

« D'un geste terrifié il les repoussa, leur échappa, sauta de son lit, saisit sa hache, ouvrit la porte et courut. – Mais, par delà le seuil, il se sentit frappé et brûlé à l'épaule. – Du centre des éclats de leurs ricannements barbares, ces mots s'étaient détachés pour le marquer :

A Pochard
Doubler le sac,

Doubler le sac
A C.....

« Etait-ce donc un songe ?... ou un cataclysme !...

« Le jour pointait. – L’heure du plus doux sommeil au château d’Orensac ; l’heure de l’âpre travail à Beaulieu.

« Le même apprenti de la veille ouvrait les volets de la devanture ; gouailleur, insouciant, il faisait la nique aux gamins matineux et chantait sur un air connu :

A Pochard
Doubler le sac,
Doubler le sac
à Cornard.

« Charlot prit le chemin des bois.

« Il tenait sa hache accoutumée ; mais sa hache était brandie dans ses deux mains. Son œil était en feu, sa bouche écumait. Et il criait, par la rue : – « Pochard, Pochard ! Ivrogne... marqué à l’épaule. – Infâme, oui infâme ! – C... » Il s’arrêtait dans un râlement... « Où est donc le cœur de Thérèse, que je l’ouvre de ma hache, pour retrouver la pureté, et me laver ? »

« Et il brandissait la hache. Il était terrifiant. Les femmes se sauvaient. Quelques hommes se risquèrent.

« On le saisit, on le désarma, on le garrotta ; et, durant trois jours, on ne put tirer de lui une parole différente de celle-ci : – « Ivrogne ! marqué à l’épaule !... Infâme ! oui, infâme. » – Ses yeux flamboyaient. Et il ajoutait, en interrogeant ses gardiens : – « Où est donc le cœur de Thérèse, que je l’ouvre pour retrouver la pureté et me laver. »

« Les gardiens serrèrent les liens plus fort. Les médecins saignèrent. L’abbesse apporta un grand pot d’eau bénite, et les vicaires parlaient tout haut d’exorciser... quand la bienfaisante intervention du noble château d’Orensac ouvrit, enfin, au crapuleux débauché, devenu fou, les portes d’une maison d’aliénés.

« Au plus vite on y enfouit ces hontes avec ce scandale.

« Thérèse fut conduite en hâte à la terre du Perche, pour rafraîchir le lait. – Pour le réchauffer, on la ramena ensuite à Paris. Elle apprit là, petit à petit, sans soubresauts, le couronnement des aventures du mari ; mais avec tant d'art, au milieu de couches si adroitement mélangées de promenades, de babas et de soirées amusantes, que ce fut, à peu près, derrière un éclat de rire qu'elle entrevit le dénouement. – « Pauvre Charlot ! dit-elle. » M. ***, le prestidigitateur à la mode. venait d'opérer le tour des poissons, et son caniche avait clairement désigné Thérèse comme la personne la plus amoureuse de la société. Elle se vit forcée de compléter son accès d'hilarité ; et, pour prendre contenance parmi les commères voisines, elle donna le sein au jeune baron.

« M. le baron, très sérieusement, venait ravir.

« Charlot resta deux années en traitement.

« On le traita parfaitement, paraît-il. – Si bien qu'un jour une voiture du Baron le ramena, ostensiblement, dans sa chambrette à Beaulieu.

« Le lendemain, Thérèse, en calèche découverte, se fit descendre, avec tapage, devant la maison de Charlot. – Elle y entra, renvoya la calèche, fit fête au mari remis en santé. Et, devant les amies assemblées, elle décida... qu'elle allait coucher.

« Elle coucha !...

« Mais le lendemain, au jour, un grand éclat se produisit.

« Charlot prit le chemin des bois. – Il avait sa hache brandie dans ses deux mains, et, par la rue de Beaulieu, il criait à tue-tête :

– « Non, je ne serai pas la doublure du sac. Non, je ne serai pas complaisant et infâme. L'enfant est au Baron ! – l'enfant est au Baron. – Où est donc le cœur du Baron, s'il en a, que je l'ouvre de ma hache pour retrouver la pureté de Thérèse et la laver... »

« On ne sait par suite de quel prodige Thérèse était déjà de retour au château.

« Le pauvre Charlot, assura-t-on, se trouva plus fou qu'avant sa cure.

« On l'enchaîna, on l'aspergea, on l'exorcisa. – Il criait plus fort que jamais : – « L'enfant est au Baron ! – l'enfant est au Baron ! » – On le

baillonna. Et, par bienveillance spéciale des nobles d'Orensac, Charlot, sans plus ample cérémonie, réintégra la maison des fous.

« Thérèse accoucha sans bruit. On ne sut jamais bien où. – La noble famille, après le scandale, se devait à elle-même, d'éloigner bienveillamment Nounou.

« Aussi bien, dans l'intervalle de ces trois dernières années, des aventures regrettables s'étaient accomplies.

Il L'inépuisable charité de la noble famille avait recueilli, à Beaulieu, les enfants de Charlot. – Les deux vicaires en avaient prêché le dimanche suivant. Tous deux, par inspiration sympathique, avaient comparé l'œuvre du Baron au baquet du grand saint Martin, patron du pays. – Les plus dévotes s'imposaient déjà trois Ave à l'intention de saint d'Orensac.

« Mais ce baquet dévia.

« Le garçon Jean, roula beaucoup. Sur les derniers temps, le crédit des d'Orensac le plaça comme valet de chambre chez un duc fameux, fameux par l'inénarrable amas de brillants ou pierres dites précieuses dont il chamarrait ses habits. On le nommait le dentiste ducqué.

« Un matin, Jean remarqua que le duc fermait, avec précaution, une petite porte à secret, dissimulée à son chevet, dans l'épaisseur du mur. – Jean était curieux, et, sans s'inquiéter du secret, il défonça la porte. – Les diamants étaient là. Fasciné et sans doute embarrassé, de rétablir cette porte défoncée, Jean conçut la déplorable idée de s'avantager d'une bonne affaire et, du même coup, de guérir son maître d'un ridicule. – Il fit râfle des diamants et se sauva. On le reprit... Le juge d'assises prononça cinq ans de réclusion. Il purge ces cinq ans.

« On avait remarqué que, dans l'interrogatoire, Jean avait répondu : –
« Je n'ai ni père ni mère. » Avait-il menti ?

« La fille, Sylvie, s'était développée. A seize ans, elle était belle comme sa mère.

« La baronne eut la bonté de l'emmener à Paris.

« Un soir de petite sauterie intime, Sylvie promena le plateau de sucreries dans le salon.

« Le lendemain, un vieux Russe de l'intimité plaça, secrètement, Sylvie dans un quatrième étage de la rue La Bruyère, et la gratifia d'un maître de grammaire.

« Deux mois après, Sylvie, folle d'ennui, s'égara dans un jardin très illuminé, vers l'Observatoire.

« Pendant trois mois, elle s'amusa, comme une insensée, aux abords d'écoles qu'on appelle, je crois, de droit et de médecine.

« Elle passa rue du Cirque. Elle devint soubrette d'une célébrité. Elle supplanta sa maîtresse. Elle fut en grande considération pour ce tour. Elle mangea trois millions en six mois. Un prince du sang lui donna un hôtel. Elle le perdit au jeu. Un jeune niais se suicida à sa porte.

« Saturée de fadeurs, elle rêva l'amour. Elle tomba sur un abominable crevé qui la vendit successivement à trois misérables. Le troisième la conduisit à l'hôpital. Elle en sortit défigurée, rongée dedans comme dehors.

« Aujourd'hui, les yeux éraillés, sans dents, les joues en passoire et la poitrine vide, à dix-huit ans, elle sert, dit-on, des petits verres et bourre des pipes aux soldats des environs du Champ-de-Mars.

« Pauvre Sylvie ! – Je ne puis me la rappeler sans penser à nos jolies guirlandes. – Qu'elles étaient jolies !...

« On assure qu'elle se dit orpheline.

« Ces événements, comme on le pense, avaient dû changer les vues du Baron sur Nounou.

« Thérèse a disparu. – Privée de famille, déshabituée du travail, gâtée comme une princesse. Qu'est-elle devenue ?

– « Je le sais, dit Germain

« Un soir, à Lyon, dans une petite rue des Brotteaux, une vieille femme me heurta et se fit mal. Elle vendait des légumes sur un petit éventaire. Elle criait haut sa marchandise. Sa voix était cassée et sourde. Elle toussait profondément. Elle était noire, décharnée. J'eus pitié. Je l'entraînai dans un cabaret et je demandai pour elle un verre de vin. Elle refusa le vin et but,

coup sur coup, trois verres d'eau-de-vie. – Elle me faisait mal. Je dis : –
« Pauvre vieille ! »

– « Vieille, me répondit-elle amèrement, vous ne connaissez guère la vie, l'ami. J'ai trente cinq ans. Il n'y a pas longtemps, sur les bords de l'Indre, on m'appelait la belle des belles. Dans un château, on m'a choyée comme une marquise. J'ai fait un délicieux petit Baron. – Et me voilà. – Allons, vous êtes un bon garçon ; ne vous laissez plus endormir par l'apparence, et payez encore un verre de rude. »

« Elle engloutit un nouveau verre d'eau-de-vie et rit affreusement avec des lèvres violettes et d'effroyables gencives chancrées.

— « Compagnon du devoir... et du plaisir, reprit-elle, en levant gaillardement son verre pour une cinquième rasade, quand vous passerez à Loches, en Touraine, parlez un peu de la belle Thérèse... C'était moi... »

Germaine avait la tête dans ses deux mains et se cachait les yeux. – Elle avait peur de voir.

La voix altérée de larmes, elle reprit :

– « Et Chariot ne sait rien. – Quand on ne le craignit plus on le fit sortir. – Il est venu ici. Il ne pense qu'à toucher nos bœufs.

« On le dit toujours fou ; mais je n'en sais rien. »

– « Et le jeune Baron, dit Germain ? »

– « Le jeune Baron est un superbe enfant ; frais comme un bouton de rose qui s'ouvre. »

– « Dites un embryon de citrouille, s'écria Germain. – Pour pousser, il lui a fallu pourrir trois couches de fumier sous ses pieds... »

XI

PÈRE NOBLE

Germaine et Germain se turent.

Ils demeurèrent longtemps silencieux, isolés, effrayés ; entourés de ces choses sombres et laides qui font le vide autour et qui font peur.

Certains récits nous montrent un être perdu sur la pointe trop abaissée d'un rocher. Le hideux flot l'entoure, et le flot monte. Cet isolé doit éprouver des sensations analogues.

C'est la douleur du touchant terre-neuve du peintre hollandais, attaché sur sa cabane inondée.

Ces deux cœurs honnêtes croyaient avoir fait naufrage. Autour d'eux le flot de ces laideurs montait. Tous deux se tenaient immobiles, les yeux fixés, ne voyant rien que l'horrible.

Un coup de vent, pénétrant du dehors, souleva la pointe du fichu de Germaine et l'agita dans le rayon visuel de Germain. — Pour ces naufragés du sentiment, ce petit coin de fichu ce fut la voile à l'horizon. Une lueur avait pénétré les ténèbres. — Germain tourna les yeux, il embrassa le cadre étoilé d'où émergeait Germaine. Germaine vit Germain ; leurs regards s'unirent et l'étincelle jaillit. Tout devint lumière.

Heureux âge, sur lequel le front pur d'une vierge n'a qu'à se lever pour en écarter, d'un geste, les plus noirs orages. — Fécondes combinaisons des lois naturelles qui rassemblent, entassent et montent, par effroyables assises pélasgiques, désordres, désastres, ruines menaçantes, branlantes, qui vont écraser sous leur amoncellement, et qu'une flamme du cœur dissipe et change en horizons heureux. — Lois bienfaisantes qui régissent le cœur de

l'homme et le nœud les choses, – vous êtes aimables, vous êtes immua) les, vous êtes vraies. – Voilà Dieu.

Germaine et Germain se sourirent. Germain tendit à Germaine sa main qui brûlait. Elle prit cette nain dans les siennes et lui dit :

– « Germain... guérissez. »

Rien ne peut rendre l'harmonie plaintive et tendre de cette supplication de la vierge qui aime, et attend.

Il faut l'avoir entendue. – Que l'homme sincère demande de l'entendre. Une fois, c'est assez. Après il peut aborder la vie. Son âme tient, au dedans le nodule igné qui fondra les chagrins et les désillusions.

A cette supplication du cœur, une secousse agita Germain. Sous la fièvre, il vit distinctement brille : les étoiles qui entouraient la tête blonde de cette gracieuse jeune fille d'où l'affection s'échappait.

– « Chère amie, dit-il, je ne sais si je rêve ou bien si la passion ou la maladie me bouleversent le cerveau, mais je crois voir en vous la Thérèse des beaux jours : Thérèse pure... aimante...

« Nous plaignons trop l'homme tombé. Qui se maintiendrait à ces hauteurs ? – y monter, voilà la gloire ! Cette gloire suffit. – Celui qui fut aimé de la femme d'élite dont l'œil porte la flamme a vécu sa part d'heureux jours. – Charlot se tait. Peut-être son silence est-il juste. Cette incalculable étendue de malheurs emporte-t-elle l'immense félicité de ses transports d'amour. – Il fut aimé. C'est tout. – Pourquoi l'interroger ?

« Oui, – que ce bonheur paraisse ! – Et je le saisis, dussé-je y être brûlé par détail. – Je suis homme, à la fin, et je me contiens depuis le jour où j'entrai ici. Si la nature ne me commandait, pourquoi m'y aurait-elle conduit ? – Germaine ! ma Germaine... Je vous ai rêvée dès mes quinze ans. Je vous ai formée dans mon cerveau, dans mon cœur, les jours, les nuits, les années, et aucun des efforts de mes rêves n'a jamais atteint la perfection que vous offrez. – Vous avez le cœur, vous avez la tête, vous avez l'intelligence et toutes les grâces des vierges dont l'image brûle les jeunes hommes en leurs délires... Germaine, — je vous aime... me voulez-vous ?...

« Il n'est pas une de vos paroles, un de vos mouvements qui ne m'aient pénétré au fond de l'être. – Je vous aime avec la volonté, avec le corps,

avec l'intelligence, avec la raison, avec le calcul qui combine comme avec les divagations de l'ivresse passionnée qui égare l'homme. – Je sens, et je vous ravirais ; je comprends, et je vous demande.

« Amie, chère et bien chère amie. voulez-vous de moi. Parlez, mais parlez. – Je serai votre mari, votre serviteur, votre esclave. Oh ! oui, cent fois, votre esclave. – C'est moi qui vous conduirai à la ville, je bêcherai le jardin, je labourerai le champ, je pousserai vos bœufs ; et, si quelque Marquis sur-vient, je le pulvériserai et j'en lancerai les milliers de poussières au vent. – Germaine, Germaine !... je vous aime. – Voulez-vous que je vous aime ? »

Germaine s'était inclinée. Elle était muette. – La pauvre fille ne pouvait parler. L'imprévu de cette musique céleste l'avait atteinte trop à fond. – La vérité est qu'elle défaillait.

Elle avait le front sur la main de Germain. Cette main brûlait et son front se glaçait.

Germain, tout à coup, songea à l'étrange sensation de froid que sa main éprouvait. Il tira subitement à lui Germaine et la dressa debout. – Elle était pâle, les yeux égarés, chancelante.

Elle fléchit ; tomba. Les bras de Germain l'enveloppèrent et leurs deux bouches unies établirent, de l'un à l'autre, ce courant de peines communes, de joies, de rêves, de feux, de spasmes ineffables et de promesses sacrées qui sont le sommet de la vie ; et qui, avant de confondre deux êtres dans les combinaisons de la nature matérielle, les rassemble, les joint et les noue, plus indissolublement encore, dans les liens chastes et éthérés de l'amour pur, régions saintes où se développent les ardeurs sans lassitudes.

Germaine avait respiré aux sources mêmes de la vie. Sa pâleur avait disparu. Elle se releva fortifiée. Ses regards se noyaient dans ceux de Germain. De ses lèvres initiées et demeurées naïves, simplement coula ce miel :

– « Je serai votre femme, Germain. – Je m'étais juré de n'être à personne autre avant que vous ne m'ayez demandé d'être à vous. Et retirez vos craintes : Je ne saurais pardonner à Thérèse, moi... Et. j'ai vu faire ma mère. – Je vous vois bien : vous êtes le fort qu'il me faut. Je serai votre

femme, jusqu'à la mort. – Aimez-moi, Germain, car, moi, je vous aime autant qu'il est possible, – autant... »

C'était trop d'émotions. Germaine brisée se laissa tomber sur sa chaise, le visage sur la main du bien aimé, les lèvres collées à ses doigts ; et ses larmes coulèrent doucement.

Germain se sentait rouler mollement dans une lèvre délicieuse.

Ils se turent.

Ce silence dura longtemps. Rien ne le pouvait troubler ; il était dans les deux âmes.

Patient entra.

Ne voyant rien dans la grand'pièce, il pénétra ans la chambre du blessé. – Il ne s'attendait à rien. Il marchait sans précautions, sans regarder, ans crainte.

Après le seuil, il leva la tête.

Il recula d'un pas, et demeura là, collé à la muraille.

Rien n'était changé.

Le blessé avait les yeux fixés, – dans le ciel.

Sa fille, penchée, le torse ployant le corsage, laissait voir à demi le galbe velouté du visage, les lèvres attachées aux doigts aimés, les cils blonds baissés, dans la contemplation heureuse, et, d'où, par intervalles, tombait une perle humide.

Toutes les grâces de l'amour chaste. – Que n'était-ce un peintre ?

C'était un père...

Le père voyait et se taisait. Il se tint là, sans mouvement. Puis sa main, lentement, se porta au visage, passa sur son front, couvrit ses yeux. – Il ôta son grand chapeau de feutre, et son crâne dénudé apparut, vénérable, montrant, par derrière, sa couronne immobile de cheveux blancs.

Il pensait à Jeanne ; la défunte – Jeanne, à vingt ans.

Il demeura, là, debout, sans remuer. – Sous sa main, de ses vieilles paupières, des larmes tombèrent à terre, tardives... solitaires !

Religion des choses aimées ! – vos dogmes étaient là, du principe à la fin, – du foyer brûlant aux glaces des derniers sommets.

Longtemps il se tint ainsi...

Il essuya son visage et s'avança, son grand chapeau dans la main, le front austère.

Il toucha l'épaule de Germaine.

Germaine se leva, rouge, les paupières mouillées.

Elle vit son père... Elle se précipita à son cou.

– « Mon père... Que je suis heureuse !... »

Elle le tint longtemps embrassé.

Quand elle l'eut dégagé, – le père dit, comme finissant une pensée :

– « C'est ton tour... » Puis il ajouta : – « Tu l'aimes bien, ma fille ? »

Sans répondre, Germaine prit la main du père et la main de Germain. Elle les plaça l'une dans l'autre, les pressa et les baisa toutes les deux.

Le père s'assit. Il se couvrit. Il ne quitta pas la main de Germain. Et, s'adressant à celui-ci, il dit :

« Mon enfant, mon hôte, maintenant j'ai droit à votre histoire : contez-moi qui vous êtes. »

Germain, les yeux ouverts, avait suivi la pensée du père. La raison calme et froide de l'homme heur-tée d'une révélation soudaine ; réveillée, prenant l'essor et remontant les années jusqu'à ces limites lointaines où le souvenir entr'ouvre les perspectives des journées heureuses. Perspectives douces encore, douces toujours ; mais assombries ; car elles sont lointaines, car elles sont passées, et que, en avant de leurs rêves, s'interpose l'abîme éternel des regrets. — Il avait suivi cet effort du père se ramenant lui-même au réel, fixant, dans le présent, une volonté qui équivalait au sacrifice, et, dans son enfant, voulant aimer encore.

Il vit cette scène, simple, grande. – A côté de l'amour nerveux qui venait d'envahir son cœur, de l'enlacer, il sentit un autre sentiment grandir, se juxtaposer au premier, le calmer, le maîtriser et s'en constituer, pour ainsi dire, le contre-poids – la vénération, le respect raisonné.

Il serra la main du père dans une étreinte pénétrée et reconnaissante. Il se recueillit longuement et commença son récit en homme.

XII

INSTRUCTION ET...

« Père, vous devant Germaine, je vous devrai tout.

« Voici donc ma vie... Elle est simple, elle commence : J'ai vingt-six ans. – Mais je vous la dois sans détours ; et disposez de moi.

« Je n'ai jamais connu ni mon père ni ma mère. – Quelques-uns veulent qu'il serait mieux de dire que je n'en eus jamais, car les parents sont ceux qui élèvent l'enfant et non pas ceux chez lesquels les joies d'un rapprochement naturel n'ont éveillé aucun des devoirs d'éducation que la nature aussi commande. – Plus jeune, j'ai porté ce jugement...

« Depuis, il m'a été donné d'écouter, par le monde, les déchirements et les douleurs de ces unions extra-sociales qu'un courant naturel seul a formées, et je crois qu'il convient d'être plus réservé.

« L'enfant est victime, tel est le seul fait certain. Les causes sont multiples et toujours obscures. Il y en a de pertinentes aux individus, à leurs caractères, à leurs milieux, quelquefois à leur état de santé du moment. –

L'épaisseur d'un atome sépare, ici, le faux du vrai. Il y en a d'imputables uniquement aux constitutions sociales. – Ne commandez jamais à un enfant délaissé de maudire les causes de son abandon, il pourrait maudire témérairement. – Mais, de même, ne le rendez pas responsable de l'abandon, vous risqueriez de lui reprocher un effet nécessaire de préjugés injustes, un effet douloureux comme une condamnation.

« Quels qu'ils soient et où qu'ils soient, je vénère ceux qui m'ont fait naître.

« Ils m'ont laissé libre, c'est tout ce que je puis constater. Libre, je vous aurai pour père unique. Je vous adresserai toutes les tendresses que j'ai dû

refouler en moi. Vous aurez deux enfants au lieu d'un. – Je vous aimerai comme vous aime Germaine.

Germaine, attendrie par cet élan sincère, se précipita sur les deux mains qu'elle avait unies, du père et du fiancé, elle les serra ensemble et les baisa de nouveau. Mais, quand elle se retira, chose triste, les deux mains se séparèrent.

Patient avait le front penché et soucieux. Dans la conscience timorée de cet honnête inculte un obstacle s'était dressé.

En Touraine, les pauvres petits innocents que leurs parents abandonnent et que, pour cette cause, les classes convenables appellent : enfants de l'erreur, de la débauche, du scandale, des égarements ou de l'amour sont, en général, recueillis dans un quartier spécial de l'hospice de Tours, appelé, je crois, la Madeleine ; sans doute du nom de la sainte qui patronne, ou bien, en souvenir de la belle égarée, repentante, dont les fautes aimables, mais trop répétées, viennent en mémoire devant les berceaux inexplicables de ces pauvres petits. – Ces malheureux en conservent le nom, on les appelle des Madeleinats. – Et, de même qu'on a fait peur de l'égarement, on fait peur des enfants.

Ceux-ci, dans le cours de la vie, demeurent frappés d'un stigmat. – Tel pur, auquel l'égarement est familier, se détourne du produit de l'égarement, il en détourne le voisin, il avertit qu'on ait à s'en détourner. Etre pur, avoir le droit d'avertir et de répandre une sottise sont des privilèges qui relèvent uniquement des classes dirigeantes et qui portent respect. – La tourbe s'incline, accepte et suit.

Patient était de la tourbe. En ce moment, sa tête penchée fléchissait sous le double poids de la proscription des purs et des crédulités irraisonnées des imbéciles. Il s'en tenait profondément affligé, mais arrêté, comme en face d'un péril imprévu.

Germaine fut atteinte elle-même, par le respect de son père, par cette vague rumeur des préjugés qui surnagent même dans la raison, même dans les passions ; mais avec une teinte doucement mélancolique qui l'attachait au proscrit par un lien nouveau, le lien généreux du malheur.

Chez Germain, le côté que ces sentiments attaquaient était sans cesse en éveil. Point sensible à l'excès, toujours douloureusement touché, mais préparé pour l'attaque. – Rien ne lui échappa de ce qui s'était passé dans l'esprit de ses interlocuteurs. Il ferma un moment les yeux, se roidit sous le préjugé et continua comme un invulnérable, sans consentir à se détourner du droit chemin.

– « Je fus élevé près d'ici, à Sennevières, et j'y passai mon enfance.

« Je n'y vins ni de Tours ni des environs. La brave femme qui me donna son lait, guidée par je ne sais quelle suivante du château, crut courir vers plus gros salaire en m'allant chercher à Paris.

« C'est tout ce qui m'est revenu sur mon origine.

« De par le récépissé sur souche du bureau des nourrices, je devins donc le fils de la bonne femme, gagée au mois pour me nourrir.

« Cette bonne femme avait un fils vrai, mon petit compagnon d'enfance. Au cerveau des enfants se développe un principe de jugement délié qui aime à s'exercer surtout par comparaisons ; ce jugement, chez mon petit frère, dut augmenter son amour maternel de toute la différence des traitements que la nourrice nous appliqua. Il fut le fils, je fus le parasite ; à lui les douceurs, à moi les charges ; il eut les caresses et moi les horions. J'étais venu prendre une part de la nourriture que la nature avait commandé de lui réserver à lui seul. C'était vrai ; mais était-ce bien ma faute ? On me le fit sentir avant l'âge où les enfants ont coutume de comprendre. J'en reçus, enfin, dans la maison nourricière, juste au prorata de la petite rente, chichement mesurée pour m'empêcher de mourir de faim ou de méchants traitements, rien au delà.

« Quelle reconnaissance dois-je bien en retour ? – A cette question que, depuis, mes souvenirs ont plusieurs fois posées, je me suis souvent répondu : reconnaissance de dose équivalente aux traitements accordés, rien de plus. – Et, pourtant, quant j'y songe bien, maintenant que mon esprit a mûri, j'ai, parfois, peur d'être injuste.

« Plus choyé, mon petit frère de lait est mort, jeune, et, m'a-t-on dit, amolli et sans courage. – J'avais fait sa besogne, n'avais – je pas pris sa vigueur ?

« Notre mère nourrice, elle-même, est morte. Qui sait si son dernier regard ne s'est pas adouci, se tournant vers moi avant de s'éteindre à jamais. – Ne devais-je pas la force de mon corps et ma santé aux sévérités corporelles de mon enfance ? Je constatais, à l'instant, que mon esprit s'ouvrit plus tôt ; que de bienfaits peut répandre, sur une vie d'homme, une heure de lumière anticipée !

« Loin de m'en plaindre, il me faut bénir, peut-être, les rigueurs prématurées de ma jeune destinée.

« Et c'est à ce besoin attendri que, sans doute, répond mon âme quand je contemple encore quelque coin du tableau de mes premières années. – Par quelque soir d'hiver, la mère assise près de l'âtre, son fils à ses côtés, caressé par un geste, par une parole aimable ; les membres étendus sur la chaise, pénétrés de la douce chaleur du foyer, et, au devant, la marmite fumante, répandant, par la chambrée, la bonne odeur succulente qui ouvrait tous les appétits de mes sens et suffisait, alors, à me faire comprendre les limites extrêmes du contentement. J'entrais, doucement, sans beaucoup de bruit, de peur d'éveiller quelque susceptibilité latente qui m'eût été dangereuse. Je déchargeais, dans un coin, le petit fardeau qui représentait mon travail de la journée, je détendais mes pauvres petites épaules harassées, et je me blottissais à l'écart, espérant la ration, humant les parfums de la soupe. – Quand le petit frère avait absorbé ses parts légitimes, souvent on me tendait la tartine de bon gros pain, que mon imagination graissait avec amour, des odeurs exquis de la marmite. Parfois, même, le petit frère négligeait un reste sur son assiette ; rarement, le régime était exigü : c'était jour de bombance. Alors, on me partageait ce reste avec le chat, et je me couchais l'estomac réchauffé, le cœur bien joyeux, avec de beaux rêves d'abondance, sur ma paillasse.

« Ma course du jour dans le bois, mes pieds presque nus, sur les feuilles que couvrait le givre, mon activité joyeuse bondissant sur les escarpements et retrouvant la chaleur au sommet, mes assauts d'écureuils aux grands arbres, à la conquête des branches sèches que j'arrachais aux têtes neigeuses de ces géants ; mes étonnements dans les grandes clairières, mes ravissements, mes élans vers l'infini sous les harmonies des futaies, au

penchant des grands vals que je croyais découvrir et qui m'enlevaient, tout frémissant d'admiration, au centre même de leurs majestés. – Mon retour, parmi les ombres du soir, solitaire, séparé du monde, ignorant du monde, et, sans trouble, rempli de mes rêves. – Mon entrée discrète, ce bon feu clair et que j'entrevois, de loin, sous les jambes du petit frère, et qui me rappelait au réel. – Ma liberté, mes aspirations indéfinies, mes ébats sauvages ; et jusqu'aux minces contentements furtifs que je parvenais à dérober dans mon petit coin sombre de la chambre de famille ; toutes ces fumées d'enfance ont, pour moi, une saveur.

« Saveur âpre, mais pénétrante, et que j'aime encore.

« Et pourquoi l'aimerais-je si quelque principe bienfaisant ne s'exhalait d'elle à mon profit ?

« L'époque qui suivit cette première phase de ma vie m'apprit, au reste, à en apprécier le mérite.

« Je pouvais avoir treize ans environ quand, par une joyeuse soirée de mai, égaré par je ne sais quelle exubérance de jeunesse jusque près des hautes futaies du château, je me trouvai tout-à-coup en présence de l'enfant du châtelain, M. Ernest.

« M. Ernest avait mon âge, peut-être un peu plus, mais nous nous ressemblions comme un tendre camélia de serre chaude ressemble au vigoureux chardon poussé, libre, dans l'excavation ignorée qui lui plaît. – Il était la fleur tendre et rosée, j'étais le chardon arborescent. Qui jamais eût pensé nouer ses tiges réfractaires en un même bouquet ? Personne, hormis le hasard que les bizarreries amusent.

« Bizarrement, comme le hasard, M. Ernest s'amusait. – Près de lui, un grand diable de domestique, en belle livrée, chargeait, à petit plomb, un léger fusil d'enfant, le passait au jeune maître qui tirait. – Il tirait, à une grande hauteur, un nid de pie dont la base était solidement cimentée sur la dernière couronne d'un grand chêne. – On entendait les petits crier dans le nid, les père et mère pies, dans un vacarme affreux, se lamentaient, voletant éperdus sur les arbres d'alentour ; le domestique rechargeait ; M. Ernest retirait. – Il ajustait le nid, le père, la mère ; il tirait encore et ne touchait rien. Le coup d'œil, peut-être, le plomb, sans doute, étaient défectueux. M.

Ernest s'en prit à la malignité du valet – Le sang aux yeux, l'écume aux lèvres, il rossa son valet d'importance, à coups de pied, à coups de poing. Ce détail excentrique rentrait paraît-il dans le rôle du valet, qui ne s'en émut autrement que pour sourire et l'imputer à plaisanterie. Il rechargea et l'enfant tira de nouveau sans plus de réussite – M. Ernest intima l'ordre au valet de tirer. Le valet tira et manqua. – M. Ernest donna deux coups de pied aux gros mollets du valet, qui tira encore et manqua. – Il lui donna quarante sous ; le valet empocha les quarante sous avec le même sourire dont il avait accompagné l'encaissement des coups de pied : il tira, et manqua.

« J'ai su depuis qu'il avait manqué prudemment. Au cas de succès, le maître, froissé dans son amour-propre, aurait supprimé les encouragements monétaires et redoublé la distribution corrective. – Je ne connaissais point, alors, ces particularités, et, quand je débouchai du fourré, je me tins tout ébahi en face du véhément libellé de cet ultimatum : – « Ou ces vingt sous, ou dix coups de pied dans le... » – M. Ernest vociférait le plus pur dialecte de ses écuries.

« Le valet mit, par provision, les vingt sous dans sa poche et paraissait tout résigné à la seconde éventualité, lorsque M. Ernest m'aperçut.

« Un jet de génie l'illumina.

– « Abject gamin, me cria-t-il, avec une affabilité inaccoutumée, ce lourdaud n'est bon à rien, je l'assommerais sans parvenir à le faire ajuster du fusil, pu, seulement, à lui faire atteindre, pour y grimper, la première branche de ce chêne. – Si tu me déniches ce nid, je te donne ses trois francs. »

« Le valet pâlit légèrement à cette ouverture ; mais, sur un geste dont il avait antérieurement étudié l'efficacité, il étala les trois francs sur la mousse.

« Jamais je n'avais vu pareil trésor accumulé. – Mes yeux éblouis virent des chandelles. – Une vision soudaine me transporta dans une entrée fascinatrice au logis ; je me vis triomphalement perché sur les faîtes de cet amas de numéraire, et, sûrement, cette fois, je tins un gros reste de soupe sur l'assiette à petit frère.

« L'inexpérience de M. Ernest avait cent fois passé la mesure. – Pour un sou, j'aurais escaladé dix arbres.

« D'un bond j'atteignis la première branche. J'étais en haut plus vite que n'aurait fait un chat, et, l'instant d'après, je déposais le nid sur l'herbe, comme un sacrifice agréable, entre les trois francs en trépied, plus prestement que M. Ernest n'ajustait du fusil ; sûrement, avant qu'il eût pu prendre le temps d'ajuster convenablement son attention.

« Je courus, d'une haleine, à la chambrée, mes trois francs au bout des bras, arborés comme une palme. – Et le destin ne me trahit pas. J'eus ma part de soupe.

« Ce fut une grande soirée.

« Le lendemain, à la suite de je ne sais quelle négociation peu compliquée, je quittai la chambrée de ma nourrice et fus installé en plein château.

« Après ablutions, frictions, épurations, épilations, on m'emboîta dans une manière de livrée semblable à celle du grand valet rossé, où je me contemplai avec un certain respect de moi-même. – J'avais pris, à mes yeux, quelque chose de la valeur de mon habit.

« Logé à part dans un petit cabinet chaud, près de l'appartement de M. Ernest, je cirais les souliers de mon jeune maître, brossais ses habits, lui servais quelques-uns de ses repas et mangeais ses restes. Jamais mes plus hauts efforts d'imagination n'auraient pu, dans leurs rêves, percevoir pareille bonne chère. – J'accompagnais M. Ernest dans ses promenades, je chargeais et tirais son fusil, je montais son ponney, et, comme je montais et tirais sans les réserves courtoises du grand valet, j'acquis promptement, dans ces jeux, une dextérité d'enfant façonné aux difficultés dont mon jeune maître profitait, et qui, d'abord, lui plut beaucoup.

« D'autre côté je me prêtais au saute-mouton, sur mes épaules, avec une complaisance qui me coûtait si peu et lui donnait une idée si favorable de son adresse qu'il prit un véritable engouement pour le petit serviteur de ses plaisirs.

« Mon élévation, au reste, avait été si subite et si singulière qu'elle me paraissait toucher à la fantasmagorie.

« Les tapis, la soie, les carrosses, les fumées des rôtis aux cuisines, et, par dessus tout, les propos renversants de vanité des valets me brouillaient la cervelle. Mon esprit se préparait aux admirations naïves et enthousiastes des grands airs du maître, M. le comte, de ses essais de jouissance perpétuelles, de sa suprématie native et de cette anoblissante attitude à jeter, à pleines mains, par les fenêtres, ce mythe de mes premières années, l'argent. –

L'argent, par son apparition subite, m'avait ébloui d'un coup. Il m'apparaissait, dans cette application à toute volée qu'en faisaient mes maîtres, et par suite des humilités dont je le voyais entouré, comme le vrai Dieu, éclatant d'aspect et tout puissant en ses effets.

« Infailliblement j'aurais perdu la raison sans une particularité qui me sauva et qui devait produire, à mon profit, les plus salutaires résultats.

« Le père de M. Ernest était trop occupé de ses ébats parmi la grande vie mondaine pour accorder une attention bien soutenue au développement intellectuel et à l'instruction de son fils. – Suivant l'âge de l'enfant, les tentatives d'instruction se succédèrent, à peu près, dans l'ordre que voici :

« De huit à dix ans, le curé desservant la paroisse monta deux fois par jour au château afin d'enseigner, durant quelques heures, les rudiments de l'écriture, du calcul et du latin et le catéchisme au complet.

– Le bonhomme donna ce qu'il put, de mauvaises langues dirent : tout ce qu'il sut. – Mais le terrain se trouva rebelle ou bien le défrichement en fut mal pris. Car, à dix ans, un autre abbé spécial, établi au château dans l'unique but de poursuivre l'œuvre, déclarait que tout était à refaire. –

L'abbé consacra deux ans à ce travail. Il cacha ses moyens durant l'action, mais, sur l'annonce des douze ans de son fils, quand le père décida le départ pour le collège, l'abbé exalta sa propre méthode, fit étalage des progrès de M. Ernest et décida de son entrée dans une classe relativement avancée qu'on appelle la cinquième. – Cette vanité du précepteur desservit peut-être l'élève. – Ce dernier passa, en effet, un an au collège sans comprendre un traitre mot de ce qu'on enseignait autour de lui. En revanche, il se meubla le cerveau de toutes les polissonneries des camarades, et il entreprit de les exécuter avec un entrain qui, avant la fin de son année de cinquième, le rendirent impossible au collège. M. Ernest revint vers le commencement

des vendanges pour ne plus retourner. – Mais, par un bizarre agencement de circonstances, il amena, à sa suite, le collègue qui le chassait.

« Le jeune professeur de cinquième, qui n'avait pu, dans sa classe, entamer le bloc brut de son élève, se mit en devoir de le ciseler à domicile et vint, à cet effet, s'installer à Sennevières.

« Quels mobiles ? – Peut-être déchirements ; ruptures de chaînes ; élan généreux d'une indépendance vers les champs libres. – L'entourage, qui n'en cherche jamais long et se contente des raisons sommaires, surtout quand elles mordent, l'entourage n'assigna pas d'autre cause au dévouement du professeur que les trois mille francs de traitement au château substitués aux dix-huit cents du collègue.

« Quel qu'ait été le motif déterminant du professeur, ce pauvre travailleur de l'esprit n'atteignit pas la fin de sa première année d'exercice avant de s'apercevoir que l'œuvre présentait des difficultés inusitées. M. Ernest touchait à peine aux maturités de sa quatorzième année que le maître, à bout de forces, donna, comme on dit, sa langue aux chiens. – Il prit, au reste, son parti en philosophe et, aussi, en pauvre diable que la pauvreté rend coulant sur le chapitre des scrupules. Il toucha carrément sa pension sans soupçon de retenue, il se confina dans la brillante bibliothèque que la vanité du père avait élevée aux espérances conçues sur son fils, il employa ses loisirs à s'instruire lui-même et se fit suppléer, près de l'élève, par le grand valet à rosser.

« Je n'aperçus rien à critiquer en cet arrangement, car chacun y trouvait son compte. – Le maître, se prenant lui-même pour disciple, avait tout lieu d'être satisfait de ses leçons. – M. Ernest s'ébattait au milieu de fantaisies inimaginables avec si peu de contrainte qu'il s'en prenait à aimer les complaisances comme effets, et le professeur comme cause. – Le grand valet lui-même, désormais à l'épreuve des coups de pied par derrière, récoltait soigneusement, dans sa servilité, les pièces de vingt et de quarante sous ; il se passionnait pour la fainéantise qu'il promenait tout le long du jour ; et il en arrivait même à prendre au sérieux son professorat de balivernes et d'insanités au point de les pousser jusqu'aux confins du délire. – Mais où trouver à reprendre, en ces hardiesses, ne sagissait-il pas d'amuser M. le vicomte ?

« Comme vous le pensez, mon arrivée fut sans conséquence sur ce petit théâtre occupé, et, pourtant, j’y trouvai un rôle imprévu.

« A certaines heures, le professeur faisait passer M Ernest, entre deux jeux, à travers la bibliothèque, et, pour acquitter sa conscience, durant la traversée, il parlait à ses livres, d’un peu d’histoire, d’un peu de mathématiques ; d’un peu de littérature. – M. Ernest me faisait passer avec lui, la leçon l’ennuyait moins. – Et il se trouva que la leçon ne m’ennuyait pas du tout. Elle finit, au contraire, par m’intéresser à l’excès.

« Je prenais un tel goût à ces révélations du maître que je n’en perdais pas un mot. – Elles me charmaient. – J’y réfléchissais tout le jour et j’en rêvais la nuit.

« Plus d’une fois M. Ernest, entendant l’heure, me quitta quand je restais ébaubi devant cet inconnu qui se dévoilait. Il riait, plaisamment, de ma naïveté d’enfant et me laissait en arrière, en proie à mon extase ; heureux, d’abord, de me voir partager son fardeau, doublement heureux quand il s’aperçut que je prenais plaisir à le porter seul.

« Le fait est que ces enseignements du maître me pénétraient comme une musique. – M. Ernest était déjà bien loin avec les drôleries du grand valet, que je n’avais pas bougé de mon coin, écoutant encore quand je n’entendais plus ; comme la dévote, après l’office, qui rumine, en ses béatitudes, les dernières mélodies de l’orgue qui s’est tu.

« Le professeur s’étonna d’abord de mon attitude ; par degrés il s’y familiarisa et finit par s’y complaire. J’apercevais qu’en poursuivant la démonstration, que je buvais comme la terre desséchée boit la pluie, son regard se tournait vers moi, s’y fixait même et semblait puiser, dans mes yeux avides de clartés, une complaisance à exposer, une ardeur nouvelle à étaler les splendides trésors de ses lumières. Assurément, je goûtais le bonheur même ; mais, certainement aussi, je rendais cet homme heureux. Au lieu de parler dans le vide, il se sentait écouté, et ma jeune intelligence qu’il ouvrait lui envoyait les répercussions sympathiques de l’esprit frappé par l’esprit. – Il parlait, il me regardait, il s’animait, il me paraissait éclater de vérités. – Je n’avais jamais imaginé pareilles jouissances. J’écoutais, je m’épanouissais. – Nous étions heureux tous les deux.

« Un jour que les éclats de M. Ernest avait, de beaucoup, dépassé les derniers boulingrins de la terrasse, le professeur cessa tout à coup de parler. Il me fit approcher et m'interrogea.

« Excepté les journées qui nous touchent, Germaine, je ne crois pas avoir jamais rencontré dans ma vie un moment qui valut celui-là. Je crus entrer dans le temple, et voir, pour moi, s'ouvrir le tabernacle.

« Je reproduisis, devant le maître, tout ce qu'il m'avait appris. – C'était aisé, je n'avais qu'à suivre en mon esprit des traits profonds. – La fidélité de ma mémoire parut le frapper. – Je lui exposai, ensuite, toutes les petites réflexions enfantines qui, sur ces sujets, m'étaient suggérées par mes rêveries.

« Il m'écouta avec bonté et me dit :

– « Voilà, mon enfant, autant de têtes de chapitres qu'il faut ouvrir. – Et vous ne savez pas lire ?... »

– « Non, répondis-je, tout honteux d'un tel aveu, devant un tel homme.

– « Voyez-vous, mon enfant, reprit-il, tous ces rayons chargés de livres ? – Là, il y a un monde, il y a des mondes infinis, des lumières plus resplendissantes que le soleil. – La société de tous les hommes d'élite, dans les nations, dans les âges, est là, à votre portée. – Et, puisque vous êtes content de toutes les petites choses que je vous dis, parmi toutes ces grandes pensées convergeant vers vous, vous nagerez dans l'ivresse de l'intelligence éclairée. – Entrez donc. – Il vous faut la clef, – mettez-vous là. »

« Ce savant me fit asseoir à son côté. Il m'ouvrit un livre, me montra les signes qui le couvraient. Il me les expliqua, il me les assembla ; il me les fit tracer, guidant ma main sur un papier ; de ses doigts serrant ma plume entre mes doigts. Il me pencha, me soutint, me redressa, me poussant, comme le père fort qui indique les premiers pas à son enfant et l'engrène en la vie.

« Quelle reconnaissance pour de tels bienfaits !

« Un mois après je lisais et j'écrivais couramment. Et, durant deux ans, je passai, sous cette direction et dans le monde immense de la bibliothèque, tout le temps pendant lequel M. Ernest voulait bien m'oublier.

« Ce penchant, au reste, favorisait les écarts de mon jeune maître et le satisfaisait. Son professeur s'occupait, en effet, d'autant moins de lui qu'il s'occupait plus de moi. Peu à peu, ces oublis doublèrent et devinrent la

règle. Nous en arrivâmes à constituer deux camps distincts : M. Ernest avec le grand valet à l'échiné complaisante, et, d'autre côté, le professeur et moi. M. Ernest nous tolérait et nous aimait ainsi, l'un enchaînant l'autre ; il m'appelait : la corde à Doguin.

« Libre de son Doguin, M. Ernest habitait les détours des bois, il y folâtrait, sans désespérer, avec son ponney, ses chiens et le grand valet.

« Le professeur se retranchait exclusivement, dans les quatre murs de la bibliothèque, avec son petit servant sur les talons, et, devant lui, les immenses horizons ouverts en tous sens par nos auteurs chéris. Je puisais à pleines mains, à pleine mémoire fraîche, dans ces amas de merveilles.

« Cependant mon maître me guidait plus particulièrement vers les enseignements qui, disait-il, me seraient utiles un jour et qu'il appelait professionnels : les éléments de physique, de chimie agricole ; les plans, coupes, les principes d'architecture et le dessin linéaire ; l'arithmétique en tous ses secrets. Il me faisait mesurer les surfaces, les cubes, les sphères. Souvent il se complaisait, par la campagne, à arpenter les champs que nous parcourions ensemble. Ensuite, lisant dans les plantes, dans leurs fleurs, dans la structure de leurs racines ; dans les pierres, dans les cailloux, dans les argiles des guérets. Une coupure de terrain nous retenait un jour. Il exfoliait chacune des couches superposées en feuillets du livre admirable qu'il m'ouvrait sur le passé, sur l'univers, sur l'infini, avec des profondeurs de vue qui me faisaient frémir et admirer. – La nuit, cet homme étonnant parlait aux étoiles, aux soleils de l'espace qu'il distribuait du geste dans l'immensité : – « Comme un Dieu, lui disais-je ! » – « Oui, comme un Dieu, disait-il, on m'en a montré les attributs : la raison, la loi. » – Et je le suivais regardant les cieux où, déjà, il m'avait appris à me reconnaître.

« A l'intérieur, il m'ouvrait, discrètement, les ouvrages de philosophie et de littérature. – Il me parlait d'un maître, Descartes, et de sa prudente méthode pour penser. Que de fois il me lut les admirables comédies de Molière ! Je n'avais jamais mis les pieds à la comédie, même de la foire, mais, à sa lecture, je voyais tous les personnages agir dans leur vérité, et sa diction me transportait. – Quand il me laissait eul, il m'ouvrait l'armoire à la grande série de volumes qu'un seul homme parvint à écrire en une seule existence ; il me disait : « Piquez là dedans, au hasard, avec votre couteau à

papier, et lisez, sans choix, vous êtes certain de tomber sur les plus fines expressions de l'exquise raison. C'était Voltaire.

« Mes amis, cet auteur vous est profondément inconnu, vous n'en avez jamais entendu parler, sinon la chaire de l'Eglise, par un ignorant soudoyé qui le maudit et voue à l'ignominie le nom de ce grand homme. – Mon professeur me disait : – « Ne fermez jamais ces pages sans les baiser. Après avoir lu, vous réfléchirez que l'humanité est vraiment belle, puisqu'elle produit de tels génies, et vous aimerez l'humanité. »

« Il m'apprenait l'histoire avec une mesure, un discernement que je n'ai pas souvent rencontrés ailleurs.

« 11 m'établissait, parmi les âges connus, de grandes coupures à teintes religieuses, et me marquait, au dessus de chacune, de grands courants par où les peuples se précipitaient enthousiasmés vers des erreurs qui, vues de loin, n'étaient que grotesques, et qui, uniformément, se reproduisaient, à quelques centaines, à quelques milliers d'années de distance, avec les mêmes types, les mêmes forces, les mêmes férocités et presque les mêmes noms. Puis il levait un coin du voile et me montrait, cachés, tenant les ficelles de la lugubre plaisanterie et se gavant du produit, les mêmes caractères, les mêmes fourbes, les mêmes enjôleurs et les mêmes scélérats ; mus de même orgueil, pétris du même égoïsme, supputant d'après les mêmes calculs, opérant par mêmes atrocités et ne différant que d'habits : bonnets, bandelettes, toques ou mitres ; d'ailleurs, mêmes sacs jongleurs, mêmes dorures, même carton retapé.

« Il me racontait les batailles et me faisait, et bloc, l'historique des conquêtes, des hauts brigandages et des égorgements d'hommes ; et, à la tête de ces folies macabres, il me faisait reconnaître partout des tyrans fourbes, ligüés aux fourbes précédents pour parvenir au gain de leurs convoitises communes : la dépouille des peuples ; dépouilles qu'il se procuraient, sans variation dans les formes, par l'asservissement et l'extermination.

« Il me montrait, ensuite, le droit, mais sanglant et vêtu d'un linceul. Il l'appelait le grand crucifié. Et par derrière, suivant comme à un convoi funèbre, il me montrait les peuples têtes baissées, moutonnant et abêtis. Et il me criait très haut, comme pour être entendu des peuples.

– « Mais relève donc la tête, ô multitude ! Senta puissance et vois donc l'infime petit nombre et la faiblesse des forts. – Ton droit n'est pas mort, ne l'enterre pas ; redresse-le, dégage-le de son ensevelissement ; et, enfin, écoute-le parler : – il te conduira à la réhabilitation. »

« Aux éclats puissants de la voix de mon maître les vieux lambris du noble château vibraient, et sous ses fondations, je croyais entendre des déchire-cents. Le sang de cet homme étonnant semblait alors qui jaillir du cœur tout à la fois ; il s'exaltait comme une crise fiévreuse, et, souvent, me quittait pour chercher le calme.

« Deux ou trois fois, dans ces instants de sublime outade, je l'entendis m'apostropher ainsi :

– « Gamin ! – Que ne puis-je, en toi, expérimenter plus loin mon type ! – Te voilà ébauché. – dans la même ligne du sens commun je te pousserais deux ans encore, après quoi je te lancerais dans une société d'égaux, et, comme à tous autres, je te mettais aux mains le capital nécessaire à ton métier. – lors, comme je prendrais plaisir à vous voir faire tous ensemble ! – Et, si, comme je le crois, – oui, ici, j'ai la foi ! comme j'en suis sûr, si, au lieu de ces bassesses, de ces cupidités, de ces exploitations sociales que nos civilisations ont produites, je voyais, en vous, l'ouvrir l'ère du travail libre, de l'expansion des facultés, du repos en l'âge du repos, du couronnement les mérites, de l'avènement définitif du juste, – ah ! mon enfant, que je vivrais heureux ! – Que je mourrais heureux !

XIII

ET LIBERTÉ

Germain s'interrompit.

Un moment il ferma les yeux et parut arrêté sous la charge des souvenirs du cœur. – Patient crut au redoublement de la fièvre ; il l'engagea de cesser. – Germaine ne s'y méprit pas. – Elle pressa la main du bien-aimé et la porta à son front, pénétrée d'amour et de respect.

Germain couvrit la fiancée d'un regard où toutes les espérances de sa jeunesse se résumaient.

Il continua ainsi :

– « Oui, mes amis, cet enchantement dura deux ans de ma vie.

« Un soir d'automne, frais, un peu brumeux, après le soleil plein de joyeusetés en cette saison des chasses, le père de M. Ernest tomba au château, très soucieux de quelque grosse avarie de Bourse, de colère sourde, mais pleine à craquer. C'était la foudre sous frêle enveloppe.

a Il tomba dans la bibliothèque. – Le professeur commentait le Contrat social. – Je saluai le comte en bon français ; il eut une émotion brusque comme un choc. – Son fils arriva disputant un renard au grand valet, dans le véritable idiome des chenils.

« Le père fut secoué d'un soubresaut violent et nous jeta tous à la porte : moi, le professeur et le grand valet.

« La vicomté sauva seule M. Ernest.

« Le grand valet continua je ne sais où son métier.

« Le professeur prit son essor vers Paris.

« J'échus moi-même à un brave fermier des environs, qui m'apprit : le labourage : les ensemencements, les soins au bétail, les saisons, les temps favorables, la pratique de la pluie, de la neige et du soleil, l'emploi des matinées dès quatre heures, alors qu'on ne sait que dormir au château, l'emploi des jours heure par heure, l'emploi des soirées, et, souvent, l'emploi des nuits, l'économie et l'ordre, le mépris des fatigues, l'extrême sobriété, enfin, la quintessence même de toutes les rusticités.

« Mon professeur des livres, dans de beaux termes, m'avait décrit la gymnastique des Spartiates. – Mon patron laboureur, sans dire un mot, me prouva que cette gymnastique était enfantine.

« Ce rude homme m'enseigna, deux ans, ses arts multiples, sa science profonde de la terre et de ce que le travail en fait jaillir pour constituer la vie de l'homme. – J'appris ce que vaut une heure de deux bras forts. – D'un taureau fougueux je pouvais faire un agneau de douceur. – Je savais, au juste, les profondeurs qu'il faut donner à la charrue. – Je connaissais la vigne, de sa racine au marc après le pressoir. – Je faisais quinze lieues sans nuire au travail du lendemain. – Je passais facilement deux nuits sans dormir. – Entre deux soleils, je déjeunais d'une tranche de pain de seigle et d'un dixième de fromage. – Une potée d'eau détrempant du genièvre me suffisait aux sueurs caniculaires de juillet.

« Le charpentier du bourg me considérait un jour que j'exécutais un petit travail de menuiserie. – Il me flatta adroitement et m'incita si à propos que je m'embauchai parmi ses manœuvres ouvriers charpentiers-maçons.

« Mon maître laboureur m'embrassa en me quittant.

– « Germain, me dit-il, je te quitte à regret. – Tu m'as contenté. – Mais tu fais bien. – Suis ta destinée, mon garçon. – Je t'ai mené rudement, comme moi-même, tu n'auras pas à te repentir de ce que je t'ai montré : en toutes circonstances, à l'avenir, tu sauras ce que vaut un homme, et ce que vaut un gandin en feuilles de roses. – Fais comme je t'ai fait voir, mon ami. – Il le faut, notre monde actuel le veut ainsi. – Le faisant, tu auras peine à vivre. – Ne le faisant pas, tu deviendrais voleur ou tu crèverais de faim. – Crois-moi, sois honnête homme ; c'est bon, et c'est encore le moins pénible. »

« L'excellent homme m'embrassa de nouveau. – Il me remit un paquet de vieilles hardes et cinquante francs, les petites économies qu'il m'avait faites durant mes deux années, me dit-il.

« C'était déjà un fonds. – J'avais dix-sept ans et j'étais tout fier d'être ouvrier au bourg.

« Je me mis à la besogne avec ardeur. Mon patron, reconnaissant mon courage, se pressa de mettre à profit ma bonne volonté, soit en maçonnerie, soit en charpente. Je travaillais sans cesse à ses côtés. Il aimait à s'aider de moi dans les difficultés. Je lui faisais fort proprement ses épures sur le papier, et nous calculions ensemble.

« Après trois ans, il me déclara publiquement le plus fin ouvrier du rayon. Il était glorieux et se plaisait à vanter ses succès.

« Il me perdit, me donnant ainsi le désir de monter encore et d'apprendre davantage.

« Un soir que, en un moment de presse, j'aidais le charron à emboîter des roues, ce dernier me complimenta sur la hardiesse de mon coup de marteau ; il me promit de m'initier en moins de six mois aux secrets de sa fabrique d'outils de bois, et, ce qui me tentait le plus, de sa forge. Je consentis et devins forgeron.

« Un an plus tard, sentant ma force, et tout gonflé de mes connaissances acquises, je m'élevai à toutes les ambitions.

« Je parcourus toutes les campagnes voisines, cherchant, osant même juger les patrons les plus achevés.

« Un camarade m'emmena à la ville ; ce fut un marchepied.

« Peu de temps après, j'eus la chance d'amener un bon numéro. J'évitai les flâneries, la démoralisation, le chômage forcé des casernes. Je résolus d'utiliser sérieusement ce temps précieux que me sauvait le sort, et de me perfectionner.

Il Plein de santé, de vigueur et d'espoir, je partis pour mon tour de France. Je parcourus nombre de villes, surtout les grandes : Lyon, Marseille, Toulouse, Bordeaux, Rouen, le Havre. J'appris beaucoup de choses. Enfin, je gagnai Paris.

« Paris ! – La mère nourrice de Sennevières m'en avait tiré, et, toujours depuis, même enfant, j'en avais rêvé.

« Quand je fus ramené dans ce grand gouffre, où, sans doute, autrefois, j'étais tombé fortuitement, comme une goutte perdue, il me sembla que je restituais cette goutte au grand lac d'origine. Je fus là saisi par un courant naturel que je n'avais ressenti nulle part ailleurs, et qui, dès le premier jour, me saisit de lui-même sans effort, me souleva, me fit flotter à niveau et m'emporta vers les horizons éclairés.

« Le désir de voir, d'apprendre, de connaître, qui tourmente cette population d'intelligences ; l'observation continue qui sillonne en tous ses détours ce gigantesque foyer d'études, générale au point de n'épargner personne, commune s'exerçant sur tout, gaie jusqu'à la plaisanterie, jusqu'à la badauderie, comme tout travail qui se fait bien se faisant en gaieté ; l'amour de l'art, du beau, du vrai, de la raison découlant du savoir ; les aperçus de l'avenir ; les découvertes vers les droits et les devoirs ; les conceptions généreuses vers les destinées humanitaires ; les aspirations harmoniques ; et jusqu'à ces vivacités de l'esprit qui circulent dans les rues, autour de ces grandes bases sociales, comme un sang pétillant, vivifiant et réjouissant ; ces muscles, ces os, ces nerfs, cette charpente grandiose mais éparse, laquelle ne paraît attendre qu'un lien pour s'unir, une occasion pour s'affirmer, un souffle pour se dresser, vivante, belle comme la vérité, puissante pour écraser le faux, consolante, bienfaisante, aimante, l'idéal même de la vérité ; tout ce feu des artères de la grande agglomération nationale, ce génie de la ville française me pénétra jusqu'aux moelles et me conquit tout entier.

« Je sentis que j'appartenais vraiment à ce génie français. Rejeté dans ce foyer lumineux, je brûlai avec bonheur et orgueilleusement de la flamme commune ; comme ce brandon, roulé par mégarde, qui s'éteignait au loin, mais qui, rejeté au centre du brasier, met sa gloire à lancer dans la gerbe des flammes ses étincelles les plus ardentes.

« Là, mon métier devint art. Mon art s'épura, s'éleva, voulut toucher les causes et remonter aux sources. Il toucha les portes de la science.

Sur ce seuil j'osai interroger, et je reçus, sans hauteur, des réponses bienveillantes.

a Par hasard, j'avais revu mon professeur. Il m'enseigna quelques bons chemins : celui de la Sorbonne, celui du Museum d'histoire naturelle, celui des Arts-et-Métiers ; il me désigna quelques écoles publiques de dessin et de chant.

« Je passais mes journées à l'atelier. J'avais acquis de l'habileté ; j'étais bien payé, et je m'appliquai à grossir, pour les éventualités de l'avenir, ce premier petit capital de cinquante francs dont le maître laboureur m'avait appris à former le premier noyau.

« En sept ans, j'ai pu mettre de côté près de quatre mille francs que je vous apporte, Germaine. Voulez-vous de ma dot ? Voilà l'éventualité prévue. Germaine, vous avez dégagé de ma vie un bien doux inconnu.

« C'est peu, sans doute, il y a loin de mon petit pécule à ce capital que mon professeur compte, en son esprit, aux travailleurs, et qu'il leur donne pour aborder le métier, disant : – « Voici l'instrument de « travail ; maintenant que vous savez, courage, et à « vous-même votre avenir. »

« Mais si c'est peu, Germaine, je sais agir. Vos soins, heure par heure, me rendent mes bons bras forts. J'entends que ceux-ci vous payent au centuple : eux la fatigue. Je le jure : vous serez heureuse.

« Placé, au début, sur le dernier degré, je n'ai rien trouvé en moi.

« J'étais nu, on m'a vêtu. J'ai tout acquis. Ma petite dot, mes principes, je les dois au professeur, u bon laboureur, à mes patrons des métiers, à la bienveillance et au travail des savants dont j'ai suivi les cours, le soir, après mes journées d'atelier.

« Ce temps de ma jeunesse me rend fier. Je croyais monter, je croyais grandir. Je gravissais des sommets. Et, de ces sommets, parmi mes amis, parmi s compagnons des recherches communes, mon esprit embrassait de grands espaces. Je ne savais plus accorder de complaisances au passé. Le passé, on égoïsme, ses cupidités, le triomphe des cupidités t du charlatanisme, la lutte toujours ouverte de la force contre le droit ne m'inspiraient plus que dégoût pour les forts, que pitié et amour pour les vaincus. , « Je me sentais des vaincus. Mais je vous devinais, Germaine, dans mes visions heureuses, et je ne voulais pas d'écrasement. Si j'aimais quelque chose de la belle figure du Christ, c'était sa réhabilitation du

faible ; mais son renoncement ne m'allait pas ; mon sang était trop vivace. Je me sentais homme, je voulais ma part de ma vie ; j'estimais y avoir droit. – Nous y avons droit, Germaine, n'y renonçons pas et nous l'aurons.

« Un jour, une rencontre fugitive me fut une occasion de jeter un regard en arrière ; et, parce que je revis dans le passé, de m'affermir dans ma direction en avant. – Cette rencontre nous touche un peu. J'imagine, par ce que j'entends ici, qu'elle va bientôt nous intéresser davantage. Je veux vous la dire.

« Un dimanche qu'on avait fermé l'atelier, je m'étais mis moi-même en fête. En ce temps, on avait entrepris de donner, à certains théâtres, des représentations de jour appelées *Matinées littéraires*. Des artistes, dont plusieurs en renom, y venaient interpréter quelque œuvre de maître. Le plus habituellement un littérateur orateur, quelquefois l'auteur lui-même, comme j'y ai entendu M. Legouvé, sur sa *Médée*, faisait précéder la pièce d'un exposé rempli de considérations attachantes. L'attrait seul du spectacle était capable d'attirer la foule. Toutefois, l'innovation, l'usage, l'heure en éloignaient le public habitué des théâtres. On avait été obligé d'établir des prix modiques. C'était un motif considérable pour moi de goûter, à bon compte, une jouissance littéraire ; ceux de ma caste en profitaient comme moi, et notre empressement éloignait d'autant ceux des classes distinguées.

« Il est à remarquer que notre société vit de tris et de divergences, même au théâtre commun : différences de places, d'heures, de costumes, de façons d'appréciation et de manières de sentir. Nulle part, même dans les moments de nécessités de contact, je j'ai vu nos diverses castes sociales plus unies que le sont, versés ensemble, l'huile et le vinaigre. – nous sommes le vinaigre social, humbles couches de bon marché, acides et mordant par-dessous ; par contre, l'huile, luxueusement épurée, entend surnaper, dominer, se prévaloir de ses onctuosités et de son haut prix. – Pour opérer la salade, il ne faut rien moins qu'un violent coup de fourchette.

J'avais vu jouer le *Misanthrope* et je revenais tout guéilleux d'avoir découvert un cœur droit, égaré parmi les marquis. – Le front haut, arpentant les boulevards, je toisais la multitude, cherchant si, par les fissures, je ne découvrirais pas, aussi, le désidétum de mon héros, ce fameux

endroit écarté

Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

| « Il me parut que je n'étais pas en situation pour « découverte. D'un et d'autre côté je n'apercevais, par les trouées, que cafés engorgés où s'étaient, sur le devant, toutes les insolences des boursicotiers qu'émaillaient la plus impudique exhibition de femmes hontées. Celles-ci, peintes à écœurer, surmontées l'énormes chignons roux, couleur Eugénie, composaient bien, pour tout homme de sens, le plus nauséabond étal de viandes gâtées. – La multitude, néanmoins, passait, le nez au vent, et sans apparence de dégoût, accoutumée, indifférente. – C'était les grands tours de l'Empire.

« Parmi ces senteurs, vers la hauteur du café Riche, j'aperçus... quelle ne fut pas ma surprise ! – je m'arrêtai, frappé. – C'était lui-même. M... Ernest.

« Douce pression des souvenirs ! –. Je sentis mes joues se dilater sous leur ancien sourire d'enfance, e mon premier mouvement fut pour courir à lui. – Ur moment une distance m'arrêta : ma condition ; et machinalement, je lorgnai mon habit. – C'était un passe-partout convenable, il cachait son paquet décevant. Rassuré, je m'avançai. D'ailleurs, une oscillation des promeneurs m'avait poussé vers moi ancien seigneur ; je ne pouvais l'éviter.

– « Monsieur Ernest ! m'écriai-je, tout joyeux. »

« Un jet d'expansion irréfléchi me poussa le bras – Je lui tendis les deux mains.

« J'arrivais du théâtre où l'on étudie les effets de scène, et jamais celui qui se produisit alors ne sortira de ma mémoire.

« M. Ernest retraits électriquement, ses mains dans ses poches, ainsi que se recroquevillerait un rat devant une couleuvre. Ses traits verdirent, et, de se deux narines, il exprima une contraction répulsive que n'aurait pas accentuée davantage quelque triple putridité jaillissante.

« J'avoue que, sous cette expression, M. Ernest n'attirait pas.

« Seulement alors j'aperçus l'entourage : des Coco : et des Filles. L'attitude de cette galerie, sans exception, répandait une sympathie analogue à celle que je lui avais inspirée. Je reculai d'un pas. Du premier up d'œil M. Ernest m'avait reconnu ; cette situation embarrassait. Il ouvrit

enfin la bouche et je compris, son premier mot, qu'il avait trouvé une solution.

– « Toi, ici, Germain ? dit-il. – Eh ! très bien ! – Eh ! très bien, mon garçon. – Messieurs, c'est un ancien petit groom qui n'a jamais pu oublier mes bontés. – Tu es content ; je vois ça. – Allons, très bien. »

« Il tira une pièce de cent sous d'un très coquet petit gousset, et, me la tendant.

— « Tiens. Bois à ma santé, et laisse-nous. — Pardonnez, messieurs. — Allons, va... »

« J'étais à cent lieues d'une telle sortie.

a Sans aucunement me rendre compte, je déclare que le rouge m'envahit le visage jusqu'au cuir chevelu. – Ce n'était pas de honte, car le sang me picotait aux tempes, et je sentis que mes mains agacées tordaient une tôle des tables du café.

« Le sang-froid me revint vite et j'eus un vif éclair de volonté. – Je me parlai en dedans : – « Germain, contiens-toi, et ne mets pas le ridicule de ton côté. »

— Ce petit aparté me retourna.

, « Je saluai galamment, comme Oronte à Célimène. Je pris la pièce de cent sous et j'appelai un pauvre petit diable de Savoyard qui, devant les rangées de consommateurs, jouait du violon sans succès.

– « Hé !... petit... Pst, pst... Tiens, mon enfant, voilà ce que M. le vicomte Ernest, ci-joint, donne aux enfants qui l'amuse. »

« Je lui donnai la pièce de cent sous.

« Puis, faisant face à mon protecteur, je m'assis avec une aisance affectée, le dos renversé, les pieds sur deux chaises, imitant le fastueux dégagé de ces messieurs, et, grasseyant un peu, j'interpella : M. Ernest avec cette désinvolture de haut ton.

– « Cher vicomte, vous accepterez bien un sorbet – Ga-açon, des so-obets pour ces dames. »

« Ces dames étaient carrément abasourdies. Ces messieurs allongeaient des mines à velléités agressives ; mais j'étais, sur la table, deux mains larges et rudes à casser dix Cocos d'une chiquenaude. – Tout se tut.

« Je tendis mon verre avec le geste de trinquer.

« M. Ernest, visiblement désarçonné, essaya de se maintenir néanmoins, il prit le ton contenu.

– « Vous voulez rire, monsieur, j’imagine ?... »

– « Du tout ! répliquai-je. Simplement je veux boire à votre santé. – Ne m’avez-vous pas fait l’honneur de me le commander ? »

« M. Ernest se leva.

« D’un air naïf et peiné, je continuai :

– « Ça vous fâche !... – Puis d’une voix haute : – « Gamin, violoniste, assieds-toi là. »

« Je saisis le Savoyard par le fond de sa culotte, le passai par dessus les sorbets et l’assis, d’une pièce, au centre de la compagnie. Je me découvris montrant ma tête résolue. J’allongeai le bras, décrivant, vers ces dames aux chignons, un demi-cercle indicatif, et, le doigt tendu, je dis au gamin :

– « Camarade, l’élite de nos noblesses, aujourd’hui, se déploie sous ces drapeaux. – Agenouille-toi. – Quand un grand te donne cent sous, courbe d’échine, plat ventre-toi, et cours arroser, pour qu’il pousse, ton respect au cabaret. Ne l’oublie plus. Donc, trinquons à la santé du vicomte et tous autres circonvoisins – Avale-moi tous ces sorbets des noblesses, et, une bonne fois pour toutes, saoule-t-en ! »

« Un fou rire s’empara de tout le café et de cinq ents badauds assemblés qui se renouvelèrent jusu’au soir. La mâchoire fendue jusqu’aux oreilles, je n’associai, de bon cœur, à la gaieté commune. – M. Ernest et sa compagnie avaient déguerpi sous le sarcasme. – Je payai mes sorbets, les frais de ma petite comédie à moi ; franchement, sans regrets : elle m’avait diverti. –

Mon petit coopérateur fit une recette de vogue. Satisfait moi-même de son jeu correctement ahuri, je lui donnai vingt sous pour ses feux et je me perdis dans la foule.

« Vingt pas plus loin, je sentis un souffle à mon oreille. Par derrière quelqu’un me dit : – « Vous avez été dur. Mon père s’est suicidé avant-hier et je suis ruiné à fond de cale. »

« Je me retournai, c’était M. Ernest qui s’éloignait à grands pas. – Je lui criai : – « Eh ! c’était le moment d’attirer, non de repousser. » – Et, je m’élançais vers lui, quand j’aperçus flotter au vent les oriflammes satinées

des chapeaux de ces dames. Une barrière m'arrêta net. Ce deuil du père en chignons roux me cloua en terre.

« Ma tête se courba sous un poids lourd. Toute la fin du jour j'errai sombre et affligé. Mille tableaux se succédèrent devant mes yeux, pénibles, poignants comme un cauchemar.

« En moi, des voix intérieures se parlaient : – « J'ai la vigueur, le courage, l'adresse en mon métier ; la recherche des patrons ; de bonnes journées de six, de sept, de dix francs, la vie assurée ; quatre mille francs d'économies, pour moi un trésor, qui s'arrondit ; et j'ai la blouse ! – La blouse, c'est-à-dire, le séjour, le travail et la gaieté où je veux ; le déjeuner à la guinguette ; à boire à satiété pour deux liards ; le plaisir au paradis, le même qu'aux avant-scènes ; mes entrées gratis dans les cohues, avec toutes coudées franches ; la foi dans mon travail ; la confiance en moi-même, l'estime de l'honnête, la perception du vrai, toutes les promesses de l'avenir ; la vanité sous mes pieds ; et, de par ces deux bras, toujours trop dans mes poches. »

« Et je frappais sur mes deux poches.

– « Vidées, criait sardoniquement une autre voix. – Quinze francs les sorbets. – Quinze francs. » – C'était la voix du garçon. – Un rire cruel suivait ; étrange écho des éclats du café.

« Une autre voix haletante, entrecoupée, paraissait sangloter, disant : – Quinze francs... Quinze francs !... Je ne les ai plus pour le nécessaire, pour l'indispensable... Où ce butor les trouve-t-il pour satisfaire un caprice insultant ? »

« Et, dans mon hallucination, celui qui disait ces choses regardait ses mains, il les tournait, les retournait et il pleurait. Ses mains étaient blanches et lisses comme la peau de chevreau des gants craqués qu'il en tirait. – Et, contemplant ses gants en loques, il continua :

– « Il m'en faut d'autres pourtant. – Tonnerre et malédiction ! – Il me faut ces gilets, ces cols de baptiste, mon déjeuner chez Douix, ma mise au baccarat, le mois de Cora ; le Pomard quand j'ai soif. Tendrai-je la main vers la timbale de coco !... Ah ! terrible petit monstre ! — T'ai-je donc réchauffé, jadis, en mon château, pour que tu mordes comme l'aspic, pour

que tu manges ma portion, pour que tu 'écrases quand je suis à terre ! – Ah ! vermine, que je te hais ! – Inaperçu sous tes haillons, tu as pu ramper en tous lieux. Il suffit à ces drôles de travailler pour vivre ! – Ignominieux travail, que n'es-tu fait pour moi ! — Vais-je donc serrer, par l'autre bout, la corde, encore tendue, où s'est pendu mon père ?... Pourtant mon habit s'use ; il m'en faut un : la maréchale me jetterait à la porte ; les valets du sous-secrétaire me fermentaient l'antichambre. – Quels tenaillements en ce cœur ! – Et, cependant, ce rustre dégringolé rit sous sa blouse. Sa blouse cache sa bassesse de condition. Elle le couvre, elle le réchauffe, elle l'essuie ; elle constitue son effacement, son accès, toutes ses latitudes ; ses ébats sincères, se joies, – sa liberté. – Ma noblesse m'attache comme une chaîne... Et rien devant moi !... Si : – La Bourse ?... Elle a pendu mon père !... L'antichambre du sous-secrétaire ? — Mais mon habit !... Ah ! Les cartes biseautées ?... Allons trouver le major... »

« Les voix continuaient, se combattaient, m'atterraient.

« Je marchais au hasard, inconscient, sans voir, – Un garde me heurta. Je levai les yeux ; de vives lumières m'éblouissaient. – J'étais en face des fenêtres des Tuileries. – On y recevait en pompe. – Le factionnaire me poussa durement du fusil. – Je faillis tomber et sentis monter ma colère.

« Je frottai mon front et repris mon bon sens.

– « Ce garde a raison, m'écriai-je. – Qu'ai-je à me dévoyer l'esprit pour ce monde en dehors de la vie ? – Oui, j'ai la blouse ; elle me sépare de ce monde ; elle me sépare du faux. C'est mon égide et ma liberté. – C'est le drapeau des vaincus ; servons-le. »

« Je suis des vaincus.

« Père Patient, vieux serviteur de la terre, vous, aussi, portez la blouse. – Ma Germaine ! – Je vous vois tourmentés ensemble dans vos plus chères affections de cultivateurs. Vous touchez à des peines. – Vous êtes des vaincus. – Nous servons le même drapeau. – Liguons-nous, aimons-nous. – Nous verrons d'heureux jours. »

XVI

LE FLÉAU

La nuit était venue.

Très attendri, le père Patient quitta Germain. Il lui revenait bien encore de vagues scrupules touchant l'ombre du Madeleinat. – Pourtant, se répondait-il, avec le plus sincère bon vouloir, voilà bien un honnête garçon.

Germaine s'arrangea de manière à ne pas précéder le père. Elle le suivit. A quelques secondes d'intervalle seulement, ces secondes comptèrent des années d'ivresse. – Elle était femme et tendre.

Germain l'attira doucement à lui. Une force, puissante comme la nature, poussait Germaine à l'opposé. Elle s'inclina, comme le roseau flexible que le vent plie et qui se sent si heureux sous cette douce contrainte, de baiser l'onde qui l'élève et qui l'aime.

Leurs deux bouches unies murmurèrent ces notes célestes :

– « Germaine ! A toi ; à toi toute ma vie, toute mon âme. »

Germaine, éperdue, crut répéter seulement un ineffable chant d'amour.

– « A vous, à vous !... à vous tout ce que je suis, jusqu'à mon dernier souffle, Germain... à toi !... »

De même que le roseau, elle se releva, forte, fière, humide, inondée de délices. – Elle gagna sa couche de vierge, où les pudiques rêves des sept ciels l'attendaient.

Le lendemain, d'assez bonne heure, le maître Denis entra comme un tourbillon. – « Patient ! Germaine ! cria-t-il ; mais arrivez donc ! » – Tous trois ensemble firent irruption dans la chambre de Germain.

Denis tira la porte contre toutes surprises. Il mit un doigt sur ses lèvres, marcha quatre pas à droite, retourna quatre pas à gauche, guettant à l'extérieur, comme l'acteur discret qui se précautionne envers la coulisse pour confier son secret à mi-voix dans l'oreille trois mille spectateurs. Puis il commença :

– « Savez-vous ? – Je revenais de la Croix-aux-œufs. – J'ai bien vu... Ecoutez-moi : – La Baronne arrive ici, avec Césarine. »

– « Bon ! fit Patient. »

– « Bien, dit Germaine. »

– « Eh ! bien, interrogea Germain ? »

– « Eh bien ! eh bien ! continua Denis. Ne voyez-vous pas que c'est le moment de vous précautionner ?... »

Germaine eut un mouvement très singulier : – Se précautionner contre elle ? »

Germain poussa plus vigoureusement l'information : – « Se précautionner contre quoi ? »

– « Eh ! parbleu, contre rien, répondit Denis. – Moi, j'ai vendu mon bien douze mille cinq cents francs. lui ; mais j'avais le bout de mon bon nez fluet entre porte et le chambranle. J'avais senti venir. – Supposons que je n'aie pas flairé : j'aurais vendu six mille, au plus, au plus, encore aurais-je cru conclure une bonne affaire. J'aurais agi comme un nigaud. – Or, on se met, pour vous, le nez à la porte, et par ce vent d'air. On voit nettement ; on vous prévient en amis, et vous avalez de travers. Eternuez donc votre saoul tout seul, et bonne chance au Baron. »

Germaine retint le maître Denis.

– « Père Patient, dit Germain ; il y a du bon là-dedans. »

– « Mais je ne veux pas vendre ! s'écria Pati (presque en colère. »

– « Si je vous trouve dix fois mieux pour même prix ? »

Germaine s'interposa, câlinant un peu. – « Il faut toujours entendre le projet, mon petit père. Combien estimes-tu la Borderie ? »

Denis prit les devants : – « Huit mille francs très cher. »

– « Huit mille francs, reprit Patient outragé de ses affections ; huit mille francs ! Et tu as vendu douze mille cinq cents. Mon bien est la contre partie du tien, j'imagine. »

– « Mes terres ont plus de fond, objecta Denis.
– « Tu soutenais tout le contraire au partage. » Il y a la maison ; mais, tu sais, en agriculture quand on vend, la maison vaut le prix des rats.

– « Et mes améliorations, les comptes-tu pour rien ? – Tiens, ton compte est facile : – 1 hectar	
de pré à 35 francs l'are	3.500 f
12 hectares de terre à 3 francs l'are.	3,600
et 900 francs de bois.	900
Voilà ton affaire. Total.	8,000 f

Patient prit un ton résolu : – « Allons, je ne vendrais pas pour dix mille francs. »

Germaine badina un peu : – « Voilà que tu corn poses, mon père. »

Germain devint carré : – « Et si on vous en offrait douze mille, le prix de maître Denis ? »

– « Et cinq cents de pot de vin, ajouta maître Denis en ponctuant tous ses chiffres d'un air capable. »

Le père Patient sourit légèrement : – « Ce Denis, dit-il, a toujours été heureux. »

Germain conclut : – « Donc vous seriez heureux ? »

– « Vraiment, le serais-tu, père ? dit Germaine, marquant un vif intérêt. »

A ce tour sérieux du colloque, Patient s'assit, les bras croisés. Il pencha la tête et devint sombre. Après un silence, il reprit ainsi, répondant aux dernières questions :

– « Non, je ne serais pas heureux. Le paysan, qui travaille la terre, tient à la terre. Il y tient comme le buisson, comme l'arbre, comme la récolte de ses champs. La récolte veut sa saison complète ; on la coupe quand elle est morte. Déplantez l'arbre jeune si vous voulez qu'il reprenne. Vieux, laissez-le doucement terminer son œuvre en même place. Déplacé, il sécherait et tomberait avant son heure.

Denis interrompit : – « On dit que l'empereur fit replanter des arbres de soixante ans. »

– « J’ai vu cela, place du Châtelet, dit Germain. Chaque plantation d’arbre coûtait mille francs. »

Patient reprit : – « Et l’arbre lui-même valait cent sous. Voilà, voilà ! – Actes d’insensés, fantaisies de prodiges. – Le père de famille ne joue pas avec le caprice. Restons dans la raison, dans le courant sain des choses. – Nulle part je ne retrouverais, pour ma famille, un métier comme celui-ci où je puisse tisser le reste de ma toile. – Ici, je connais le fort et le faible de ma trame, les yeux fermés, j’en toucherais tous les nœuds. Le Baron lui-même a du bon. Son voisinage ne me fait pas peur. Il coupe, il tranche, il arrache, il change l’aspect ; mais il jette l’argent à flots. Il apporte et il apporte ; en résumé, absorbant ainsi du dehors, il améliore son fonds. Il élève le prix des terres, et, tout autour, le canton augmente de valeur, ma Borderie comme les autres. – Campagnard est routinier, et j’aime ma routine. »

Chacun se tut. – La résolution d’un vieillard est chose grave.

Germaine demeurait pensive et respectueuse comme en face d’un jugement.

Germain rompit le silence et parla gravement :

– « Père, dit-il. Pardonnez-moi, mais je vois à reprendre. Ma raison me pousse à parler. – Voulez-vous que je me taise ?... »

– « Parlez, parlez, mon enfant, répondit Patient, avec bienveillance. La vieillesse est la vraie terre aux avis, le vieux guéret tout prêt à la semence. »

Germain reprit. – « Entendez donc. Routine est un vieux et vilain mot. Il ne convient pas d’aimer le laid. Les sages le veulent supprimer, aujourd’hui ; ils le remplacent par progrès ; voilà le beau, voilà le vrai. – Or ce principe nouveau combat à fond et renverse toute votre théorie sur le voisinage du Baron.

Moi aussi, je l’ai vu faire ce Baron. Comme charron-forgeron j’ai travaillé au village. Vous ne vous souvenez plus de l’enfant que j’étais alors ; mais, moi, je n’ai pas oublié un mot des observations et des études de ma jeunesse. Ces études sont d’hier. Cent fois l’ai visité les travaux du Baron ; j’ai suivi les admirations des dupés que l’intérêt du moment ou les fascinations de la fortune égaraient, et j’ai jugé autrement que vous l’homme et le système. L’homme n’est qu’une insignifiance vaniteuse, mais son système est bien autrement à craindre : c’est la reconstitution de la

propriété seigneuriale, c'est-à-dire l'appauvrissement du sol, la raréfaction de l'habitant et l'asservissement du paysan.

« Vous formulez ainsi ce système : « Il apporte et il apporte. » C'est vrai, et, là, est justement le défaut : il absorbe les choses du dehors. Son bétail ne se nourrit pas sur lui, il achète paille, foin, avoine. Ses engrais, importés à grands frais, ne sont jamais payés par les récoltes qu'ils font naître. Son personnel, mal conduit, mal dirigé, ne lui suffit jamais ; quatre, sans surveillants éclairés, énergiques et intéressés, ne font pas la besogne d'un seul. C'est un absorbant, selon votre expression, un absorbant des choses du dehors. Mon professeur l'aurait nommé une machine pneumatique qui fait le vide autour d'elle. Observez bien et jugez juste : cette exploitation est un gouffre qui attire à elle tous les produits de l'extérieur et les engloutit avec ses produits propres, sans que le rayon qu'il appauvrit en profite pour un fêtu.

« Oui, vous l'avez dit : L'argent, là, converge à flots. L'intérêt des banques où le Baron place ses capitaux, les dividendes des chemins de fer alimentent son agriculture, comme l'eau des toits alimente un puits perdu, lequel avale et ne rend rien. C'est-à-dire que, pour faire marcher cette exploitation, l'industrie du banquier, l'industrie des chemins de fer, l'industrie antérieure des oncles à succession, travaillent pour suppléer à l'insuffisance de l'exploitant.

« Quelle plus accablante condamnation de cette grande propriété, que la constatation de pareils faits ? – Il est, en effet, des principes dont l'évidence est si frappante qu'ils sont indéniables, que chacun, pour ainsi dire, les touche du doigt, qu'on les palpe de la main.

« Qu'est-ce que l'agriculture ? – Une fabrique de produits, – et non un absorbant.

« Que doit faire l'agriculture ?

« Pomper et engloutir ? – Non ; elle serait nuisible.

« Faire assez pour se nourrir ? – Non ; elle serait insuffisante.

« Elle doit produire. Produire assez pour elle même. Produire trop pour elle-même, et déverser ce surplus pour la nourriture et le bien-être de la société qu'elle entoure.

« Produire trop est son devoir. Produire beaucoup trop est son idéal. Elle sera d'autant plus parfaite et méritante qu'elle produira davantage.

« Ce qui veut dire que celle qui ne produit pas, mais engouffre, est un non sens, un solécisme agricole, un caprice de désœuvré, une poudre aux yeux des sots, un escabeau pour monter, comme dans l'espèce ; c'est une farce indigne de porter un nom champêtre, une parodie des choses sérieuses des champs, Un masque qu'il faut arracher ; cela peut devenir un exemple lamentablement pernicieux pour les inexpérimentés et les faibles. – Voilà l'agriculture du Baron.

« Ces propriétés ont une façade pompeuse et l'intérieur en est creux.

« C'est pis encore. – Que cultive le Baron ? – Deux cents hectares sur mille, à peine. – Le reste est le domaine des lièvres et des biches. – Ainsi, huit cents hectares pour courre, après le plaisir d'un oisif ; et deux cents pour tromper et appauvrir. – Et cette tache d'huile s'élargit. Les domaines, les hameaux sont rongés par ce cancer et disparaissent dans son orbite dévorant. Les héritages absorbés sont retirés au commerce, au travail de l'homme pratique, et le paysan, dépossédé, émigre. – C'est un danger social.

« Voilà ce que vous appelez la propriété ? – C'est la ruine. – C'est, dans un avenir rapproché, les landes, les étangs, les garennes de nos vieux nobles ; la dépopulation, la désolation de la contrée. – Le deuil pour tous.

« Les écus de ce riche sont dévastateurs et pestilentiels. – Ils répandent la famine et les fièvres, le virus morbifique. Ils hument l'air respirable du paysan. Ils sucent sa vie. A tout prix, il faut que celui-ci se sauve.

« Croyez-vous éviter ce danger, père Patient ? – Impossible. Tenez, votre voisin et parent, le maître Denis, a mieux compris. Il a cédé plus vite. Se trompant seulement sur un point : – il reste. – Dans dix ans, dit-il, il m'apprendra son sort. Moi, je le lui prédis dès aujourd'hui : – Dans dix ans, il sera serf et pleurera amèrement sur les liens qu'il s'attache aujourd'hui.

« Dans nos sociétés, contre ce fléau – la puissance de l'or – il n'y a de remède que la fuite pour les faibles.

« La lutte serait possible aux forts ; mais il faudrait encore que cette lutte fût dirigée par des caractères et que ces forts ne comptassent pas avec les meurtrissures.

« Et vous voudriez lutter, père ! – Allez, si vous devez sécher déplanté, au moins il vous reste la saison pour jaunir et faire vos adieux à la verdure. –

Demeuré ferme sur vos racines, vous seriez renversé d'un choc, et les craquements de votre tronc brisé épouvanteraient la plaine d'alentour.

« Déjà, j'entends dire que la commune prête ses complaisances aux volontés du Baron. Le clergé glisse ses insinuations vésico-préventives sous le secret ; il vaccine les imaginations.

« Voulez-vous le fond de ma pensée : n'attendez plus. Il est temps encore. Il n'est que temps, comme le disait maître Denis. – Vendez au mieux et sauvez-vous.

« Sauvons-nous, car j'en veux être. Périls ou salut, je partage – Germaine !... voulez-vous ?

« Mais, sauvons-nous. – J'ai la retraite. Ecoutez-moi. »

Les trois auditeurs serrèrent le cercle.

Maître Denis, triplement prêta l'oreille.

Germain ouvrit la bouche...

Mais, un grand bruit se produisit.

Charlot, l'œil cave, les deux bras en branches d'ancien télégraphe, entre deux portes, Charlot vociférait :

– « Voici la Baronne à présent. – Baronne et Baron, tous les jours donc ! Va-t-il pleuvoir, ici, de cette grêle en plein hiver ? Et sans le nuage pour avertir ? J'aimais mieux les neiges d'avant-hier. – Sans tant de beurre pour un quarteron ; je ne veux étrangler personne, et vous m'allez faire étrangleur malgré moi. Sans manquer, je vais faire une fricassée de tous ces moineaux-là. – Donc, que ça ne recommence pas. Ou bien sauvons-nous, ou je me sauve. »

Il sortit écumant et frappant l'air des poings.

– « Sauvons-nous ! cria Germain en riant, sauvons-nous ! Le cri est fatidique. – Quel air pythique, ce brave Charlot ! – C'est un inspiré. Acceptons l'augure.

« Père Patient, continua-t-il plus grave, Charlot a sa case marquée dans mon plan. Pour notre retraite méditée, ce taureau-là vaut cent fois toutes les baronnies assemblées. – Pas d'option possible. Qu'il ne se sauve pas seul. – Guérissez-moi, Germaine, et sauvons-nous tous. »

– « Faites donc, dit Patient, avec un geste de vaincu. »

Germaine prit les deux mains du malade. – « Oui, Germain, faites, lui dit-elle. – Tout sera bien. – Puis, plus bas, à l'oreille : – Et, je vous aime !... »

XV

CAPITULATIONS

La Baronne entra.

– « Bonjour, père Patient. – Bonjour, Denis. – Eh ! bonjour, chère enfant. Comme elle est jolie ! Pauvrette. Laissez-moi donc vous embrasser. – (Elle l’embrasse.) – Quels yeux pétillants ! – Charmante enfant. – Mais, quelle jolie fille vous avez là, père Patient ! Savez-vous qu’il nous va falloir trouver un chaton à ce petit diamant ? – Il est temps : on vous volerait ce trésor, malheureux homme !... Ah ! c’est ce... jeune homme ? – (Elle pousse un petit cri.) – Ah ! Dieu !... »

GERMAINE, s’empressant : – « Vous vous êtes fait mal, madame ? – Le pied vous aura tourné... »

LA BARONNE : – « Non, chère petite... une épingle... Ce n’est rien. – (A part.) – Dieu ! Le beau jeune homme du café Riche ! – Quelle impression ! Ah ! quelle impression !... Mais, quelle rencontre !... (Haut.) – Allons, très bien, très bien, braves gens. Je voulais vous dire bonjour, et je viens voir votre malade. – Avancez-moi donc une chaise, Césarine. – Plus près du lit. – Là... Tirez le Bordeaux, le sucre... Voilà pour vous, jeu... Monsieur. – Voyons votre poulx ? – Oui, un peu de fièvre. – Vos yeux, maintenant ? – Vous permettez. Bien, bien. Mais, c’est bien. – Il va très bien, père Patient. Le sang est bon. Que dit le médecin, père Patient ?... »

GERMAINE, vivement : – « Ah ! Madame, il est sauvé ! – Dans huit jours il courra les champs, dit M. Corda. » – (Elle frappe ses mains de joie.)

LA BARONNE : – « Hé ! hé ! quel intérêt ! – (à part) Petite sotte ! – (haut) – Ma bonne petite, vous dites : M. Corda ?... Excellent médecin, un peu... exalté, je crois. L’abbé dit : un peu païen. »

GERMAINE : – « Un père pour ses malades... »

GERMAIN : – « Une intelligence, Madame, un cœur généreux. »

LA BARONNE. (A part) : – « Comme c'est bien sa voix ! – (Haut) : – Et vous allez bien ? – J'en suis toute heureuse. – Césarine, vous oubliez les confitures. – Mais, contez-moi donc cette histoire, père Patient ? »

PATIENT : – « C'était le jour de l'envahissement de Saint-Aignan. Je me sauvais. – Nous nous sauvions tous. – Au détour de la Cévrie, des coups de fusil éclatent. Que vois-je, sur le fossé de la route, blessé, dangereusement !... »

LA BARONNE : – « Dangereusement !... Ah ! pauvre jeune homme ! – Voyons, le poulx ? – (Elle tâte avec attendrissement.) – Ces yeux maintenant ? – Vous permettez ? – (Elle ouvre avec précaution les paupières'. Votre langue, s'il vous plaît ? – (A part) : Quelles dents ! – Le poulx, encore ? – (Elle garde la main du poulx). – Allons, allons, tout va bien. Le sang est bon, père Patient. – Mais c'est très bien, cela, savez-vous. Très bien, mon brave homme. – Et le voilà sauvé !... Je voulais demander une ambulance au château : dix lits, quinze lits, je me sentais de taille au sacrifice. Vous savez si je sais me dévouer. Le Baron m'a objecté le régime, – un gouvernement. vous comprenez : – des saturnales. – Mais il fallait m'amener ce jeune homme, mes bons amis. Je l'aurais soigné. Tenez, un arrangement entre nous ; et qu'on ne se dédise pas : – Monsieur va passer sa convalescence au château.

GERMAINE, s'écriant : – « Impossible, – impossible ! – Y pensez-vous ?... »

LA BARONNE (à part) : – « Plus frappée que je ne croyais. – Pimbêche !... (Haut) : Mais, chère fillette...

GERMAIN : – « Impossible, madame. La reconnaissance... »

LA BARONNE : – « Mais j'en veux ma part aussi de votre reconnaissance. – Voulez-vous me rendre jalouse ? – Attendez un peu. Où sont ces marrons glacés, Césarine ?... Je veux vous traiter... Cesarine !... Où est-elle encore ?... Comment avez-vous quitté Paris, le boulevard ou... ce café Ri... »

GERMAINE : – « Vous saviez donc ?... »

LA BARONNE : – « J'ai... je croyais... j'avais entendu dire... »

GERMAIN : – « Considérez, madame, que le boulevard fait triste mine, aujourd'hui. Il y a peu de me rite à le quitter. – Et, quand l'ennemi couvre le France, il faudrait ne rien sentir en la poitrine... »

LA BARONNE : « Du courage ! de l'ardeur ! – Bien bien, jeune homme... Que j'aime ces bouillonnement de jeunesse ! – Je le veux, vous allez venir passer.

CHARLOT (sur le seuil) : – « Ce Baron vient par le Bois-aux-Tempes. – Décidément, choisissez : je m'en vais ou j'étrangle. – Entendez-vous ?... »

Tous : – « Le Baron ?... »

GERMAINE et MAÎTRE DENIS : – « Charlot ! Charlot ? » – (Ils sortent ensemble.)

LA BARONNE : – « Le Baron ! – Cet homme est fou... »

PATIENT : – « Le connaissez-vous ?... »

LA BARONNE : – « Non. »

GERMAIN : – « Tant mieux !... »

LA BARONNE : – « Mais oui. Il dit : le Baron ! – C'est impossible, mon mari est à l'opposé, chez le notaire. – Ah ! tiens, à propos. Je suis folle moi-même ; j'oubliais : – Père Patient, M. le Baron m'a chargée de terminer cette petite affaire. vous savez ? »

GERMAIN : – « La vente de la Borderie ? »

LA BARONNE : – « Vente, si vous voulez. – Eh bien ! père Patient ? »

PATIENT : – « Tenez... Faites ce que voudra Germain... »(Il sort soucieux.)

, LA BARONNE : – « Germain ? – c'est vous ? – Monsieur Germain... pardon, j'ignorais... Charmant petit nom... Et, croyez que je suis bien heureuse d'un tel négociateur. – Mais vous semblez fatigué. Voyons votre pouls. – (Elle tâte avec attention prolongée). – Vous avez un peu de fièvre. – Oh ! je vous soignerais... j'aurais un plaisir à vous soigner... Césarine, faites donc chauffer cette batiste pour son front. (Elle passe son mouchoir à Césarine). – Il faudrait du repos, monsieur Germain, un peu de sommeil... »

GERMAIN : – « Eh ! bien, traitons. »

LA BARONNE : – « Ah ! – le mot est charmant.

– En parlant affaires, nous sommes capables de nous endormir ensemble. » – (Elle verse une essence sur le mouchoir et le lui applique au

front.)

GERMAIN : – « Qu’offrez – vous donc, madame ? »

LA BARONNE : – « Tout ce que vous voudrez. – On traînera votre convalescence jusqu... »

GERMAIN : – « Mais, non. Pour la Borderie. »

LA BARONNE : – « Ah !... Pour la Borderie ? »

GERMAIN : – « Oui. Pour la Borderie. »

LA BARONNE : – « Très bien. Laissez, que je m’y remette, monsieur Germain. – M. le baron m’a dit d’offrir dix mille francs. »

GERMAIN : – « Cela ne serait pas raisonnable. Vous avez payé douze mille cinq cents au père Denis. »

LA BARONNE : – « Douze mille francs, m’a-t-on dit. »

GERMAIN : – « Et cinq cents francs de pot de vin. »

LA BARONNE : – « Eh bien ! faut-il les donner ? – Le charme du traitant... »

GERMAIN : – « Ecoutez, madame. S’il faut lutter, même contre le Baron, je serai avec le père Patient, et nous lutterons. – Il lui faut : Treize mille francs d’argent comptant ; un an de délai pour se retourner ; ses récoltes en terre, y compris la paille et le foin, ainsi que le bétail et les ustensiles qui garnissent la Borderie. – Pas une obole de moins, ou la lutte. – Le père Patient se résigne avec la plus grande peine. Si je ne l’y poussais, vous n’auriez jamais cette Borderie que vous désirez tant. »

LA BARONNE : – « C’est pour moi que vous en agissez ainsi ? – Excellent jeune homme ! – Votre main, monsieur Germain. – Je la presse bien affectueusement, croyez-moi... »

GERMAIN : – « Est-ce accepté ?... »

LA BARONNE : – « Qu’il en soit comme vous le voulez. Je souscris à tout. »

GERMAIN : – « C’est bien entendu ? »

LA BARONNE : – « Vous avez ma parole. (avec discrétion) – Et toutes mes sympathies. »

GERMAIN : – « Très bien. »

LA BARONNE – affectueusement : – « Votre fatigue paraît augmenter. Qu’avez-vous ? »

GERMAIN : – « Rien, madame. Un peu de repos. »

LA BARONNE : – « Césarine, faites vite chauffer ceci. Bon jeune homme, le sommeil vous gagne. »

Germain ferme les yeux.

LA BARONNE, – (Elle verse une goutte d'essence. Elle applique le mouchoir au front) : – « Il s'endort... »(avec précaution) : « Césarine, retirez-vous un peu dans la chambre d'à côté, vous faites un bruit... »

Césarine sort.

La Baronne étale légèrement le mouchoir. Sur la pointe des pieds, elle va pousser la porte.

GERMAIN, sous le mouchoir, à part : – « La farce est coquette... »

LA BARONNE, revenant : – « Dort-il ? – (Elle soulève le mouchoir). – Il dort... Quel souffle pur !... quel front, quels cils... quelles lèvres aimables ! – Si j'osais... » (Elle promène un regard attentif. – Elle se penche. – Elle hésite. – Elle se baisse davantage. – Elle dépose... un baiser...)

Germain ouvre les yeux. Les lèvres aimables s'en tr'ouvent pour un franc sourire sur deux rangées de dents d'ivoire.

LA BARONNE : – « Grand Dieu ! – (Elle met la main sur ses yeux. – Elle s'efforce de rougir un peu) – (Haut) : – « Germain... Germain... cachez ces dents. – Germain ! – Avez-vous juré de perdre une faible femme !... »

Un bruit se produit à l'extérieur.

La Baronne court à la fenêtre.

LE BARON – en dehors : – « Comme vous le prenez mal, chère mignonne. – Sous ce minois enchanteur, qui soupçonnerait tant de cruauté ?...

LA BARONNE : – « Hé ! hé !... »

GERMAINE : – « Ni cruauté, ni enchantement, monsieur le Baron. – Voulez-vous votre femme ? Elle est là. – Voulez-vous mon père ? je vais le quérir. – Voulez-vous la Borderie ? S'il vous plaît, parlez à M. Germain... »

LE BARON : – « Toute belle, qui ça ?... Germain ?... »

GERMAINE : – « M. Germain ?... »

LE BARON : – « Ah ! bon... ce jeune petit... combattant... douillet... »

LA BARONNE : – « Ho ! ho !... »

GERMAINE : – « Ça – même, monseigneur. – Voulez-vous qu'à petite portée de sa moustache, j'aie lui faire part de l'appréciation ?... »

LA BARONNE : – « Ha ! ha !... »

LE BARON : – « Hum ! hum !... »

GERMAINE : – « M. le baron s'enrhume. – Donnez-vous donc la peine... »

LE BARON : « – Eh ! c'est le brave père Patient. Comment va ?... Tiens, voilà M. Corda. – Docteur, enchanté... Et vous aussi, M. l'Abbé. – Palsembleu ! quel heureux hasard ?... »

Tous entrent.

L'ABBÉ ; – « Monsieur le Baron, je courais après vous... pour la nouvelle..... »

LE BARON : – « C'est ce qui me faisait chercher la Baronne. »

L'ABBÉ : « Hé ! – C'est assez guilleret. – Hé ! hé ! hé ! hé !... »

LE BARON : – « Méeveilleux ! méeveilleux !... »

LE DOCTEUR. – Serrant la main à Germain : – « Mon pauvre ami ! – C'est navrant... c'est le comble... »

GERMAIN – exalté : – « Eh ! dites vite. »

LE DOCTEUR – pénétré : – « La capitulation de Paris !... : »

GERMAIN – demi-levé. Les bras au ciel : – 0 France ! – 0 illusions de ma jeunesse ! – Honte du reste de ma vie ! – Docteur, je reproche vos soins. – Que ma blessure se rouvre. – Que mon sang noie mon infamie !... »(Il tombe privé de sens.)

LE DOCTEUR : – Germaine, Germaine !... Patient !... Ah ! noble cœur !... »

PATIENT, GERMAINE : – « Perdus... perdus !... » (Ils s'empressent autour du blessé, Ils pleurent. Ils crient ensemble) : – « Perdus perdus !... »

LA BARONNE : – « Mais, pas du tout, pas du tout... »

L'ABBÉ : – « Sauvés ! sauvés !... »

LE BARON : – « Sauvés ! sauvés !... »

L'ABBÉ : – « Eh ! sans doute : Henri V suit Guillaume, comme notre Louis XVIII suivit Alexandre. – C'est forcé. »

LE BARON : – « C'est forcé. » – Ha ! ha ! ha ! – leur bonne farce républicaine... »

L'ABBÉ – sautant d'allégresse : – « C'est Henri V !... »

LE BARON – levant son chapeau : – C'est le roy !... »

L'ABBÉ et le BARON – ensemble : – « Vive le roi !... »

GERMAIN, pâle, se soulevant à demi : – « Vive la République !... »

LE DOCTEUR – il se découvre, il serre la main de Germain : – « Vive la République ! »

L'ABBÉ – ricanant : – « Pas adroit docteur. – Pas le moment, mon bon, pas le moment... »

LE DOCTEUR : – « Votre moment, à vous, – c'est le moment de nos défaites. – Voilà vos triomphes. – Abattus, c'est notre moment, à nous, de vous honnir. – A ce jour de votre force, écoutez donc : – Je mets un pied sur vos blasons, je mets l'autre pied sur vos capucinades. Je méprise, j'écrase, et je vous crie : – Vous êtes l'erreur, vous êtes la jonglerie, vous êtes l'oppression. – A vos combinaisons empestées, haine éternelle et guerre à mort !... »

L'ABBÉ, le BARON – ensemble : – « Ha ! ha ! ha ! ha !... (Sortie).

LE DOCTEUR : – « Vive le juste ! – Vive le beau ! – A bas le hideux. – Sauvez-vous donc ! »

GERMAIN saisissant la main du docteur : – « Merci. »

LA BARONNE rappelant : – « Baron ! L'Abbé !... Un moment, un moment. – Le sérieux. – J'ai la Borderie. – Allez au notaire. – Césarine, courez devant. Prévenez monsieur. »

GERMAIN : – « Bravo. – Parfait Baronne. (A part.) – Voilà la voie ! – Pas d'abattelements. Accrochons-nous à leur sac en leur aimable société. – Dans le succès, l'avenir... (Haut.) – Baronne, – s'il vous plaît, – argent comptant... »

Sortie générale.

XVI

LE BOIS-AUX-TEMPES

Sur la grande avenue projetée, – que coupe encore la Borderie à Patient, mais qui va la trancher à cette heure, heure de triomphe, la trancher de part en part comme un bataillon de Sarrasins sous Durandal fraîche émoulue, comme un simple peloton d'insurgés sous une bonne double batterie de huit. – Le Baron marche hâtivement ; – Césarine, alerte, marche plus vite encore.

On se rattrape au Bois-aux-Tempes.

Bois charmant, bois touffu.

Le Baron entend des pas lestes et se retourne.

– « Toi, Césarine, et seule ? Ah ! Coquinette... »

– « Monsieur, madame m'envoie. La Borderie est à nous. »

– « Bravo, bravo ! Césarine. Les bonnes nouvelles mutuellement s'appellent. Et par ta jolie bouche, c'est doubler le plaisir. Voici tes arrhes. – (Il l'embrasse.) – Comprends-tu, tiens : vois d'ici, quand ces broussailles, ce jardinet, ce coin de toit seront renversés, quelle avenue ! Quelle magnificence ! – Et nos coudées franches, aujourd'hui avec le roi ! » – (Il saute de joie. Il la saisit par la taille et la fait sauter.)

CÉSARINE : – « Gros fou, allez. »(Elle l'embrasse.)

LE BARON : – « Imagine-t-on, jusqu'ici me tenir en échec ! Ces manants ! – Il ne fallait pas moins que la grande nouvelle. – Ce freluquet demi-pioupiou ! – Ce rustre épais de Patient ! – Sa mijaurée de fille ; cette pie-grièche... »

CÉSARINE : – « Pie-grièche qu'on n'a pu becqueter... »

LE BARON : – « Allons donc, enfant, tu plaisantes... Allons, viens... »

CÉSARINE : – « Oui, viens, à défaut de pie-grièche. »

LE BARON : – « Viens donc vite... es-tu niaise !... »

CÉSARINE : – « Pas tant niaise. On n'y voit peut-être pas clair ? – Heu ! – gros bêta... »

LE BARON : – « Allons, Césarine, pas d'enfantillages. Je t'en supplie. »

Ils se perdent dans le Bois-aux-Tempes. – Fourré de gauche. – Côté du château.

Splendide avenue, en vérité ! – Cette entrée surtout, sous les futaies du parc. – Et ces échappées par l'autre bout ! – Retournons-nous un peu.

Eh ! mais, de ce côté, qu'est-ce donc ? – Deux personnages... La baronne et... par ma foi... M. l'Abbé. – On voit de trop loin ; c'est un inconvénient. L'allée tortueuse a son mérite. – Garons-nous et écoutons.

LA BARONNE : – « ... Descendus de voiture, nous fendons avec peine un rassemblement confus qui encombraient tout le trottoir. Nous abordions les premières tables du café, quand des applaudissements frénétiques éclatent de toutes parts. Le héros de l'aventure se lève : le beau front découvert, les yeux brillants, animé, rayonnant : – un Apollon... »

L'ABBÉ : – « C'était lui ? »

LA BARONNE : – « C'était lui... »

L'ABBÉ : – « Hum ! hum !... »

LA BARONNE : – « Toutes les mains tendues serraient les siennes. »

L'ABBÉ : – « Heu ! serraient les siennes. »

LA BARONNE : – « On le retenait, on le comblait. »

L'ABBÉ (à part) : – « Diable, diable ! j'avais commandé une pochade et l'on me gâche de la haute comédie. »

LA BARONNE : – « Il était triomphant... mais modeste... »

L'ABBÉ : – Baronne, à marcher si lentement, vos pieds vont froidir. »

LA BARONNE : – « ... Modeste comme un enfant... »

L'ABBÉ : – « Vos mains sont glacées. – J'en étais sûr. – Donnez donc que je vous réchauffe. »

LA BARONNE : – « Mais un enfant... charmant... »

L'ABBÉ : – « Là, tenez, sur le cœur. »

LA BARONNE : – « ... Charmant et enchanteur... »

L'ABBÉ, s'emportant : – « ... Sacrebleu ! Baronne... et le péché ?... »

LA BARONNE, revenant à elle : – « Gros mauvais. et votre absolution ?... »

L'ABBÉ : – « Vous en avez besoin. Venez donc la recevoir. »

LA BARONNE : – « Où ça ? »

L'ABBÉ, minaudant : – « Bien chère pénitente, voici le Bois-aux-Tempes. »

LA BARONNE : – « Et quel côté donc, bon petit père ?... »

L'ABBÉ : – « Par ici... »

Ils se perdent sous la ramée. – Fourré droit. – Côté des Patients.

Bois propice ! – Bois discret ; bois délicieux... Quelle opulente et coquette ramure, dominant ce frais pli vert des prés ; souriant aux futaies d'en face comme les grâces à la beauté. – Bois aimable, il contourne en guirlande les deux penchants du petit coteau. On dirait une tête langoureusement penchée que ses bos quets couronnent. Il frissonne dans les secrets de se touffes amoureusement bouclées sur les tempes.

Sur les tempes... Serait-ce pas une étymologie – Des aberrations poétiques l'ont soutenu.

Un cœur de jouvenceau, fraîchement échappé de ses humanités, a chanté cette variante : – « Bosque gracieux détaché du Tempé. » *Tempes* pour *Tempé* – Hypothèses fantaisistes.

Au contraire, plus précis, des savants enseignent que ce bois fut planté en un *Temps* mémorable ; temp dont il fut destiné à conserver le souvenir : *Temp* dont on a fait *Tempes*. – Bois aux temps, à ce temps. – Les quels ? – La science cherche encore.

D'autre part, une légende, biscornue, raconta ainsi :

Au temps des premières croisades, le petit Bannere du lieu leva cinq hommes d'armes et partit par ce côté. – La dame Bannerette l'accompagna jusqu'au bois. Elle le baisa tendrement, lui fit mettre genoux en terre, et, sur son cimier, selon l'usage d'alors attacha deux cornes. – Bois-aux-Tempes.

Honni soit qui mal y pense.

Cette dernière réflexion, vieillie aujourd'hui, devint alors la devise de plusieurs blasons. De même la orne ornementaire fut, en ces époques, une coutume suivie, – une mode.

Le casque à cornes était la mode.

Ridicule ? – Du tout. – Mieux qu'une mode, était un emblème, terrible et fougueux, comme arme du taureau.

Pourquoi ridicule ? – On n'y avait point songé. – absolument, d'ailleurs, en quoi ce casque à cornes st-il plus à reprendre que notre chapeau cylindrique ? – Placerait-on, là, une question d'esthétique ! – Fièrement, par le haut, le casque arborait la corne. S'il en existe, aujourd'hui, tout au contraire la haute-forme du chapeau paraît, uniquement et piteusement, préoccupée de le cacher. – Aucun avantage donc à tenter par ces comparaisons. – C'est la mode. – C'était la mode.

1 Mode bien justifiée au profit de la corne. – L'antique aimait la corne.

Pan avait des cornes. Moïse avait des cornes.

La lune en a deux. Egrillardement, elle les penche sur l'oreille, et, pour le moins, deux fois le mois, se plaît à les changer de côté avec la plus coquette originalité.

n'imagina aucun moyen plus efficace que les cornes n'imagina aucun moyen plus efficace que les cornes d'un beau taureau. Il en résulta la Sagesse ou Minos. – Comme correctif, dans Pasiphaë, la lignée de ce même grand sage poussa l'amour des cornes jusqu'aux extrêmes limites du folâtre. D'où on se croirait permis d'inférer que la corne indique deux routes : la sagesse et la folie.

Mais a-t-il été démontré que cela n'est pas une seule route sous deux appellations synonymiques ?

Amalthée, Hercule eurent la corne d'abondance, et, par elle, que de prospérités !

Saint Luc a des cornes. Les évangélistes ont tous des cornes : des cornes de rayons. Par elles, en leur cerveau, s'introduit l'Esprit.

Ainsi : tous les dons par la corne.

Cornes religieuses ! – De l'une se répand l'abondance ; par l'autre s'infiltré l'esprit. – Le Saint-Esprit.

De tout temps, au reste, le Saint-Esprit se déclara-pour ce procédé d'infiltrations. – Et saint Joseph...

Mais pour des complaisances aux citations illustres ne perdons point notre sujet.

La légende fait à noble Bannerette, qui nous occupe un corollaire larmoyant.

En Palestine, son Banneret guerroya.

L'attendant, qu'aurait fait la gente châtelaine ? – Châtelaine qui, pour s'occuper, n'avait ni commerce à la ville, ni vache à traire à la campagne ; oncques rien que loisirs : et des ardeurs !... Des ardeurs, enfin jusqu'à parer le casque aimé du double emblème au lieu du simple, – ardeurs qui, encloses en sa tourelle pauvre dame, l'eussent fait fondre. – Ardeurs qu'ils eussent, au donjon lui-même, mis le feu – sans l ; soupape.

Soupape obligée, – bien obligée, – soupape bien ligeante, – soupape de sûreté, – ouverte par gentil âge avisé, et de service dévoué. – Gentil page dudureté comme une pêche.

Et, là-bas, le guerrier, en tête de sa phalange, réandait la terreur.

Ici, sans se faire craindre autant, la dame du guerrier, non moins que lui d'ardeur guerrière, se épandit en mille exploits.

Doux exploits, d'effet contagieux. – Toutes les bannerettes en furent touchées. – L'emblème terrible y demeura annexé.

O Bois aux Tempes !...

Quand on attend, oisif, jusqu'où le rêve égare ! ...

Pas trop loin, pourtant, car ces divagations historiques n'ont duré que juste le temps nécessaire pour a satisfaction des phénomènes essentiels que la nature, paraît-il, commande aux groupes de nombre pair.

Rayonnants d'heur, nos deux groupes, de chaque côté, rejoignent, en même temps, leur bord respectif de l'avenue.

Par ordre de préséance, comme il convient. – Fourré gauche : Baron devant, Césarine derrière.. – Fourré droit : Baronne devant, Abbé derrière.

A l'avant-dernière branche, un courant lumineux communique de l'un à l'autre point noir.

LA BARONNE : – « Dieu ! le Baron... »

LE BARON : – « Aïe ! la Baronne... »

L'un et l'autre se rejettent en arrière.

LE BARON : – « Elle n'a rien vu... sauvé ! Crébleu ! – Zizine, rentrons. »

LA BARONNE : – « Il n'a rien vu... Sauvée ! ô mon Dieu ! – Bébé, rentrons. »

Ils ou elles rentrent.

Aux fourrés, on chuchotte. – A mi-voix seulement. – Peste du vent qui bruit dans les branches !

Mais quel beau don que ce délié d'ouïe de l'observateur qui veut entendre. – Chut !... chut !...

LA BARONNE : – « Loulou, – allez, allez, – avancez-vous seul, prestement, et gagnez le château. »

L'ABBÉ. – « Bien. Adieu. Béatitude céleste... mps. mps... »

LE BARON : – « Louloute, – file, file vite. – Toi seule, carrément, et galope au château. »

CÉSARINE : – « Bien. Adieu. Gros-Mimi... mps... mps... »

Ce dernier bruit est un doux claquement des lèvres. – Linguistes, trouvez-m'en l'ortographe.

L'Abbé, dégagé le premier, gagne de vitesse.

Césarine, sortie la dernière, se dégage à son tour si valeureusement que Césarine et l'abbé se rencontrent à dix pas de l'avant-grille.

– « Petite Zizine ! » – « Gros Bébé !... »

Ils se prennent la main...

Et disparaissent derrière les grosses touffes...

La Baronne sort.

Le Baron sort. – Il se retourne.

– « Ah ! c'est vous, Baronne. Je m'étais attardé, là, un moment. – Vous, ici, déjà ?... »

LA BARONNE : – « Je suis venue vite. J'en ai chaud, – Déjà n'est pas tendre, Théodule... »

LE BARON : – « Si bien, si bien, chère amie, je veux être tendre, expansif : me voilà vraiment heureux. Quelle réussite ! – La Borderie, le Roi, ma grande avenue ; je veux l'inaugurer député, à cheval, avec le costume. »

LA BARONNE : – « Y penses-tu, Théodule ? – Député ?... Maintenant ! – Leur suffrage universel, peut-être !... Mon bon ami, au baquet leur suffrage. - C'est pair de France que je te veux, pair du Royaume qu'il nous faut à présent, – Tiens, que je t'embrasse. »

Ils s'embrassent, se donnent le bras, et ces deux modèles d'époux assortis, lestes comme la réussite, franchissent théâtralement la grande grille. – Avec un salut de la main : à droite, monsieur, pour les vassales ; à gauche, madame, pour les vassaux. – En première répétition pour le jour triomphal. – Et, ous deux, simultanément, inclinant la tête, avec dignité, pour éviter de heurter du front l'arc de triomphe.

Sublimi feriam sidera vertice.

HORACE. Ode à M.

XVII

UN VOYAGE A SAINT-SYLVAIN

Une fièvre ardente avait saisi Germain.

Tandis que toute la mascarade qui précède vidait la maison de Patient, M. Corda, assis au chevet du malade, demeurait sombre, taciturne, l'œil, en apparence, fixé sur cette maladie qu'il touchait ; mais, en réalité, le regard sondant, bien au-delà, des maux plus étendus, dont son esprit patriotique et philosophe osait à peine mesurer l'abîme. Il les jugeait incurables et se perdait dans une affliction sans limites.

Absorbée dans le sentiment fort qui la possédait tout entière, Germain tournait éperdue dans un cercle d'empressements, de soucis, de soins attentionnés dont l'unique centre était Germain. Elle pressait M. Corda de questions auxquelles celui-ci, loin de répondre, semblait rester totalement étranger. Elle se désolait, et, devant cette lugubre taciturnité du docteur, que la peur lui faisait à peu près envisager comme une condamnation du malade, elle se lamentait, et ne savait plus, comme on dit, à quel Saint se vouer.

Telle est bien l'heure des détresses, qui, chez les esprits travaillés de longue main aux hallucinations du surnaturel, produisent, en effet, le Saint et le Vœu. – Les cierges, les figurines de cire, les ex-voto drôlatiques, qui tant égayent le curieux, suspendus en faisceaux de pantins aux corniches des innombrables Notre-Dame, sont le produit de ces instants fatigués. La raison démenagée a laissé liberté d'allures aux prodigieuses fantasmagories des jongleurs assermentés. De ceux-ci, pour le moins, une oreille écoute aux portes. C'est l'instant où le bon sens fait naufrage : la fourberie récolte les épaves.

Germaine, l'esprit submergé dans une immense affliction du cœur, alla tomber, dans la grande pièce, près du lit du père, à genoux devant le petit crucifix qui avait touché le cercueil de la morte, relique du survivant. –

Germaine revit sa mère. Elle appela la tendresse passée, éteinte, au secours de la tendresse présente, brûlante.

Dans nos sympathies, accueillons l'âme candide de la pauvre fille affligée. Son Saint, ce fut sa mère, son vœu fut de s'abandonner à l'inspiration que lui enverrait sa mère...

Inspiration sainte, descends vers qui t'appelle ! – Pauvre morte ! si aimante, avant l'heure fatale ; si pleine de sollicitude pour cette fille de tes tendresses, – où étais-tu ? – La pierre de ta tombe serait-elle trop lourde, que tu ne la relèves pas d'un effort ? – Non, brave mère, tes os, au cimetière du village, reposent sous le gazon, simplement, et ton amour maternel aurait, jadis, soulevé des montagnes. – Ah ! si le souffle d'une mère se mouvait dans quelque point de l'espace, rien ne saurait le distraire des invocations pures, des angoisses, des larmes si touchantes de son enfant !

Sanglots ineffables de cette poitrine de vierge, douleurs sacrées de l'amour chaste ! – Vous fûtes entendues.....

Un pied levé vers le Bois-aux-Tempes, M. l'abbé, – un peu pressé, – retenu par maître Denis, lui disait :

– « A tout prix, empêchez ce mariage. Ce serait une abomination. Un républicain, un incendiaire, un monstre impie de ces exécrables bandes rouges !... »

– « Mon avis, monsieur l'Abbé, répondit Denis, est qu'il convient, à cette heure, de songer à la bière des trépassés plus qu'aux bouquets de mariés. – Si, plutôt, vous entriez le confesser ?... »

– « Y pensez-vous, Denis ? Un damné de toute éternité, de prédestination, un damné de souche, sans un atome de miséricorde ! – Et cet infernal docteur qui est encore là. – D'ailleurs, n'avez-vous pas entendu ? Madame la Baronne me devance et m'attend : – J'ai affaire. – Madame la Baronne ! voilà, mon ami, une vie qui édifie : digne, sainte, de pensées droites, d'une bonté, d'une complaisance... Ah ! Denis, que le Bon Dieu !... »

Les sanglots de Germaine, à l'intérieur, coupèrent l'exhortation entamée.

– « Retirez-vous, dit l'abbé à Denis. – J'entends, là, que mon saint ministère m'ordonne un nouveau dévouement. »

Il entra. – « Eh ! qu'est-ce donc, chère enfant ? qu'avons-nous ? »

Germaine se releva, courut à l'abbé dans un élan expansif et s'écria : – « Ah ! monsieur l'abbé, sauvez-moi, sauvez-moi... sauvez-le... »

L'abbé fit un geste d'horreur : – « Ce... »

Germaine recula.

Il se retint. – Il retrouva soudainement sa voix la plus mielleuse, prit la main de Germaine, et lui dit :

– « Vous êtes folle, chère enfant. Ne vous affligez pas ainsi. Il y a longtemps que nous ne vous avons vue, eh ! là bas. Vous vous égarez bien, chère fille. – Pensez donc au Bon Dieu, revenez nous voir ; je vous guérirai. Je vous rendrai la grâce, et tout ira au mieux de vos désirs. Demain ; voulez-vous ? Demain matin, n'est-ce pas chère enfant ? – Nous vous rendrons le calme et le bonheur ; au saint tribunal d... »

A cette voix, à ces douloureuses intonations sans doute connues, un brusque travail s'opéra dans la mémoire de la jeune fille.

Elle tira sa main, recula vivement, touchant le lit, se penchant à portée et comme sous la protection du crucifix de sa mère. Un éclair de sa raison l'illumina, entre deux nuages. Avec une sorte de fermeté, elle dit :

– « Monsieur l'abbé, je l'ai juré, je n'irai plus là. – Oui, monsieur, j'aime. Je connais l'amour, aujourd'hui. Non plus l'amour divin dont vous m'avez entretenue derrière la petite grille, quand je vous ai quittée. – Je ne rougis plus. – Je n'ai rien à cacher, comme vous disiez. – Bien au contraire : je suis fière. Je le publierais avec orgueil. – Oh ! oui, j'aime ; j'aime Germain... Et Germain mourrait !... Ah ! mon Dieu, mon Dieu !... »

Les sanglots et les pleurs de la pauvre fille recommencèrent, à fendre l'âme.

Sa poitrine haletait comme des vagues mystérieuses que tourmentent une puissance occulte. – Les pleurs limpides de ses beaux yeux sillonnaient cette fraîcheur, cette jeunesse sans l'outrager, mais en lui prêtant, au

contraire, tous les attrait des contrastes. – Le spectacle de cette sincérité, de cette innocence, de ces atteintes du mal glissant sur cette surabondance de vie, de ces efforts impuissants sur la beauté victorieuse ; cette candeur des peines, cette agitation d'un instant qu'on devinait vaincue ; ces affaissements habiles à détruire, même à troubler une si jeune, me si riche nature ; tous ces charmes des afflictions qui auront fin, attendrissaient, attiraient, faisaient aimer.

L'abbé, d'un regard dissimulé, mais pénétrant, caressa, un moment, cette belle douleur de Psyché, terrassée pour un jour. Une ondulation fébrile de concupiscence fit trembloter ses lèvres, les empourpra et les entr'ouvrit pour l'aspiration d'un souffle sensuel. – Mais son œil, un instant égaré dans un rayon, rentra finement sous le sourcil que se prit à plisser un effort de volonté. – Il tourna la tête dans la direction du Bois-aux-Tempes et parut fléchir sous une décision.

– « Aimable enfant, dit-il, tendant la main, mais sans se rapprocher, qu'il en soit donc ce que vous voudrez. – Venez à votre volonté, vous serez la bienvenue, quelle que soit votre heure. – Je voudrais vous consoler, avec mon Saint. – Vous le dédaignez fâcheusement, prenez celui d'à côté. – Dans nos contrées, le mal qu'on ne connaît pas est le mal de Noyers. – Allez au saint Sylvain de Noyers. – Ce n'est que cinq sous, et vous serez servie à point. »

L'abbé se tourna un peu pour cacher un léger sourire. Il fit un signe d'adieu, sortit lestement ; grommela cette pensée indistincte : « Saint Sylvain ou saint Belzebut, pourvu que je l'enlève au renard saint Corda » Il noya sa phrase dans un ricanement gouailleur, et, déterminé par l'événement, il s'élança sur les traces encore fraîches que venaient de sanctifier les bottines élégantes et béatifiques de la Baronne.

Le torse de Germaine s'inclina dans une inflexion de souplesse harmonieuse à désespérer vingt Baronnes, à faire damner cent Abbés. Fortifiée par la foi, elle tomba à genoux devant le souvenir de sa mère, et, pleine d'onction, presque rassurée, elle s'écria :

– « Oui, ma mère, tu le veux. Oui, tout ce que tu voudras. – Rends-moi la vie, rends-moi Germain. Puisque tu m'en inspires le projet, j'irai à saint Sylvain. »

Mais, qu'est-ce que saint Sylvain de Noyers ? Et qu'est-ce que le mal de Noyers, dont saint Sylvain guérit, pour cinq sous ?...

La réponse à ces questions n'est pas si facile qu'on le pourrait croire.

Saint Sylvain n'a point un nom dont la notoriété s'impose ; néanmoins, comme le récit impose ce nom à notre plume, nous avons eu la curiosité d'interroger, sur ce sujet, bon nombre de Vies des saints. Force nous est d'avouer qu'aucun de ces recueils ne fait l'honneur d'une biographie à saint Sylvain. Nous nous en déclarons confus pour saint Sylvain, pourtant, que pouvons-nous y faire ? — Il faudrait avoir recours aux Bollandistes. Tout le monde n'a pas les in-folios des Bollandistes sous la main, et les omissions des initiés, dont nous venons de parler, nous enseignent assez que le sujet pourrait n'en pas valoir beaucoup la peine. — Il convient encore de se souvenir que le père Papebrock compte dix-sept ou dix-huit mille saints pour le premier jour de juin seulement, — quand, d'autre côté, le savant père Mabillon, écrivain très catholique, s'évertue à mettre en garde contre cette prodigieuse multiplicité de saints dont beaucoup, peut-être, dit-il, n'étaient pas chrétiens et auxquels on adresse témérairement des prières sans savoir, seulement, s'ils sont dans le ciel.

Il est juste d'ajouter, afin de ne mécontenter personne, et pour répondre à ce dédain blessant des Vies les Saints, qu'on nous a montré, dans un martyrologe, la nomenclature, infiniment trop sèche, à la vérité, de dix-sept ou dix-huit saints Sylvain, tous convenablement titrés. Patriarches, évêques, abbés, sauf un pauvre petit, venant tout à la queue, comme coléré, et que l'auteur qualifie : Confesseur dans le Berry.

Sans aucun doute, c'est de ce saint qu'il s'agit. par Noyers, siège des honneurs rendus à ce saint, où s'opèrent, par ses complaisances, les guérisons qui nous intéressent, est un bourg du Berry qu'un petit chemin de fer vient de découvrir, sur les bords du Cher, presque en face Saint-Ainan.

Les documents relatifs à saint Sylvain doivent faire, aujourd'hui, partie essentielle du desservant de paroisse de Noyers. Une manière d'ode, cantique complainte s'en est échappée, qu'on a bien voulu ne placer sous les yeux et que nous taisons par éga : pour la littérature qui a quelque

respect d'elle-même Il nous est revenu que le prédécesseur du desservant actuel rassemblait ces documents avec zèle, comme le successeur est jeune et de physionomie avenante, nous voulons tenir pour assuré qu'il fera un plaisir de les communiquer aux amateurs.

C'est ainsi que ces petites archives presbyriennes, privées et semi-hospitalières, sont devenu les uniques dépôts d'une multitude de drôleries qui ont commandé la vénération de nombre de générations de bonnes femmes. – On s'en égayerait encore aujourd'hui ; mais elles ont voulu échapper à l'indifférence et au ridicule, par la réclusion, et cette réclusion les tue définitivement.

Rien d'absolu, toutefois, en ces matières casuis ques. Cette annonce de la mort des petites saintes mystiques de troisième ordre comporte des réserves Il faudrait, pour l'oublier, méconnaître l'importance du détail de la sainteté appelée Casuel. Casuel, c'est à-dire : bénéfice qu'on en peut tirer.

C'est proprement la partie intérêt. Or, tant que dans une sphère quelconque, une personnalité aux intérêt à croire une absurdité, elle se forcera tant qu'elle arrivera à la croire. Et, de même, s'il lui est avantageux de faire avaler l'absurdité à autrui elle s'ingéniera à atteindre ce but. Cette constatation est fort attristante, assurément, mais elle constitue un axiome ; et l'humanité ne paraît pas en mesure d'effacer, de longtemps, cet axiome de son passif ; jusqu'ici, ce biffage, quand il s'est présenté, n'a jamais été qu'une exception héroïque.

L'héroïsme désintéressé ne fut pas le propre des prêtres qui opérèrent dans les soubassements des Pyramides, sous le masque d'Isis et Osiris. – L'héroïsme désintéressé ne tourmenta jamais les initiateurs aux mystères d'Éleusis ; l'héroïsme désintéressé fut rejeté des combinaisons des pieux ministres du saut de Leucade : on faisait serment, on s'engageait franchement, on payait cher pour sauter, au risque d'y subir le sort de l'infortunée Sapho. C'était sérieux.

Oserait-on soutenir, en face de pareils exemples, que nous soyons plus sots que nos devanciers ? Et, comment exigerait-on le désintéressement et l'héroïsme chez ces humbles sectateurs de petits saints qui se contentent de cinq sous pour charger leurs patrons de guérir nos infirmités ?

Imagine-t-on un bienheureux plongé dans tous les délices, humant, à grandes gorgées, les voluptés inéluctables d'un cinquième ciel, et qui se dérange pour procéder au pansement d'un furoncle de troisième grandeur. –

Et pourquoi ? – Pour cinq sous ! Et pour cinq sous qui n'augmentent en rien la somme de ses jouissances ; cinq sous qu'il abandonne, sans aucune distraction, aux tabatières de ses ministres.

Je ne saurais consentir à m'associer au blâme.

De tout temps, au reste, à Rome, en Grèce, à Memphis, comme aux Indes, les gens sensés ont pu rire des augures. – Rions donc. – Jusqu'ici, tel fut le dernier mot de toute farce humaine. Et si le rire est la sagesse, étendons le rire, et faisons que le propre de nos âges transitoires, entre le faux et le vrai, soit de faire rire, enfin, ceux qui n'ont jamais encore que pleuré.

Qu'il n'en coûte même pas les cinq sous de saint Sylvain.

Donc, jusqu'à ce point, nous avons pu nous en tirer sans trop d'avaries, même sans entamer l'épiderme du Saint de nos prédilections du moment. – Mais le second fascicule de la proposition nous abreuve de bien autres soucis.

Quel est le mal de Noyers ? – De quelles maladies saint Sylvain guérit-il pour cinq sous ?

N'abusons point. Il vaut mieux, de suite, sans efforts fallacieux, avouer son insuffisance et demeurer d'accord qu'on est vaincu. – Oui ; toutes nos recherches ont été inutiles.

Le mal de saint Sylvain est indéterminé, innommé, inédit.

On va à Aiguevives pour les convulsions, à Nanteuil pour les paralysies, à Notre-Dame-du-Pilier pour engraisser les vaches, aux Chartreux pour féconder les femmes. On va à Noyers, pour le mal de Noyers.

En quoi saint Sylvain, que les hauts barons dispensateurs des béatifications ont traité par dessous la jambe comme un petit rien du tout de saint, me paraît avoir été plus fin qu'eux tous. Il les a joués carrément en son humilité. – Il me semble, d'ici l'entendre.

– « Ah ! ah ! mes grandesses, vous vous attribuez : qui les convulsions, qui les vaches, qui, les dames en saison guerrière, et vous engrangez d’amples moissons. Et parce que, en mon reculé village, je n’ai ni fontaine à mettre en bouteilles, ni épine sacrée, ni l’ombre de la moindre parcelle du saint Prépuce, vous prétendriez me laisser mourir de faim, ou, pour le moins, priver mon vicaire des petites récompenses légitimes que tout saint décent doit à celui qui l’encense ! Allez, allez, beaux faiseurs, je saurai m’en tirer sans vous. – A vous telle spécialité, à vous telle autre ; vous aurez ces choses nommément désignées et point d’autres. – Distinguez-vous et criez-le bien haut. Moi, j’en ris tout bas, mais à tire-larigot. Je m’attribue tout ce que vous manquerez, mes habiles. Le mal de Noyers, sans caractère distinct, sera le mal de tous les décavés de vos autels ; j’aurai foule. »

Bien raisonné. Ce malin a eu foule et il la méritait.

La légende de Noyers, adroitement pressée, doit sûrement exprimer cette quintessence.

Je crois assister au grand rire de ce célibataire narquois, sortant de la société des maris. Chacun d’eux lui avait dit son fait : – « J’ai la brune altièrre et tu n’as rien ; j’ai la blonde satinée et tu n’as rien ; j’ai la rousse odorante et tu n’as rien. » – Très humblement, il répondit : – « Puissants possesseurs, je me tiens pour heureux de ce que vous ne pouvez contenter. » – Et il sortit pour éclater. – Il les avait toutes.

Certains assurent que l’adroit tripotage de ce petit pot-bouille rapporta jadis à saint Sylvain ou son vicaire, par cinq sous, jusqu’à trois mille écus.

Nos temps sont durs et la race humaine s’animalise. Le tarif n’a pas changé, ce dont, vu l’expérience sur le port de lettres, il faut féliciter saint Sylvain, mais la recette est tombée aux environs de douze cents francs. – Il est vrai que, malgré les hausses sur le bouillon, c’est encore le prix d’un assez joli lot d’entre-côtes.

Il est vrai, encore, que l’instituteur du même village, n’en a pas davantage, sans casuel possible, pour éclairer toute une génération et la garer des sottises.

Mais, trêve aux commentaires... – L’action.

On a dit d’un grand orateur qu’il désignait ainsi, par ordre d’importance, les trois principales parties du discours : première, l’action ; deuxième,

l'action ; troisième, l'action. Celui-là fut expert en son art ; mais on doit craindre qu'il n'ait été incomplet. J'ai entendu rectifier, ainsi, cette règle trop restreinte par cette autre plus audacieuse ; – les trois parties importantes de tout ce qui intéresse l'homme sont : premièrement l'action, deuxièmement l'action, troisièmement l'action.

Un jour, je voyais le directeur expérimenté d'un grand journal biffer, impitoyablement, du feuilleton toutes les descriptions où l'auteur s'était étalé avec amour. A chaque trait de sa plume, il répétait impatienté : – « Hors-d'œuvre, hors-d'œuvre. »

– « Mais, lui objectait le pauvre feuilletoniste, j'adore les olives. » – L'implacable biffeur lui dit crûment : – « Goinfrez-les donc, mais taisez-le. – Pourquoi, ajouta-t-il, la comédie plaît-elle tant ? Parce que tout y court comme en la vie. La description, c'est la toile du fond, peinte par un manœuvre. Dites au rapin de vous coller cette toile-là sur la couverture, et, dans les pages, courez... »

Jeune, cette brutalité me heurtait. En blanchissant, j'ai reconnu qu'elle avait du bon. Et, chaque fois que, au bout d'un entr'acte abusif, j'entends, là-haut, le Titi crier : – « Assez de crinclin, ohé ! la toile. » Ma foi, je dis : Bravo !

La pièce ! – Aucun récit de la farce ne me paraît si farce que la farce elle-même. – La pièce !

Aussi bien, charmante Germaine, toute affairée, revêt sa mante des jours de fête et ce délicieux petit bonnet des jeunes paysannes tourangelles, diminutif de la coquette coiffure des patriotes de 92, et auquel il ne manque que la cocarde.

C'est la foire à Noyers, par conséquent le grand jour des Voyages. – L'action de porter les cinq sous pour payer la prière à saint Sylvain s'appelle : faire le voyage.

Germaine tient serrés en son cœur tous les détails de son amour ; elle a prétexté la vente du beurre de deux semaines entières ; elle a demandé le mulot pour la foire et Charlot pour conduire.

C'est bien loin, a objecté Patient. Mais qui donc refuserait Germaine ; ce cœur sur la main, cette toute gracieuse, qui, elle, ne sut jamais refuser.

Elle est partie, elle arrive, elle entre ; elle s'agenouille, elle prie. – Pour qui ?

Le demandez-vous ! – Voyez donc ce front radieux, radieux de voiler les pensées d'azur de la plus candide des vierges. Ces grands yeux qui lancent des rayons et dont les longs cils ne semblent occupés qu'à s'interposer de peur d'incendie. Ces lèvres entr'ouvertes sur toutes les pensées intimes ; chacun de leurs mouvements est un baiser. L'air ravi s'en parfume et frissonne. Et ces moelleuses cambrures de la taille qui ploie sous la pression du Dieu ! – Des pieds à la tête, cette vierge vibre d'amour. – Autour d'elle, elle électrise d'amour. Tout ce que sa tête combine, tout ce que son corps agit, tout ce que son cœur brûle appartient au bien-aimé. – Elle prie pour Germain.

Directement, ses regards voient le ciel. – Extase sacrée des voluptés chastes, prolonge ta durée. – S'il est une étincelle de bonheur vrai pour l'homme, elle jaillit de toi.

Mais de grands bruits se produisent. Les campagnardes entrent en assez grand nombre. Elles déposent les longs paniers à denrées dont elles portent l'anse au bras, elles relèvent le capuchon de leur manteau de droguet bleu et s'avancent bruyamment vers la balustrade du milieu. Chaque pas de leurs légers sabots frappe, comme avec des cymbales, la dalle sonore de la nef. Elles s'agenouillent, se relèvent, s'asseyent, remuent les chaises qui s'entrechoquent. – La paysanne vit au plein air, bercée, dans le vent libre qui fait rire ou hurler les branches ; elle a la voix claire et sans mesure, elle ne sait pas le recueillement. – Aucune méditation humaine qui puisse tenir à ces épreuves.

Les yeux de Germaine, de l'empirée, tombent sur les parvis de l'église ; fixant, d'abord, l'objet le plus saillant : – C'est le prêtre.

Il a soixante ans. Il est maigre, osseux ; ses cheveux sont incultes, le col très gras de sa soutane dépasse, sans art, l'étole brodée ; du reste, vert, fleuri, le nez en rubis, l'œil très ouvert ; et tout à son affaire. Il se tient

debout auprès et en dedans de la petite balustrade à hauteur d'appui qui sépare le chœur de la partie réservée au public.

Chacune des femmes qui font le voyage se lève de sa place à son tour, s'avance à portée du prêtre et s'agenouille sur la marche de pierre où est scellée la grille et en dehors. – La petite grille est la séparation du profane et du sacré. De ce côté, à genoux, suppliant ; par delà, dans l'attitude protectrice.

Préalablement à tout autre rite, l'impétrante avise une petite table, avec nappe à franges, disposée, là, ad hoc, en manière d'autel, et, sur le bord, elle dépose : la pièce de fond, le talisman qui ouvre, – cinq sous.

Le prêtre dispose les doigts fort convenablement, en rateau de roulette ; il rafle, au centre de la table, les cinq sous et commence.

Il place, en égide, sur la tête dévote, la queue de son étole, il fait baisser, remue les lèvres durant trente secondes, il pousse le mot final en forme de soupir ou rapport, il se retourne, et tout est dit. – A une autre.

On dit que les pharmaciens bouchent hermétiquement de l'eau dans de jolies petites bouteilles à ficelle rose. – Au moins ils donnent de l'eau et ils la ficellent.

Je n'ai jamais vu commerce de détail plus leste et qui exige moins de fonds de roulement.

A vrai dire, depuis les Californies, cinq sous, c'est peu ; mais ils sont si gaillardement gagnés, ces cinq sous, – qu'ils valent leur pesant d'or, rien que pour l'agrément du tour de main. – Sur la place de l'Observatoire, il vous est arrivé de donner cinq sous pour une muscade gentiment filée. C'était enfantin. – Venez là.

Une série de quinze passa en moins de huit minutes. – A une autre ! – Le vieux prêtre s'animait. Son nez de rubis étincelait. – A une autre ! – Comme ce vert officiant aurait fait ronfler la chose au bon vieux temps des trois mille écus ! Il eût fait enfler le total. – Mais quelle succession de décadences depuis les horreurs de l'Être suprême !

Aussi, que diable un chemin de fer vient-il semer là ses distractions, et couper, de ses rails diaboliques, les pieux sentiers gazonnés qui cheminaient par la bruyère vers ce sanctuaire béni ? Ah ! trois mille écus ! reviendrez-

vous jamais ! – Sûrement il D'y aura pas de la faute de ce saint vicaire inspiré.

Tièdeur et décadence ! – On compte, aujourd'hui, des pauses, des intervalles. Le vieux prêtre les emploie bien. Quelle âpreté au devoir ! – Il range les sous, les met en petites piles, opère ses tris : ici les gros sous, là les petits, plus loin les pièces blanches. Il y a un sac pour les sommes rondes. Il compose les tas pour rendre la monnaie.

Ah ! un voyage ! – L'encaissement, l'imposition de l'étole, le baiser au carton, la vive oraison, le soupir ou rapport.

Ah ! Un autre : l'encaissement, l'imposi... un moment...

, – « Quoi ? – Qu'est-ce que c'est ?... »

L'IMPLORANTE : – « Une pièce de quinze sous. »

L'OPÉRATEUR : – « Ça, quinze sous ? – On ne met plus ces pièces-là. »

L'IMPLORANTE : – « En voilà une de vingt. »

L'OPÉRATEUR : – « Elle est du pape. – Vous savez bien qu'elles perdent quatre sous. »

L'IMPLORANTE : – « Ici, monsieur, je croyais. »

L'OPÉRATEUR : – « Plaisantez-vous ? – je vous reconnais là, vous, mère Grattepoche : toujours prête à écouler le piqué. – Fi ! ruser avec un voyage !... »

L'IMPLORANTE : – « Allons, monsieur le curé, pas de fâcheries. Tenez : en voilà une bonne. Ne me donnez pas d'aubour², au moins. »

L'OPÉRATEUR : – « Tenez votre monnaie. » (L'imposit.) – « Voyons, voyons. Recomptez voir. – Je crois qu'il y a seize sous. – Treize, quatorze, quinze. – Non, allons, bien. » – (L'imposition, le baiser au carton, la vive oraison, le soupir ou rapport.) – « A une autre ! »

Germaine se lève. – Un peu confuse. – Elle s'agenouille et tend une pièce blanche, un franc.

L'OPÉRATEUR : – « Tenez, voilà votre monnaie, quinze sous. »

GERMAINE toute rougissante : – « Gardez-les monsieur. »

L'OPÉRATEUR : – « Ce n'est que cinq sous par voyage. »

GERMAINE : – « Le plus efficace, s'il vous plaît. »

L'OPÉRATEUR : – « Ce ne sera pas meilleur, mais peux vous en dire quatre. à

Une porte s'ouvre. – Deux jeunes abbés s'avancat.

Le premier abbé. L'air un peu niaisot. Il se prosne.

Le second abbé. Pimpant. Couronne de chevaux bouclés, fines mains de Bapte. Longs regards loutés, qu'il promène en cercle sur l'assistance, 'il rabat sur l'agenouillée, et qu'il fixe.

LE VIEUX, il se retourne : – « C'est prêt ?... (Il rêve le surplis, tire la montre du gousset) : – « Oui foi, j'ai onze heures passées. »

E JEUNE, – (s'avance langoureusement, et parle, récemment, dans l'oreille).

LE VIEUX. Répondant : – « Si c'est chaud, dépêchons. – J'en ai encore, combien, voyons ? – Une, deux, trois... sept ou huit, pas plus. Dites que j'y s. »

LE JEUNE. – (Se penche dignement, parle dans son oreille).

LE VIEUX : – « Vrai ! l'andouille est servie ! » – fait un geste de demi-retraite.)

LE JEUNE. – (Relève les regards veloutés sur Germaine ; s'incline, avec une grâce suprême, et pas dans l'oreille.)

LE VIEUX : – « Vous avez raison. – A prendre votre surplis et finissez. – J'y cours... » (Il opère, d'un élan, sur son autel, la table rase ca] sienne)

D'une seule rafle exercée, toutes les piles précipitent au sac, et ce dernier, à la hâte, aux ma du vieux, réintègre, avec lui, l'arcane sacré.

LE VIEUX. Rentrant soudainement : – « Rie rendre vous savez. – Quatre pour la fille que mise en train. » – (Sortie définitive).

LE JEUNE. – (Détache lentement son regard louté, regagne, sur la pointe du pied, la sacristie, par trois fois, réédite la moelleuse inclinaison qui va si bien).

Germaine, toute honteuse, se lève.

Une vieille l'aborde : – « Ne vous en allez ma mignonne, vous allez passer tout de suite. C'est M. le vicaire de S***, un bien saint jeune

homme. – Ils sont, là, sept abbés, ma chère, ve : pour aider. – M. le curé est sur les dents ; il n’a encore pu sortir de la matinée. On va déjeuner. Il y a une grande fête, vous comprenez. – C’est moi qui lave la vaisselle. Ah ! quelle besogne ! – C’est à présent si j’ai eu le temps d’apporter ça... »

Elle dépose deux piles de gros sous sur le comptoir.

– « Qu’est-ce que vous faites ? dit Germaine. »

LA LAVEUSE : – « C’est l’argent qu’on m’a remis pour la campagne pour des voyages. »

GERMAINE : – « On peut donc se dispenser de venir soi-même ? – Et la maladie ? – Le nom du malade ? »

LA LAVEUSE : – « Que vous êtes simple ! – Écoutez-moi. – Je remets ces deux piles, pas vrai ; ces Messieurs vont compter, et ils arrangeront tout cela eux-mêmes. »

GERMAINE. – « Et l’étoile ? – Le baiser ? »

LA LAVEUSE : – « Tout cela ne fait rien. Comprenez donc bien : – l’essentiel, c’est les cinq sous. »

GERMAINE, avec un gros soupir : – « Ah !... Je croyais... »

LA LAVEUSE : – « Enfant ! – On envoie l’argent du voyage, par une occasion, à quelqu’un de sûr, comme par exemple, à moi. – Je m’appelle Catherine Serretout. – Je remets l’argent, comme vous voyez, juste au bon moment, et le voyage est fait. – Tenez, j’en ai là deux depuis six mois. J’avais ou-) lié ; vous comprenez : des jours comme aujourd’hui ! Les deux malades sont guéris depuis trois mois, ma chère ; comprenez-vous ?... Jamais rien de pareil : rien que l’intention ! – Les deux voyages vont se dire tout de même ; ça ne peut pas faire de mal. – J’ai remis l’argent, d’ailleurs ! – Tenez, le voilà... J’ai pourtant bien de la famille, bonnes gens ! – Je m’appelle Catherine Serretout. On me donne ce qu’on veut pour la peine ; vous comprenez ? – Deux sous, trois sous... »

Germaine lui donna quatre sous.

La Serretout sortit, faisant la révérence.

Le vicaire frisé entra, faisant de même.

Germaine resta debout, le cœur gonflé, comme ahurie. Elle sentait des larmes monter. Elle ne savait pourquoi. Quelque chose se froissait dans son

cœur. Elle demeurait immobile.

Une femme profita de l'hésitation, prit la place de Germaine et s'agenouilla.

Le vicaire ordonna les deux jolies boucles de son front. Il poussa dédaigneusement, sur le comptoir, les cinq sous, du bout de ses ongles roses. Il étendit son étole avec un geste charmant, prit le petit carton enluminé de l'oraison, leva les yeux au ciel et laissa, de ses lèvres, s'échapper comme un sourire, une douce mignonne prière qui, scandée avec art, semblait particulièrement destinée à caresser l'ivoire de ses belles dents.

La voyageuse se leva. C'était la dernière.

L'heure annoncée du déjeuner de la cure formait entr'acte.

Le vicaire, dans une posture gracieuse, attendit son départ sans impatience. – Il fit un signe de la main Germaine, puis un léger salut : – « Mademoiselle ! » lit-il ; teintant sa voix d'une intonation bémolisée toute pénétrée des recueils de sa mission.

Germaine s'agenouilla.

Le vicaire effleura les lèvres de Germaine du satin de son étole. Il lui en couvrit la tête, et, se penchant par-dessous, – Germaine entendit ces mots effleurant la guimpe de son joli bonnet.

– « Vous voulez quatre oraisons, mademoiselle ? – Voici la première. »

Germaine médita cette première oraison. Toutefois, elle avait été un peu troublée : les mots du beau vicaire lui paraissaient sentir l'encens. – La pauvre se trompait... ils sentaient la violette.

Le vicaire retira l'étole. – Il la ramena vers le visage de Germaine, lentement, trop lentement. Sa main effleura les tresses blondes. – Il couvrit la tête de Germaine, se pencha de nouveau, plus près, – et dit, touchant les cheveux :

– « Deuxième oraison, ... mademoiselle. »

Cette seconde oraison parut allongée pour Germaine. Elle avait pu distinguer : – Ce n'était ni l'encens ni la violette que sentaient les mots du vicaire ; c'était le benjoin.

Le vicaire ramena l'étole vers le visage de Germaine, sa main couvrant à moitié la soie, la main et la soie touchant le front. Quand l'étole couvrit sa tête, Germaine perçut ces mots du vicaire, sur la pointe de son oreille :

– « Troisième oraison,... mademoiselle. »

Cette troisième oraison parut très longue à Germaine. Il lui sembla qu'elle ne pouvait plus méditer, et, vaguement, elle pensa qu'elle avait décidément démêlé l'odeur des mots du vicaire, – c'était l'odeur de la pommade au réséda.

Le vicaire ramena l'étole. Sa main, cette fois, la couvrait tout entière. Elle allait s'appuyer en plein visage. Un mouvement de tête de Germaine l'évita. Mais, quand l'étole la couvrit, par dessous, elle sentit plutôt qu'elle n'entendit, touchant la partie du cou qui avoisine l'oreille, un souffle chaud qui disait :

– « Dernière oraison,... mademoiselle ! »

– « Ah ! Enfin... soupira Germaine. » – Mais cette quatrième et dernière oraison lui parut terriblement longue. – Du coin de l'oreille atteinte Germaine avait rougi au-delà de toutes les extrémités du visage. – Elle se releva que la cérémonie finissait à peine.

Le vicaire, un peu égaré, se méprit sur la belle rougeur de la jeune pénitente. Il prit sa main et lui dit :

– « Mon enfant, venez, pour l'exhortation, à la fin du déjeuner. Ces messieurs en seront aux *Grâces* après le café. Vous frapperez à la sacristie et demanderez l'abbé Belenduit. – C'est moi. »

Germaine tourna rapidement les talons et partit.

Près de la porte, voyant les passants de la rue, elle s'arrêta pour se remettre un peu. – Un grand garçon traversait, parmi la foule, tenant franchement par les deux mains sa fiancée, fraîche et toute rieuse de son bonheur, au grand jour.

Germaine regarda bien, de tous ses yeux, puis elle baissa les paupières pour imprégner ce tableau dans sa tête, et couvrir un badigeonnage faux et laid par cette peinture jolie et vraie. – Elle pressa sa poitrine de ses deux mains, s'écriant : « O mon Germain ! » – Mentalement, elle ajouta : – « Monsieur Belenduit, pour peu que je parle de votre odeur à Germain... définitivement, je la connais : vous sentez le vieux battu. »

Le Belenduit lissait, à chaque coin de son front, les cosmétiques de sa couronne et ne quittait pas de l'œil sa pénitente.

Sa pénitente ne vit rien et gagna la rue.

Pauvre dévié ; empourpré, mais déçu, il rentra. Il rentra pour rêver la duplicité ; – jeune, embrasser le vide ; – vieux, pleurer sur sa destinée...

Germaine dépêcha, vite, ses courses. Elle vendit son beurre, débattant carrément son prix. – « Donnant, donnant, disait-elle ; contre de bon argent de bon beurre. »

Elle aborda le comptoir de l'épicier. De l'autre côté, on la servait. – « C'est comme à la balustrade, disait-elle ; pourtant c'est plus franc ici, donnant donnant : voilà de bon sucre, voilà de bon savon pour le bon argent de mon bon beurre. » – L'épicier, riant, la plaisanta sur sa gentillesse, tout haut, devant tout le monde. Elle ne rougissait pas, tout le monde approuvait, et tout le monde avait raison, car elle était bien jolie, la franche fille qui n'avait rien à taire.

Elle rentra toute fière au logis, emportant en sa poitrine des trésors de simplicité, de droiture, d'expansion pour Germain, l'époux, à la face de tous ; et, aussi, des réserves, déjà, de récente maturité, à l'endroit de la famille espérée, la gloire de l'avenir.

Sur le seuil, M. Corda, joyeux comme un enfant, la reçut dans ses bras ; il l'embrassa, claquant, de tout son cœur, ses bonnes grosses lèvres sur les joues roses de la fillette. Il la souleva comme une plume, la porta en triomphe au lit de Germain, criant :

– « A quand la noce ?... C'était la crise finale, j'en étais sûr, petite Germaine ! Il est définitivement guéri et bien portant ton grand dadais de rechuteur. – A quand la noce ? – Et, tout le long du jour, qu'on s'embrasse en attendant. »

Germain ne se fit pas prier davantage, et Germaine, abîmée dans son amour heureux, inonda le cher réchappé de caresses et de toutes les larmes chaudes que lui fournirent ses plus douces émotions.

Puis Germaine raconta son voyage.

Elle n'omit rien, la fillette éprouvée.

A l'odeur de vieux battu, le docteur rit aux larmes.

– « Peste ! – Germaine exécuteur !... J'avais oublié celle-là, disait-il en se pâmant. – Terrible fillette, tolérons l'odeur de sainteté. Abstenons-nous de l'aller respirer, si elle offense nos chatouillements olfactifs ; mais, cadédís, trêve de bouffonneries ! – Ne discernons pas les palmes du martyr. – On se tient à distance des émanations peu séantes, ma toute belle. Tant pis pour qui s'expose ! »

Et il riait plus fort.

Germain le prit moins gaiement. – Avec le ton demi-sérieux, demi-badin, il mouilla le coin de son mouchoir, essuya soigneusement la mignonne portion du cou blanc de sa maîtresse qui avoisine l'oreille et dit, en lançant le mouchoir au milieu de la chambre :

– « Germaine, mettez-moi ça au savonnage, et posons des bases durables à notre union. – Je me sens au mieux, ma Germaine, le docteur vient de me délivrer une police d'assurances en la meilleure forme. Je me suis tenu levé presque tout le jour ; en votre absence, vagabonde, j'apprenais à veiller... comme un vrai mari, continua-t-il en riant, regardant M. Corda. – Nous ne languirons donc plus longtemps dans le provisoire, et, sans détours, j'entends être, le plus vite possible, un mari définitif et effectif. »

Il fixa tendrement Germaine, et, lui prenant les deux mains, il interrogea ainsi :

– « L'assemblée goûte-t-elle l'avis ? »

Germaine dégagea ses mains, entoura le cou de Germain, et, renversant sa tête sur l'épaule du farouche interrogateur, elle articula un seul mot, à peine et si bas qu'une seule oreille, sans doute, l'entendit.

Germain reprit :

– « Donc, que sera cette alliance ? – Vous êtes intelligente, bonne, aimante, jolie. jolie à me fabriquer, avant la noce, des jours de quarante-huit heures, et, relativement, presque riche, par ma foi. – Treize mille francs, docteur ! – Et le bétail en plus, appuya Germain, visant le docteur seul. »

– « Fou, dit le docteur, c'est pour la dix-septième fois depuis deux heures que vous me l'expliquez. Allez, allez toujours. Vous ne voyez donc pas que je bois vos paroles ? »

Germaine à cette nomenclature resplendissait. Belle ! belle pour Germain ! – Ah ! oui, elle était riche ! riche d'une immensité de bonheur

qu'elle eût voulu d'une seule fois lui verser. Elle fixait le regard aimé. Elle en remplit son âme à déborder, elle s'efforça encore, puis, la mesure comble, n'y tenant plus, elle se précipita à genoux, ses lèvres sur les mains de Germain ; elle les baisa fièvreusement, puis s'en couvrit le visage et sanglota, son bonheur coulant au dehors.

Germain, très ému, lui-même, fut obligé de s'arrêter. Il laissa faire, savourant la plénitude de sa joie, et, pénétré, religieusement, il continua ainsi :

– « En échange de cette vie pleine, de cette inconcevable félicité dont je me sens submergé, dont vous êtes comblés dans des proportions qu'aucun de mes rêves de jeunesse n'avait jamais atteint, – que voulez-vous que je vous apporte, moi ? – Ma naissance ambiguë et repoussée, mes mains calleuses, ma bonne volonté banale ; des complaisances pour votre jeune cerveau de dix-huit ans ? – Je me mépriserais, et, avant dix ans, Germaine, vous arriveriez à mépriser vous-même celui qui, par un entraînement inconsidéré, serait devenu le père de vos enfants.

« Ecoutez-moi bien, ma femme, ma chère femme. et, vous, monsieur Corda, écoutez-moi de même ; je vous veux pour mon garant ; dans votre science mûrie, vous serez le parrain de ce baptême d'un novice père de famille.

« Durant toute ma vie passée, j'ai visé un trésor : ai-je atteint une parcelle ? – Durant toute ma vie future, sans relâche, je veux combattre en vue de cette même conquête. – Vous êtes riche de tous les dons de la femme, Germaine. Mon trésor les égalerait vous : c'est la raison. »

Il se releva fièrement.

– « Oui, j'en ai conquis des bribes. Je le crois : je le sais. Et c'est par ces bribes de raison que je suis digne de vous et que je me sens assez confiant pour entreprendre l'œuvre de notre union.

« Germaine, que ce point soit désormais fixé : nous allons allier les plus riches dons de la femme à la raison de l'homme.

« La raison faible serait un non sens. La raison donne la force, elle illumine et conduit. C'est phare du port. Elevé sur le roc solide, ce phare éclaire et domine la tempête. – Par la raison, dans la raison, je dois être fort ; je veux être fort, et vous guider. »

Il lui tendit les deux mains.

– « Germaine... Dites-moi que vous ?... »

Elle fit un geste énergique.

Germain l'arrêta.

– « Ne jurez rien. – Ma femme ! un mot de bouche me suffira toujours. –
Simplement, dites-moi que vous n'entreprendrez jamais, sans m'avertir
l'exécution d'une sottise. »

Germaine entoura, de nouveau, le cou du mari à ses deux bras et elle lui
dit, à l'oreille, très bas, seul mot, un mot du cœur sans doute, car Germain
la couvrit d'un regard qui approuvait et remerciait.

Très bas, mais le docteur entendit ou comprit sans entendre. Le brave
homme, d'attendrissement, pleure comme il avait ri, de tout son cœur,

– « Voilà, voilà l'union de mes rêves, criait-il. Courage, mon ami. – Petite
Germaine, suis ce garçon-là. C'est le vrai pilote. – Enlace-le comme le
lierre ; il est fort. Si la tourmente l'emporte, vous sombrerez unis. – Mais
j'ai confiance, mes enfants ; vous serez heureux.

XVIII

LA NOCE

La noce ne tarda pas.

Germain recouvrait sa force tous les jours. – pressait le mariage, pour régler avec le Baron, disait-il ! Les commères se contaient finement à l'oreille que beau gars n'annonçait, au plus, que la moitié du motif.

En bonne fille, Germaine ne retardait rien.

Au jour marqué, elle fut très prête, et, pour sûr le village ne vit jamais plus jolie mariée.

En comité intime, le malin abbé, depuis, dit à l'oreille, que toutes les filles nubiles du bourg lui avaient confié deux petits péchés, à la charge de ce jour-là : jalousie contre la mariée ; contre le marié, envie. – Passons cette légère indiscretion de l'abbé au débit d'un trop large verre du frontignan de la Baronne. D'ailleurs, ce saint pécheur a mérité l'excuse, car, franchement, la bénédiction nuptiale n'a pas été pour lui, ce jour-là, sans déboires.

Il faut bien l'avouer aussi, au préjudice de notre brave Germain, car, enfin, nous sommes tenus de ne rien cacher, la bénédiction nuptiale ne lui allait qu'à demi ; – soyons entièrement exacts : elle ne lui allait pas du tout. – Très sérieusement, s'il eût pu s'en affranchir, il se serait marié carrément, devant M. le maire, pour la régularisation de l'état civil uniquement, comme un franc payen de toutes pièces.

Il osa même en toucher deux mots avant la cérémonie, mais il entendit s'élever, dans la famille et dans l'entourage, un *tolle* si énergique, si général, qu'il dut prudemment rentrer sa plante exotique, comprenant que son terrain d'essai était peu préparé et n'offrait aucune chance de réussite. Il eut même la sagesse d'en tirer une réflexion de valeur.

La classe paysannesque, se dit-il, est une puissance réelle ; c'est elle qui produit. Une puissance immense : elle est la masse. Puissance, sans doute, qui s'est ignorée jusqu'ici, mais qui, grâce à nos conquêtes démocratiques, tend de plus en plus à se révéler à tous, et, ce qui est mieux, à se connaître elle-même. Quand elle saura s'affirmer elle ne sera plus une puissance dans l'État, elle sera la toute puissance, car elle tient les trois quarts en nombre et elle a la vie de tous dans sa main.

Or, qui la possède, aujourd'hui ? – l'habitude.

Elle n'est pas éclairée, elle n'a, par conséquent, aucun jet primesautier. Faute de tremplin les élans de son génie ne dépassent jamais la ligne où commence la lumière ; par conséquent, ses efforts retombent dans l'ombre, personne ne les voit.

Il lui faut donc l'instruction pour prendre son rang. Ce qui sera dominer, absorber.

Oui, absorber. En effet, quand celui qui fait, le travailleur, l'homme d'action sera éclairé, il ne permettra plus cette bifurcation bizarre et qui ne paraît naturelle que parce qu'elle existe : d'un côté l'éclaireur, de l'autre l'exécutant ; par son élévation aux lumières, l'exécutant deviendra son propre éclaireur, et les deux, exécutant et éclaireur, seront réunis, absorbés en un seul. La classe des exécutants, par ce progrès, absorbera donc l'État ; ainsi l'exécutant ou le travailleur deviendra la puissance, la toute-puissance. Il dominera l'État, il absorbera l'État, il sera l'État lui-même. – La classe paysanne deviendra donc la société.

Dès aujourd'hui, elle l'est bien en réalité ; car, sérieusement, la classe travailleuse, étant seule nécessaire, est tout, et ce qui est en dehors d'elle vit d'elle, à son détriment, est, en un mot, inutile et parasite. Au jour de cette réunion des lumières et de l'action, cette classe travailleuse sera devenue la société de fait et d'apparence, d'utilité et d'éclat. On en pourra dire que le corps a revêtu ses habits.

Les mannequins qui détiennent aujourd'hui ces habits, l'inutilité, le parasitisme, sont donc parfaitement logiques de refuser les lumières au paysan ou au peuple. S'ils s'en dessaisissent, en effet, ils n'ont plus de raison d'être, leur rôle éclatant et oisif est fini. Il leur faudrait se faire

exécutants eux-mêmes, se faire peuple, se confondre dans l'égalité commune.

De même il n'y a qu'une logique pour le peuple, c'est d'exiger que l'instruction lui soit donnée.

Mais, continuait Germain, cette phase de l'apogée du paysan n'est pas encore celle où nous voilà. – Le paysan ne voit pas, il est séparé du jour par une croûte, l'habitude. Moi qui vis parmi le paysan, je ne puis le prendre que comme il est. Ne nous égarons pas dans l'erreur de ceux qui ont voulu l'émanciper d'un coup, briser d'un effort ses habitudes et le plonger subitement en pleine lumière. Le pauvre diable en a été aveuglé, et, replongeant, il a d'autant plus chéri son ombre. Je vis comme lui, je suis en lui, je dois me servir de lui et je veux le servir lui-même. Tirons donc sur la guide qui attache son mors, – l'habitude : seulement, tirons sagement et toujours du côté qui conduit au soleil. Il montera cette côte ; lentement, mais, du moment qu'il en aura pris l'habitude, il la montera.

C'est en ébauchant ces bases sagaces de raisonnement que Germain allait chez l'abbé commander sa messe et ses publications.

L'abbé le reçut avec une apparence de bienveillance à laquelle Germain ne s'était pas attendu. Cet habile, lui aussi, savait prendre son parti de ce qu'il ne pouvait empêcher.

Il plaisanta gaiement Germain sur le billet de confession qu'il venait demander. Il l'interrogea adroitement sur ses projets, que Germain ne livrait pas. Il lui parla devoirs, morale générale ; il commenta, avec tout l'extérieur de la bonne foi, les principes acquis sur lesquels nul n'est en désaccord. Enfin, il s'assit devant une table ronde, offrit quelques gâteaux et fit sauter le bouchon d'une bouteille de Vouvray – « Cette crépitante cervelle des Tourangeaux, » dit-il en riant. – Il trinqua, débita une assez amusante petite litanie de rites, de dogmes, qu'il saupoudra d'une grosse pointe de bon sens avec beaucoup de rondeur. Il sucra copieusement sa tartelette, toujours avec le même sans-façon, trinqua de nouveau et but par dessus. Tout passait bien.

– « Nous ne sommes pas farouches, ajouta-t-il. Notre sainte religion est divine, pas douteux, divine d'origine, mais parfaitement humaine quant à l'application. Il faut surtout qu'elle soit de son époque : je ne comprendrais pas, aujourd'hui, le rigorisme ou les scrupules outrés. – Entendez bien que

nous sommes, avant tout, des professeurs de morale ; voilà notre principale raison d'être. – On nous calomnie, mon cher ami, et les licences mondaines fourvoient une foule de bons esprits, qui sont des nôtres, qui s'éloignent de nous par entraînement, par ton, mais qui nous comprennent tôt ou tard, qui nous aiment au fond et qui finissent par revenir à nous, poussés par la conscience, par de douces nécessités, par la saine logique des engrenages sociaux. – Lancé dans les habitudes d'une existence à tourbillons, on se fait un monstre de nos pratiques ; c'est qu'on n'y a pas réfléchi : rien n'est plus aisé, et, quant à moi, je me fais une loi d'aplanir toutes difficultés.

« Ecoutez. Nous plaisantions tout à l'heure, entre nous, sur la confession. Eh bien ! qu'est-ce que c'est que ça ? – Oh ! une terrible affaire, disiez-vous avant ma porte ! – Mais, vous vous trompiez du tout au tout. – Regardez-moi donc bien, là ; et trinquons encore, comme une paire d'amis... J'ai dit : amis. Tenez, oui, voilà le nœud de la confession. C'est un doux épanchement, c'est une tendre confidence. Vous avez un être cher, un ami, un père ; vous allez à lui et vous vous déchargez de vos peines, de vos épreuves, de vos peccadilles de la vie. Il vous soutient, il vous conseille, il vous encourage, il vous blâme, il vous absout. – Je vous prends à témoin ! –

Vous auriez volé... que vous le lui diriez. – Mais est-ce qu'on vole aujourd'hui ? Est-ce que, entre braves gens, on a maintenant des choses honteuses à se dire ? – Eh ! non. Nous sommes d'honnêtes partisans de toutes les choses sensées et convenables. Nous passons la vie, côte à côte, suivant les mêmes chemins, mangeant du même pain, peinant ou nous réjouissant dans les mêmes mœurs. – Hé ! vous me connaissez bien, parce que vous êtes un homme, vous. J'ai vos énergies et vos faiblesses ; vos défaillances et vos redressements. – Est-ce que je ne vous connais pas de même, moi ? Votre confession !... Je l'ai, là, dans la mémoire, mieux que vous parce que j'y pense plus souvent. Et je commence par les plus grosses fautes. – Tenez :

« Vous avez déguisé votre pensée quand vous l'avez cru utile, – vous avez menti. – Oh ! pas souvent, je le sais, vous êtes un garçon franc ; mais, enfin, qui peut se vanter d'avoir, en toutes circonstances, précisément appliqué le mot juste ? Il y aurait présomption à le prétendre : ce qui serait un péché plus gros.

« Vous êtes jeune, et constitué de membres et de cœur comme un gâté de la nature. Vous avez eu des pensées, des ardeurs du sang, des aspirations des sens contraires aux règles chastes. – Eh bien ! mon ami, c’est fini cela. Vous voilà en possession d’une délicieuse petite créature ; car, ne vous y méprenez pas, c’est une perle, votre petite femme. Vous ferez envie, vous, mais vous n’avez plus rien à envier à personne.

« Eh bien ! et puis ? – L’éloignement des offices ; la viande du vendredi. Eh ! je vous effacerai cela avec la boulette de mie de pain seule. N’est-ce pas ça ? – Allons, voyons. Et ne suis-je pas devin à bon compte ? – Dites oui. Eh !... »

Germain sourit.

– « Vous voyez bien ! – Et, moquez-vous donc quand on vous dira que nos pratiques ne sont pas douces et faciles. – Allons, trinquons encore en signe de confiance et donnez-moi la main.

« Votre confession est faite, mon enfant. Vous vous repentez, vos intentions sont excellentes. Est-ce que e ne sais pas tout cela ? – Je vous absous. »

L’abbé déposa son verre, se redressa le buste, leva e bras dans une attitude patriarcale et prononça les formules de l’absolution. – En aparté, il adressa à son amour-propre satisfait un clignement d’œil imperceptible. Le même clignement du juif rusé qui vient de coller, au dupé, du retapé pour du neuf.

Germain était dûment ensacramenté.

Et douillettement. C’était au mieux. Par contre, notre pauvre fourré dedans apprit, deux jours après, que l’inoffensive Germaine, innocente pauvrete, avait été, au même sujet, terriblement malmenée sans ombre d’adoucissement au sucre de tartelettes.

– Professeurs de morale assurément ; même de plusieurs morales, selon les cas et les individus. – On flatte le taureau qui est armé, on houspille la chevrete sans pitié ; sans pitié, surtout, si l’on n’a pu l’enlacer.

Tout guilleret du succès, l’abbé tira son grand livre es mariages.

– « Vous savez, mon cher ami, dit-il qu’on nous astreint à trois publications. – Je vais vous en inscrire deux. »

– « Pourquoi ? dit Germain. »
– « C'est juste, je vous dois bien d'abrégé tous les ennuis ; n'en mettons qu'une. »
– « C'est. combien ? dit Germain. »
– « Dix francs.
– « Dix francs pour une. – Et pour deux ? »
– « Pour deux, cinq francs. »
– « Et pour les trois ? »
– « Pour les trois ? interrogea, à son tour, l'abbé Les pauvres diables qui sont obligés d'affronter le inconvénients des trois publications ne payent qu deux francs. »

Germain étala une pièce de quarante sous sur 1 table. – « Voilà donc deux francs. »,

– « Vous n'y pensez pas, Germain ; la fille Patient, un maître, affichée pendant trois dimanches avec tous les commentaires et commérages ! »

– « Monsieur l'abbé, appuya Germain, si, au lieu de trois, vingt publications ne coûtent rien, publiez vingt fois. – Maintenant que je suis déchargé de mes péchés, je porterais vingt bourses cent fois grosses comme la mienne, et je n'en aurais pas de trop pour l'entreprise sérieuse que je médite.

L'abbé eut un soubresaut des prunelles.

– « Et la messe ? dit-il assez sèchement. – Nous en avons trois, une de cinquante francs, une de vingt-cinq et la dernière de dix francs. Vous ne ferez pas l'injure à Patient de la messe des pauvres ! »

– « Les pauvres furent les amis du Christ, monsieur l'abbé ; je me range avec joie en aussi bonne compagnie. – Voilà dix francs. »

Les petites mains sèches de l'abbé saccadèrent, sur le papier, un paraphe agacé, d'où, par le bec de la plume, jaillit furieusement un gros pâté qui n'héritait rien de la douceur des tartelettes. – Il referma nerveusement son livre, but à lui seul le dernier verre de Vouvray et marqua trois pas vers la sortie.

Germain salua très respectueusement : – « Vous l'avez voulu, dit-il ; je m'en vais donc léger de défauts, ô mon père ; mais gonflé de vos bons exemples : charité, aménité, douc...»

Avec force, l'abbé ferma sa porte.

Mais à peine l'eut-il fermée, qu'il se mordit les lèvres.

– « Ce rustre est plus fort que moi, dit-il. – La colère est vraiment un péché. – Première faute.

Il en commit une seconde.

La messe de dix francs ne fut pas dite au grand autel. La rancune de l'abbé choisit une petite chapelle borgne. Il supprima les fleurs, l'encens, le poêle, et réduisit les illuminations à l'indispensable.

Dans toutes ces rognures dépitées du saint ministère on lisait cet aparté pointu : – « Je te vais flanquer de la marchandise pour ton argent. »

Deux cierges, néanmoins, avaient été placés devant les deux époux. Sur un signe, le bedeau, plein de recueillement, vint confier, à l'oreille du marié, que l'usage commandait de coller, à chacun des deux cierges, une pièce d'argent ou d'or, – emblème proportionnel de la tendresse future des époux.

– « Bon, répondit Germain. Et plus bas : – Je te vais flanquer de l'argent pour ta marchandise. »

Il ne colla rien.

L'abbé remarqua tout, prit le sang à la tête, avala les trois quarts de l'oraison finale, et, dans ces dispositions d'échauffement, entama, sur un mode extraordinairement aigu, l'exhortation suivante :

– « Voilà donc, mes pauvres enfants, la triste cérémonie que... »

– « Très gaie ! s'écria Germain en se levant d'un bond ; – pardon, très gaie, très gaie, – ô très riche et excellent père ! – Allons, Germaine, réjouissons-nous donc. »

Il tira vivement à lui sa mariée. La noce suivit. Le père Corda, pouffant de rire, poussait les attardés.

Et l'abbé, qui n'avait pas prévu cette rupture à son improvisation, demeura, bouche béante, immobile, comme le bienheureux en plâtre de sa chapelle borgne.

Il ne retrouva le souffle que pour éteindre les deux cierges, arrêtant au moins les frais.

Passant devant le maître autel, il se pencha, rentrant en lui-même, et se frappant la poitrine :

– « Très fort, dit-il, il est vraiment très fort. – Deuxième faute. – Au moins, n'allons pas à trois. »

Et d'un trait, il courut chez la Baronne.

Là, tout allait droit.

Droit et sans chute possible, sûrement. Qui rampe & terre ne craint pas de tomber.

, Avez-vous vu, au matin des beaux jours, cette grosse limace jaune qui traverse l'allée des fraisiers ? Visqueuse, gluante, elle glisse sur le ventre, enduite dans la graisse d'un crachat. Elle aussi, semble jouir du printemps qui se lève ; seulement vous sentez, au cœur, un soulèvement de dégoût et vous repoussez la fraise qu'elle a touchée. Si, même, le talon n'écrase pas, c'est pure délicatesse de bottine. Le sabot, lui, n'hésiterait pas. – Pourtant, il y a, là aussi, des jouissances, tant la terre est bonne et tolérante. Il y a une poésie particulière ; il y a l'ivresse : l'ivresse du gin qui bave et fait expectorer. – Passons, vite, et loin de ces odeurs.

Inclinons-nous devant la fleur qui s'ouvre. Gardons-nous de profaner du doigt les suavités de cette corolle : elle couvre, elle enguirlande, elle embaume un mystère fécondant ; le plus doux, le plus légitime le plus nécessaire de la nature, – l'amour.

Germaine, Germain, heureux et beaux enfants fleuris à point pour les ineffables secrets de la reproduction des races, entrez, franchissez le seuil sacré de initiations, pénétrez au sein de la plus vibrante de poésies, et que les mélodies de ces tabernacles saint fassent frissonner, dans vos brûlants mélanges, vos corps, vos volontés, vos sentiments, vos sangs, vos dévouements, vos étreintes et vos baisers, au milieu de communions harmonieuses, enivrantes que permet qu'ordonne le Dieu, la loi des générations de l'homme

La famille vous pousse doucement et vous protège au dehors, la société vous encourage, les mœurs, les volontés, les nécessités de tous les peuples et de tous les âges vous font cortège et applaudissent.

Dans la nature, vous êtes la fleur et le parfum. Votre pudeur est cette corolle brillante qui vous orne nuancée, fondue en un tout, elle constitue votre beauté, elle enchante et vous fait aimer. – Désormais l'enlacement sera votre force, le dévouement absolu votre règle, et les joies partagées votre droit. – Dans les mondes, vous êtes l'axe, dans l'humanité vous êtes le but : vous êtes l'exemple ; vous êtes la gloire.

Montez, montez la vie ! montez cette voie droite unis, embrassés. – Vos pieds en heurteront les cailloux : que vos mains jointes se soutiennent. – Les respects vous excitent ; l'honneur vous regarde.

XIX

DÉCISION

Ainsi que son Abbé, Germain, aussi, peu de temps après, se rendit au château. Catégoriquement escorté : Patient à droite, le notaire à gauche. Mais, dans son désir, sans doute, de déjouer quelque nouvelle absolution, il évita la Baronne et, simplement, visa la caisse.

Le compte fut facile, ce que le notaire appelait la *purge* avait marché sans embages, brave père Patient ignorait l'hypothèque. On compta treize mille francs en monnaie claire, et Germain ramena père Patient triomphant. Ses quatre mille, à lui, étaient antérieurement rentrés.

Il étala les dix-sept mille francs sur la table, fit sauter à bras le corps le père Patient, embrassa Germaine et leur dit :

– « C'est le moment de terminer l'histoire de mon ancien suzerain dont je fus le brossier, monsieur le vicomte Ernest de Sennevières.

– « S'il vous plaît, et même qu'il vous plaise, qu'il nous plaise à tous ou non, monsieur Ernest est aujourd'hui notre sous-préfet.

« On aurait pu mieux espérer de nos gouvernants républicains, mais c'est ainsi : il reste encore des moyens de gagner l'habit, des moyens à l'habit de gagner l'antichambre, et, toujours comme devant, l'antichambre sait gagner la place. Que voulez-vous, l'antichambre est la même ; mêmes livrées, mêmes couloirs de derrière, mêmes issues secrètes.

« Vous dire que ces résultats de nos quatre-vingts ans d'efforts démocratiques me font plaisir serait une inexactitude. Patriotiquement, je ne saurais me tenir indifférent devant ces scories vésiculaires de notre époque qui sont, après la blessure, nos suppurations sociales.

« En ce qui me concerne personnellement, tout à l'inverse de la claque, je suis payé pour ne pas applaudir. Un jour, près d'Orléans, dans la bagarre, je sentis, par derrière, deux balles siffler sur les confins des jugulaires de ma casquette. Je me retournais surpris, et, parmi les spirales de la fumée, je distinguai, se dissimulant, une silhouette qui me rappelait à s'y méprendre les formes à moi bien connues de M. Ernest. Était-ce une silhouette de son Sosie ? je ne veux rien garantir ; mais j'éprouvai la sensation d'un homme qui se félicite très positivement de n'avoir pas instruit son jeune maître à viser plus juste les nids de pies perchés aux hautes futaies de Sennevières. Et, de cette sensation, aujourd'hui même, en te regardant, ma chère femme, j'en ressens un bon reste encore. »

Il embrassa Germaine.

Germaine se laissa faire ; ne voyant rien, sans doute, car ses grands yeux étaient tout ronds, fixant au delà, et elle disait :

– « C'est très singulier ; à coup sûr, j'éprouve exactement une sensation semblable. »

– « Personnellement, donc, continua Germain, je puis avoir. Il se reprit. – Nous pouvons avoir à redouter les suites indigérées de mes sorbets du café Riche. Mais, bast ! ajouta-t-il en riant, je m'en préoccupe comme de l'an mil. »

Il prit plaisamment l'attitude du commandement militaire et cria : – « Peloton !... Voici le mot d'ordre : – Fais ce que dois.

« Ce que je dois, aujourd'hui ? c'est écrit. – Pour le lire couramment, je n'ai qu'à nous regarder tous les quatre : vous père, toi ma Germaine, moi-même votre serviteur, et, en quatrième, sur cette table, ce petit polisson d'entassement, dont les reflets vifs scintillent comme des yeux intelligents sous ce rayon de soleil, – nos dix-sept mille francs. »

« Personnage à consulter, certes. N'est-il pas le fruit du travail sans trêves de trois générations ? Du travail de toute votre vie, à vous père, et, aujourd'hui j' imagine, il doit être le coussin de votre repos ? – Il est d'ailleurs une assurance sérieuse contre toutes conséquences de sorbets. Il est l'instrument de mon travail futur, la promesse de notre vie commune, ma Germaine ; et aussi, et aussi, s'écria-t-il tout rieur, il est encore le gage d'instruction, de direction utile « au profit des absents. »

Il prit les mains de sa femme et la regarda dans les yeux. Puis, approchant une petite moue enjouée tout au bord de la bouche attentive qui le comprenait si bien, il ajouta à mi-voix :

– « Serait-il gentil d'oublier les absents ? Ils viendront. ils viendront, petite femme. De ce joli coteau que vous fleurissez, déesse, ne les apercevez-vous pas à l'horizon ? – Je les vois, moi. dans vos beaux yeux. »

Il l'enlaça dans ses deux bras, et, tout à fait fou, moins distinctement, il murmura :

– « Et je les sens dans tes lèvres !... »

Mais les murailles, tout autour, l'entendirent et furent secouées d'un frémissement. Père Patient porta la main à sa poitrine pour contenir les élans de son sang rajeuni.

Tout vibre sous l'impulsion d'un amour vrai. – On dit que les accents d'Orphée fendaient les rochers. C'est possible.

Germain tentait de se raffermir. Il essuya son front, disant : – « Trop de bonheur ! »

Mais la main de Germaine le tenait encore. Il la repoussa.

– « Reprenons, dit-il avec volonté. – Je suis si distrait, si enfant, père, que je vais perdre toute votre confiance. »

Le père dit :

– « Mon fils, tu l'as gagnée tout entière. Dis, décide, fais. – Vraiment, tu me rends heureux, Germain. – Quand mon déclin est venu, je trouve la tête et le cœur qu'il me fallait pour suppléer à ma vieillesse et guider mon enfant. Peut-être, je ne méritais pas tant. »

Le bonhomme pleurait de joie. Il pressa Germain contre sa poitrine.

Germain continua ainsi :

– « Mon père, il s'agit donc de trouver la retraite pour cette période de repos que vous qualifiez trop durement, mais dans laquelle j'entends que vous soyez définitivement entré. A moi le travail. – Pour votre expérience, notre retraite sera le portique des conseils, le jardin académique où vous me professerez. Et, pour toi, ma femme, en même temps ce sera le métier sur lequel tu broderas, sous ma dictée .et mes admirations, ton canevas si soyeux, si bien doué ; ce sera ton temple, ma petite femme, que tu orneras, que tu ordonneras à ton goût, et où j'officierai, et où je t'adorerai. »

Il se pencha de nouveau, pour l'embrasser, mais se retint.

– « Décidément, père, rappelez-moi à l'ordre ou je suis incapable d'atteindre le bout de mon exposition.

« J'ai mieux, tenez, je m'administre une dose réfrigérante : – je saute sur M. Ernest.

« Le point culminant de l'histoire de M. Ernest, celui que, dans mes conversations sur le sujet, je vous ai maintes fois souligné à dessein, c'est sa déconfiture absolue. – La terre de Sennevières est vendue. Vendue à fond, sans un pouce de retenue ; et, ce qui est bien autrement important pour nous, vendue à une Société de marchands de biens qui la distribuent en détail, par lots gros ou petits, à qui en veut et comme on en veut.

« Je vous ai quitté trois jours sous le prétexte d'habits de noces ; chers amis, je vous trompais. Je t'aime assez, chère femme, pour ne pas, un instant, me préoccuper de parure. Je pensais à l'avenir, je pensais à l'établissement solide et je me faisais scrupule de monter au gouvernail sans avoir relevé notre hauteur et tourné la poupe vers le port. – La vérité est que j'ai passé mes trois journées presque entières à parcourir, dans leurs moindres détails, ces landes, ces gruyères, ces vallons abandonnés où j'ai passé mon enfance, sur la grande terre inculte qui constituait la Touraine du grand seigneur.

« Quelles émotions j'ai ressenties dans ce passé ! Quels horizons se sont ouverts devant moi dans L'avenir ! Quel travail, quel champ aux facultés de l'homme, quelle création, quelle plénitude de vie dans ces entreprises et dans le résultat, et quelles joies pures et saines !...

« Ah ! accaparements du passé, que vous êtes coupables dans vos stérilités ! – Fonctionnaires, employés, coureurs de places, d'industries nébuleuses, d'états prétendus libéraux ; égarements du présent, que vous êtes à plaindre de cette myopie qui vous empêche de voir, à vos portes, de si fécondes, de si triomphantes colonisations !

« Ces deux mille hectares inutilisés dans la main d'un seul, inutilisés à ce point de l'avoir ruiné, de l'avoir pendu, pourraient enrichir deux cents familles. Ils peuvent épanouir mille citoyens dans l'activité, la joie du travail et le bien-être. – Du haut de ces jolis coteaux tourmentés, que j'avais gravi nu-pieds, m'étonnant, dans mes rêves d'enfant, que l'avarice de leurs

cailloux moussus me permît à peine le morceau de pain de ma faim, j'ai vu, j'ai vu sûrement, comme je vous vois : – votre repos dans l'aisance, mon vieux père, l'expansion de nos joies, chère femme, le développement assuré de notre famille, et, pour moi, tous les contentements des combinaisons d'homme, pour mes jours de force du travail, et des moissons pour couronner mon œuvre.

« A ces découvertes je criai :

« Quel voile, naguère, vous cachait donc à mes yeux ? – Une taie ; la taie sociale d'une époque ; l'oppression d'une grandeur. – Cette grandeur est tombée.

« Par quelle merveille vous aperçois-je à présent ? – Par la vertu de quel talisman êtes-vous à ma portée ? – Cette merveille, c'est l'instruction. – Par hasard, j'ai ramassé cette instruction que la société ne m'aurait pas donnée ; quelle doit à tous et dont elle gratifie quelques-uns. – Et- ce talisman, mes bons amis, le voici : ce sont ces écus ; mon instrument de travail. Instrument dû à chacun. Qu'on ne donne pas. Que certains, exclusivement détiennent :

« Je vous le dois.

« Saisissons-le, comptons-le, exprimons-en toute la valeur.

« Dix-sept mille francs !

« A portée du boulevard, ce serait une obole. – M. Ernest a, souvent, fait rouler cette obole, en une nuit, sous l'oreiller duveté où fut creusée la place aux chignons roux. – A deux pas de là, son père manipula les multiples de ce chiffre, et la grande gueule de la Bourse, en ricanant, n'en faisait qu'une bouchée.

« A soixante lieues plus loin, trois pas en temps de chemins de fer, à Sennevières, c'est un levier puissant.

« Pourquoi cet écart dans les prix ? Est-ce valeur virtuelle de la terre à remuer ? – Nullement : – La Bourse ne fait que des dupes, la fashion du boulevard ne produit que des gueux, et le duvet aux chignons n'engendre que saletés ; – ici poussent des moissons. – Un hectare, aux landes de

Sennevières vaut dix lieues carrées de Bourse, d'asphaltes ou d'antichambres et de couches souillées de courtisanes.

« Ces dix lieues carrées, là-bas, sont un cloaque moral. On y trépigne dans la boue, elles ruinent sur l'ordure. – L'hectare, ici, s'enrichit du fumier, et sa gestation purifiante, contre des déjections rebutées, rend à la consommation vingt pour un de succulentes denrées.

« Or, là-bas, de ces surfaces pustuleuses, chaque mètre carré se vend deux à trois mille francs, rue Vivienne ; quand, ici, l'hectare tout entier, dix mille mètres carrés, se vend, à Sennevières, deux cents francs.

« Eh ! qu'est-ce donc ? – Est-ce aberration, folie ? – Non. – Est-ce, au dix-neuvième siècle, moins de cent ans après Voltaire, est-ce oubli, ignorance ? – Du tout : – des cartes circulent qui montrent, au centre du pays, des taches de milliers d'hectares inexplorés. – Aurait-on caché ces ressources ? Sont-elles perdues dans les traverses ? – Allons donc ! Des chemins de fer les sillonnent. Et ces deux extrêmes, la fange morale assurée, d'un bout, et, d'autre bout, toutes les promesses des opulentes verdure sont à portée de promenade.

« C'est unimaginable, c'est invraisemblable, et c'est certain.

« La cause n'est ni la folie, ni l'ignorance, ni les traverses. La cause est, maladivement, péniblement et à grand travail, forgée par les institutions et les mœurs.

« Mes amis, rangeons-nous de telles institutions puisque nous le pouvons ; arrière ces mœurs. Et, puisque, par fortune, nous avons les connaissances, le courage et la somme, – achetons un coin de la grande terre des seigneurs.

« Plus d'obstacles ! – De mes yeux, j'ai vu les grandes futaies abattues. Les gigantesques chênes qui couvraient les tourelles sont en planches pour le menuisier. Les splendides ormeaux de l'avenue font des moyeux pour le charron. Le notaire a acheté les taillis jusqu'aux charmilles. Les murs du parc, par dix baies, comme une dentition décrépite, semblent rire à toute volée, laissant passer, par leurs brèches, les rustres, nos amis, qui s'en vont dépecer les massifs et tirer du gouffre, pour, enfin, la répandre à la ronde, la nourriture de tous, que cet infernal, que cet insatiable Grand-Gousier, jusqu'ici, n'avait fait qu'avaler.

« A droite, les écuries, où j'ai vu trôner dans leurs stalles bronzées, Débora, Eveline, Fille-de-l'Air, cavales de plaisance, et leurs superbes et inutiles émules, Pâris, Mandarin, Mahomet ; ces palais à belles rosses, sont vendus à Jean Nicou. Jean Nicou en a fait une ferme. La ferme a produit pour quatre cents francs rien que de pommes de terre, dès la première année, plus que écuries, chenils, avenue, parcs, massifs et château tout entier n'avaient jamais rapporté depuis leur création.

« A gauche, Louis Chopin et Pierre Branchu ont établi leurs familles à l'aise sous les lambris du chenil où quarante générations de Briffaut et Tabaraut avaient dévoré dix moutons par semaine. Chopin et Branchu, moins avancés que Tabaraut, n'ont pas encore mangé de mouton, mais ça viendra. En attendant Chopin sème les betteraves et Branchu plante la vigne, qui vient à merveille. – Tayaut ! tayaut !

Tayaut ! fouettons les chiens, tayaut ! et vive le bon vin à Branchu ! mes amis, nous en aurons aussi. Tayaut ! tayaut !

« Voilà des exemples. Suivons-les. C'est le champ ouvert au travail. – Voilà nos plaisirs. Tayaut !

« Allons, Germaine, sonnons le départ, sonnons !

« Tonton, tonton, tontaine et tonton !

« Et, dès demain, de grand matin,

« Tintin, tintin, tintaine et tintin.

« A vous, à vous, père Patient, appuyez Il chiens ! »

Il culbutait le bonhomme, il entraînait sa femme qui riait aux éclats, dans une valse frénétique, auto de la table aux écus, criant à tue-tête :

– « Tayaut ! tayaut ! C'est notre chasse à nous Tayaut ! – Aux chiens, aux chiens ! – La chasse : pain, la chasse au succès. – Son nons, son nons c'est le triomphe ! Et dès demain, demain matin..

« Tintin, tintin.

« Partons, partons ! amis, partons !

« Tonton, tontaine et tonton ! »

LE PLAN

O On partit, en effet ; dès le lendemain. On trouva ; to on convint.

Car, moins de trois mois après, au quart de la durée des délais que Germain avait stipulés au profit du vendeur de la Borderie, rangée en caravane, le poulet voiturant le ménage, les deux bœufs en avant, avec Charlot à leur tête, celui-ci l'aiguillon brandi comme le bâton blanc du patriarche qui change de campement, toute cette intéressante colonie de travailleurs se mettait en marche pour Sennevières.

Tout à l'arrière, le père poussait les trois vaches. Il se retournait souvent, essuyant une larme furtive.

La colonie fuyait.

Elle fuyait l'envahissement des loisirs sur le labeur, des plaisirs sur le devoir, de l'ambition égoïste sur Futilité modeste, de la grande futilité dorée sur la féconde production en sabots. – Elle fuyait les conséquences funestes d'institutions vieilles et condamnées, que la force a édifiées, qui ont traversé les âges dans les ténèbres, s'étayant sur les abus et cimentant, avec les larmes, avec le sang des rébellions légitimes, leur base sans cesse minée par les besoins, par la nature, par les nécessités, par la raison des peuples qu'elles écrasaient.

Elle fuyait ce reste de sottise et de routine d'une génération, éclairée par les penseurs et les révolutions, qui ne sait pas encore puiser, dans les préceptes et les grands exemples de ses pères, le petit complément d'énergie qu'il lui faut pour mettre, définitivement et pour jamais, à néant ces ressouvenirs de domination des inutiles, d'asservissement des nécessaires, de compressions, d'injustices, de luxueuses et stériles fatuités ; lesquelles, à

la honte de tout ce qui sent, de tout ce qui pense, piétine encore et couvre de mépris, le mérite, le courage, les vertus et toutes les laborieuses tribulations.

Elle emportait, dans son petit bagage à mulet, l'observation approfondie du sol et du climat, l'expérience d'un vieillard et son amour du vieux métier de son père. Elle emportait la bonne volonté, l'ardeur, l'intelligence des jeunes gens, et cette soif de succès qui sait, de rien, créer ; qui, dans la foi en son art, enfante des merveilles.

Qu'elle pleure la contrée qui chasse le paysan devant la cravache du laquais ! – Qu'elle pleure, quand les massifs à plantes rares s'étendent aux champs des moissons !

La grille du parc lancéolée d'or est, pour elle, la coalition des lances de fer qui la plie implacablement au déclin. Les luxuosités des bosquets agrémentaires qui l'absorbent, absorbent sa production, ses ressources, sa valeur, son numéro d'ordre qui la classait dans le monde utile. Elle devient, ignominieusement, somptuaire ou incapable ; et, proportionnellement à la somme des fainéantes somptuosités qui l'envahissent, elle est condamnée à la consommation sans produits. C'est-à-dire que, parmi les mœurs fortes qui se lèvent et dont bientôt luira le jour, elle se voue à la faim et à la honte.

Et vous, villages chétifs, qui avez tant gémi, qui avez si longtemps grelotté sous la bise affamée que ne pouvaient arrêter vos landes stérilisées par les chasses seigneuriales, – attendrissants misérables ! Relevez la tête ; enfin, entrez dans la joie ! – La chasse est abattue ; la livrée déchirée. Séchez vos pleurs ! – La trompe haineuse et sarcastique de vos fouetteurs ne publiera plus, aux échos de vos déserts, leur triomphe et votre défaite.

Hâtez-vous. Déchiquez les lambeaux de la seigneurie morte, et partagez entre vous. N'ayez peur de vos pénuries ; elles vont cesser. N'ayez peur du lucre du spéculateur ; le marchand de biens est votre bienfaiteur. – Achetez, achetez !...

Déjà, vers vous, émigrent les exilés des pays qui vous succèdent en décadence. Ils sont en marche, et vont vous montrer : – comment on défriche, comment on répand l'engrais, comment on décuple la récolte ; comment on fait la viande ; comment on produit la vie de tous ; comment

on plante la vigne ; par quel tour joyeux de la roue du pressoir on fait couler le vin à flots, le vin généreux, que vous ne connaissiez pas, que vous allez boire, avec ses forces, sa verve entreprenante et sa sève d'allégresse. – Hâtez-vous, hâtez-vous ! Achetez. – Vous avez les bras ; la terre vous donnera le courage. C'est, trois fois, l'argent : vous payerez. Mais hâtez-vous. Regrets aux retardataires.

Car, déjà, les avisés arrivent.

Germain entra dans Sennevières par le milieu du bourg.

Ceux du bourg se mettaient aux portes, disant :

– « Ce sont les nouveaux de Voisine. »

Et on commentait.

– « Le domaine de Voisine, assurait un vieux courbé, courbé par la misère, à ma connaissance, comme à celle de mon grand-père, n'a jamais produit que des ajoncs, des genêts et des bruyères. A voisine, ces pauvres diables en ont pour trois ans, et ils partiront, d'ici, la besace au dos, comme me voilà. »

– « Peut-être ; peut-être, objecta un passant. »

C'était Pierre Branchu qui descendait, en ce moment, tout fier de ses épurations de l'ancien chenil. S'adressant au vieux besacier, il ajouta :

– « Sous nos seigneurs, vous avez pris, mon brave, un vieux pli d'abattement que l'avenir ne redressera plus. – Eux, encore, n'ont pas plié. »

– « Miséricorde ! s'écria une pauvre vieille en guenilles. Si, au moins, M. le comte était encore là pour leur faire l'aumône au départ.

– « L'aumône à leur départ, riposta Branchu ! oui, nos comtes la leur demanderont peut-être. »

Cette parole ferme monta l'audace.

Un vieux affligé osa dire : « De bien braves gens, assure-t-on. »

Le curé survint. Il fit signe de la main comme pour un secret, et déposa, discrètement, cette confidence, dans l'oreille de trois commères :

1 – « Chut ! chut ! – J'ai appris, mes pauvres amis. des républicains !... »

f Un lâche s'élança, en queue de la révélation, et, câlinant le curé, s'écria :

– « Des gredins ! – Qui ont fait mille maux au Baron d'Orensac. »

– « Chut ! chut. fit le curé. »

Des deux mains, il marqua un signe de prudence.

Tout le monde rentra.

Branchu, demeuré seul, regagna les démolitions du chenil, raisonnant ainsi :

– « La petite police a déjà fait la route. Elle essaye de salir : donc, les nouveaux de Voisine sont d'honnêtes gens. »

Sous cette première bordée, Germain fit tourner à gauche sa colonne.

Il remonta vers sa source le petit ruisseau qui arrose les prés de Sennevières et d'où s'élance, comme un point d'admiration, un joli petit clocher en pierres, à nervures.

Ce clocher admire-t-il, ou veut-il qu'on l'admire ? L'un et l'autre est possible ; car il est charmant, et, depuis six siècles, sans autre fatigue apparente que quelques rides au front que son âge autorise, il regarde le vent se jouer dans les bouquets de bois, dans les sinuosités pittoresques de l'une des mille coquettes et fraîches petites vallées qui sillonnent en tous sens cette partie gracieusement tourmentée de la Touraine. – Il a fallu ces siècles du régime atrophiant des grandes terres pour parvenir à déshonorer cette aimable nature ; pour favoriser l'expansion, jusque dans le fond des vais, des bruyères, cette mousse des stérilités, qui, elles, ne favorisent, uniquement, que les chasses à courre ; pour sucer le bien-être des populations à ce point de réduire en steppes ces doux climats, où l'homme se serait pressé comme dans une ruche si on lui avait permis d'y vivre.

La petite colonie suivit le joli vallon, elle traversa le hameau de Bray, franchit la chaussée d'un ancien étang aujourd'hui desséché, monta jusqu'à la source. Elle passa sous un frais fouillis de grands arbres, et, par delà, au nord-est, à mi-côte au-dessus même de la source du ruisseau, elle salua un petit carré de vieux bâtiments dominé par de hauts ormeaux, et qu'un taillis couronnait.

Germain leva sa casquette, étreignit sa femme dans cet embrassement d'espérances que le matelot trouve au port, et lui dit : – Le nid !

C'était Voisine.

Il pouvait être onze heures du matin. Le reste de la journée fut employé à ranger les étables, les deux chambres du logis. L'agencement d'un ménage de paysan ne dure pas des semaines comme rue de Varennes, et on se passe de tapissier.

Quand le soir fut venu, Germain prit sa femme par la main, monta le coteau et la fit asseoir sur la mousse du fossé qui entourait le taillis.

Les grands ormeaux, bronzés par les derniers feux d'un magnifique soleil couchant, allongeaient, par dessus les maisons de la ferme, leurs ombres énormes, jusqu'au fond de la vallée, semblables à de gigantesques doigts indicateurs.

– « Du regard suis ces ombres, dit Germain, elles vont sensiblement franchir le val, monter le coteau opposé et te démontrer mon œuvre à mesure que je vais la décrire.

« En ce moment, l'extrémité chevelue des grandes ombres de nos ormeaux atteint le fond du val, précisément au centre de ce qui est notre bien aujourd'hui, ma Germaine. De là, suis, sur le coteau opposé, la ligne qui rejoint ce point à la touffe de chênes ébranchés que tu vois au bout de mon doigt, un peu à gauche. – Par delà, s'étendent à l'horizon les grands bois du Coudray. – Prends cette ligne comme rayon, et tout autour de l'ombre centrale des ormeaux décris un grand cercle. Vois-tu ? – La courbure de ce cercle embrasse à peu près toute la dépression de terrain qui forme la naissance du vallon de Sennevières. Elle passe au-dessous de l'angle occidentale qui forme de notre côté le bois du Coudray. Sur la côte d'en face, elle gagne l'extrémité de cette petite déclivité où l'on remarque encore un carré de vieilles haies, des chênes autour et un peu de verdure au centre. Ce carré t'indique un ancien pré, des clôtures, des vestiges, enfin, d'une agriculture antique que peut-être dix siècles ont oubliés, qui nous donnent l'exemple, qu'il faut faire revivre. – Continue la courbure par delà, sur notre droite, dans la direction du hameau de Bray. Tu rejoins la vallée à cinq cents mètres d'ici, tu remontes le coteau où nous sommes, et la fin de

ton cercle va rejoindre le point extrême où tu l'as commencé, au-delà du petit taillis sur l'ados duquel nous sommes assis.

« Voilà ton domaine, ma femme ; le petit lopin de terre où deux existences jointes ensemble, fondues dans une association basée sur le dévouement, le travail et l'amour, peuvent s'écouler comme un rêve de bonheur, dont la fin ne saura qu'un regret : le début.

« Regarde, regarde bien ton petit royaume. – Ça ! dès ce soir, tu en es la reine et tu règnes. – Moi, sous ton règne de fleurs, je suis, à la fois, le peuple, le manœuvre, le ministre, le gouvernement, l'ordonnateur, le régénérateur.

« Sache bien qu'il faut venir ici pour trouver un petit tout aussi complet et aussi gentil. Ils ne se doutent pas de ces joyaux en Beauce, en Flandre, dans les grands pays. S'ils le savaient, ils accourraient sur des échasses et nous n'aurions plus que le chrysocale.

« Mais vois donc comme il est gentil, sans une enclave, rond comme un beau louis d'or, sans son éclat, bien sûr ; mais laisse-le-moi fourbir. Je m'en sens la force, je m'en sens le désir ; je l'aime. – Et sais-tu que c'est heureux l'amour de l'entreprise à laquelle on se consacre. Eh ! si j'aime mon petit domaine, c'est qu'il est beau. » – Il se mit à genoux devant sa femme. –

« Tiens, toi, tu es belle comme ce ciel bleu, et je t'aime. Je t'aime ! et, par toutes les profondeurs de ce beau ciel bleu, je jure que tu seras heureuse. Eh bien !... à la place du ravissant petit sourire de tes lèvres, approche-moi. la moue d'un laideron..... est-ce que, franchement... je pourrais jamais jurer ça. voyons ? »

Germaine, secouant sa jolie tête, en mutinant, lui mit, tout auprès, dans les deux yeux, un long regard dont les rayons dardaient à lui faire croire que le soleil ne se coucherait pas de la nuit, et elle dit :

– « Monsieur, je ne sais pas pourquoi, même en déraisonnant, vous avez toujours raison. Et, pourtant, vous avez tort ; car je vais me mettre à vous aimer tous les deux, votre lopin et vous, et vous serez jaloux. Et ce sera bien fait, puisque c'est vous-même qui m'aurez fourré en tête ce rival de mon bon et cher mari. »

Ils s'embrassèrent.

– « Mon Germain, continua-t-elle pressant le bien-aimé sur sa poitrine et concentrant sur lui toute la puissance d'un regard où se noyaient ses tendresses. mon Germain ! oui, tout ce que tu veux est bien, tout ce que tu me montres est beau. Je m'y attache, je veux l'aimer, – mais, sais-tu ce que j'y rencontre de plus délicieux ? – C'est toi. »

Il voulut l'embrasser encore.

– « Non, dit-elle avec un mouvement de rébellion enchanteur, non. Voulez-vous me rendre tout à fait folle, au moment où j'ai besoin de toute ma raison pour *mon royaume* ? – Folle de vous ! et que dira votre favori, le *louis d'or* ? »

– « Eh bien ! reprit Germain, puisque tu persifles et me repousses, je vais être sévère et te dire aussi ton fait, ô femme. – Pour être reines, mesdames, vous n'en êtes pas moins femmes ; et la femme ne voit que ce qui est fait. La femme est enchanteresse de goût, de finesse d'appréciation, de délicatesse de nuances dans le détail des choses créées ; mais elle ne comprend pas l'incrée. – Je te décris un cercle au quatre coins duquel je bondis d'aise. J'y danse, j'y voltige, je m'y dilate comme dans une oasis, et tu n'y vois encore que les bruyères et les buissons qui l'encombrent. Dès le premier jet de mon plan, ces buissons n'existent déjà plus pour moi. – A l'œuvre donc. Je veux que tu me suives pas à pas. Aujourd'hui, persifle mon plan. Mais je te conduirai à chaque partie de son exécution, et, en touchant du doigt, tu aimeras par détail ce que je ne puis te faire aimer d'ensemble, – impuissant à te monter d'un coup d'aile au sommet, embrassant la synthèse.

« Du doigt déjà, touche cette petite enceinte carrée de haies vives qui s'étend à notre droite sur la portion la plus âpre du coteau. Remarque, en dedans, des restes de grands sillons gazonnés, et, par places, des débris de troncs d'arbres dont quelques-uns t'indiquent encore, par des rudiments de branches feuillues, qu'ils ont été des arbres fruitiers. Cette enceinte fut une vigne.

« Ce ressouvenir de vigne carrée, placée là, est une page d'histoire écrite par nos arrière-grands-pères, page que leur providence me met obligeamment sous les yeux, comme un moniteur d'école, afin de suppléer

à mon insuffisance créatrice et pour que, si la spontanéité ne vient pas, je n'aie que la peine d'imiter un exemple.

« Ceci me dit que les temps ont été meilleurs ; qu'une bourrasque ténébreuse a, depuis, désolé ces contrées de son souffle desséchant, mais qu'elle n'a pas si véhémentement dévasté qu'il ne reste encore des jalons pour me guider.

Nettement, parmi le chaos, je distingue ces antiques jalons : – La vigne, ici, regardant le sud. Ce pré, là-bas, dont les chênes, que les corbeaux seuls ont planté dans la haie, dessinent encore les contours. Et ces hauts ajoncs qui essayent en vain de me cacher la fertilité de la terre qui les porte, que leur vigueur trahit. Plus loin, parmi ces fouillis de bruyères, ces aperçus de lignes brisées que le hasard seul n'a pas tracé, qui me disent les limites de champs anciennement cultivés, bordés d'aubépines dont les fleurs joyeuses me sourient et m'encouragent. Ces fleurs me font signe ; elles me semblent les nymphes attristées de cette sombre plaine qui, devinant mes ardeurs, se parfument pour me gagner à leur cause et m'employer à la réédification de leurs âges de boire.

« Je les comprends bien, moi, et leurs aspirations ont les miennes. J'ai étudié la position privilégiée de ce grand cimetière, à l'antique concavité où elles gémissent. Tout enfant, j'y suis venu souvent respirer les libertés des solitudes, et déjà, voyant cet hémicycle si bien doué, que l'humus des hauteurs enrichit, je me demandais, tout effaré, comment le laboureur ne faisait pas un jardin dans ces pâties funèbres. – Homme, j'ai reconnu mes nymphes aimables et leurs couronnes blanches embaumées. A mon cœur, j'ai senti leurs désirs. J'ai compris leur appel et j'ai juré qu'elles desserviraient l'autel où, durant le reste de ma vie, j'adorerai ma Germaine.

« C'est par ce fond que je commencerai. Avant la fin de l'autre année, j'en aurai retourné vingt arpents. Avant deux ans, j'aurai rendu aux sourires du soleil la fertilité enfouie sous ce linceul sombre. Et les fleurs d'aubépine, pour toi, marieront leurs parfums à ceux des blés.

« Avant que cette première couronne de ta jeunesse soit déposée, ces vingt arpents seront un pré vert. Ce pré y fut jadis. Nos seigneurs l'ont condamné. Le rustre, aux mains rudes, que tu as choisi en reconquerra la splendeur.

« Cette vigne, je la veux replanter. Cette année même, elle retrouvera ses ceps rajeunis. Mais, de même que toi, je veux qu'elle soit féconde, qu'elle s'arrondisse et qu'elle enfante. Avant que tes baisers, ma Germaine, m'aient remercié de notre premier né, elle aura fait craquer son corset de haies vertes. Elle s'allongera jusqu'au bord du taillis. Elle s'élargira jusqu'au bout de mon coteau, s'étalant, sans ceinture, le ventre en plein soleil, ainsi qu'une fière femelle de Silène. Et si, comme les vaillants petits de notre grand voisin Rabelais, nos enfants crient : A boire ; j'aurai pour eux ! »

Germaine, cette fois, ne joua plus de rébellion. Elle lui sauta, elle-même, au cou, d'un franc élan, s'écriant :

– « Limpide et vivace compagnon de ma jeunesse, – je te la livre, comme ta terre se livre, sans détours et sans réserve. – Mon Germain ! époux de toutes les étendues de mon âme, – féconde. Si l'homme est Dieu par le génie, tu es mon Dieu ! – féconde, ta terre et mon sein, je t'aime ! – Tes fruits seront succulents et beaux. »

Germain ne s'arrêta que le temps de respirer sous les baisers. Reprenant haleine aux sources mêmes de son inspiration.

– « Aime-moi, aime-moi, Germaine ! Je ne veux que ce stimulant, que cette récompense ! »

Et il reprit, suivant le fil.

– « Touchons les points arides. Arrivons aux chiffres. Faisons vibrer ce nerf des choses. – J'ai cinquante hectares ou soixante-quinze arpents du pays, près de quatre fois autant que chez notre père. Les marchands de biens vendaient trois francs, quatre francs l'are, par bribes et autour du village ; ici, en plein désert et pour un gros lot, j'ai obtenu le tout pour dix mille francs, un peu moins de onze mille avec les frais.

> « Les maisons sont en mauvais état, mais j'ai les pierres dont elles sont construites, j'ai nombre de ces arbres que je prendrai pour les charpentes, sans trop déparer notre joyau. Car je veux laisser sa parure à ce qu'il nous faut aimer. Loin d'attenter à ses charmes, je veux l'embellir sans cesse, afin que nous l'aimions de plus en plus. Et, pour ordonner ces matériaux, j'ai ces bras et les secrets de l'art que mont appris mes patrons.

« Il nous faut quelques nouveaux instruments aratoires ; des bestiaux en plus, pour mille francs environ, et mille francs d'engrais avant d'avoir atteint nos récoltes. Nos foins, nos pailles tirés de la Borderie sont une ressource inestimable, je m'applaudis de la mesure comme d'un coup de maître. D'ailleurs, avec ces ajoncs et ces bruyères que je vais faucher par le pied, j'aurai de la litière pour trois ans ; et, dès l'an prochain, les pailles de mes défrichements seront arrivées.

« En comptant largement et sans négliger quelques frais obligés de main-d'œuvre, je mets trois mille francs pour m'équiper ainsi complètement avant la première récolte. Soit donc un total de quatorze mille francs. Il me restera une réserve de trois mille francs que je ne voudrais jamais réduire afin de me tenir toujours en état de parer aux éventualités.

« A l'œuvre donc !

« Jette un dernier coup d'œil sur cette île déserte à conquérir en ton nom, ô ma reine, ajouta-t-il en riant. – La barque est lancée. Courage ! Toutes voiles dehors. – Avant de m'élancer à la barre, une dernière fois, j'ai voulu te montrer, du rivage, que j'ai pris soin de solidifier la cale et que je ne t'embarque pas sans biscuit.

– « Mon Germain, j'ai confiance, dit Germaine. Vogue donc, vogue à pleines voiles, et permets que, de toutes mes forces, mes mains entrelacées dans les tiennes, j'appuie sur tes rames et je t'aide. »

Germain se leva pour regagner la ferme.

– « J'y compte, Germaine, dit-il ; mais allons reposer d'abord. Prenons des forces pour ramer dès demain. L'ancre est solidement amarrée : dors sans crainte, amie, et puissent tes rêves se balancer amoureusement, comme ma corvette sur ses flots bleus. Puisses-tu la trouver belle et l'aimer !... »

– « Ton œuvre est belle et je l'aime, mon Germain. Je l'aime, non parce qu'elle est belle, mais parce qu'elle est à toi. – Non, je ne puis la voir avec le feu de ton cerveau créateur ; ce qui m'attire à elle, c'est qu'elle veut le feu sacré, et que toi seul, Germain, peux suffire à ton œuvre : tu as le feu sacré. – Ecoute-moi, homme : les femmes peuvent vous trouver beaux, dans leurs caprices ; mais elles ne vous aiment vraiment avec le dévouement, avec l'entier abandon, – comme je t'aime, Germain, – que lorsqu'elles sentent cette colonne lumineuse qui peut guider leur faiblesse et sous

laquelle la nature leur commande de s'abandonner sans réserve. Je t'aime sans réserve, Germain, parce que j'ai reconnu en toi ce phare de ma vie. ».,

Germain s'arrêta un moment, et, marquant à Germaine un petit geste d'incrédulité, il dit :

– « Phare déplorablement apâli et que tu ne pus discerner le soir où je suis venu, sanglant, demi-mort, l'œil éteint, descendu sous la neige, évanoui devant toi. »

– « Tu te trompes, s'écria vivement Germaine, à ce moment même j'ai senti l'étincelle, et, dès la première minute, j'étais à toi presque autant qu'à cette heure. »

Germain demeura sans réponse, songeant.

Germaine s'approcha, lui effleurant le visage, elle fit une petite moue de reproche, agaçante, et ajouta :

– « Monsieur, les femmes n'ont pas ce « grand coup d'aile » de vos synthèses ; mais elles sont devineresses de vos vraies valeurs. et je t'aime !... »

Germain prit une longue mine piteusement repentante, et, se courbant :

– « Pardonne-moi... »

La nuit était tombée, tout à fait sombre. On ne pouvait, au juste, saisir le caractère de ce qui se passait. Seulement, comme un nuageux mélange d'oubli, entrelacés, mutuellement pardonnés, ils passèrent dans l'orbe, en cette belle soirée, tiède et frémissante, des vieux ormeaux ! – Sous cette ombre, deux êtres unis n'en paraissaient qu'un. – La lune était de miel, uniquement ; et si nouvelle, et si discrète qu'elle ne permit d'entendre, là-haut, dans les grandes branches, rien qu'une brise pure qui montait et qui ondulait, parmi ce feuillage léger de printemps, comme un frisson vaguement harmonieux de baisers.

XXI

A L'ŒUVRE

On entrait en juin.

Germain fit ainsi qu'il avait dit.

Il prit avec lui Charlot, il s'adjoignit un aide journalier, et, tous trois, la faux à la main, de l'aube du matin à la nuit, se mirent à râper ajoncs et bruyères, aussi près de terre qu'ils le purent. Premièrement commençant dans le fond du val, et, tout autour, élargissant, comme une ellipse d'étoile vagabonde qui grandirait toujours, – l'ellipse des stérilités.

C'était l'étoile seigneuriale qui filait.

A grandes carriolées du mulet, les deux bœufs devant, il charroyait les ajoncs ; il en tapissait les étables, la cour de tous côtés, les chemins aboutissant à la ferme. C'était un rude tapis, de trop haute laine assurément pour des pieds mignons, mais il n'y avait là que des pieds utiles. Les hommes, les bœufs, les charrettes passaient, les sept vaches, qu'un petit pâtre conduisait aux champs deux fois le jour, broyaient, engraisaient cette litière, et, demi-pilée, Germain, sans la lever, la recouvrait par de nouvelle.

– « Détestable paille, ricanaient les critiques, qui ne manquent à surveiller les nouveaux venus s'essayant aux campagnes, pas plus qu'ils ne manquent aux débuts des vaudevillistes.

Un malin décida : – « C'est mauvais, mon jeune ami ; vous tâtez le pays à vos dépens. Le terrain est froid, il vous faut de bon fumier de mouton pour le réchauffer, sans quoi, rien. Votre bruyère hachée sera plus froide que le terrain lui-même, temps et argent perdus. Vendez-moi bien plutôt ça, en fagots, pour en chauffer les fours. »

Tout autour on gouaillait déjà fort.

Branchu passa : – « Bravo, maître Germain, cria-t-il. – Bonne idée. »

– « Non pas maître, répondit Germain ; écolier tout au plus. Et bien faible, paraît-il, car on me blâme. »

– « Et vous êtes intimidé ? – Vous abandonnez la méthode ? »

– « Pas du tout, je l'ai raisonnée. – Je vois de mauvaises terres, longtemps couvertes de bruyères et enrichies par leurs débris. De même, si je couvre ma terre de ces débris, je l'enrichirai de même. »

– « A la bonne heure, donc, riposta Branchu ! – J'en étais sûr, réfléchit-il, comme se répondant à lui-même. – Camarade, donnez-moi la main ; je vous dis que vous êtes un maître homme. Il s'agit de former son plan, d'avoir sa tête et de la boulonner solidement. Ensuite, on donne dans le tas, le front baissé ; et, sans les entendre, on laisse jaser les sots et les envieux. – Maître vous êtes, ou vous serez, j'y tiens. – Bonsoir, maître Germain. »

Germain regardait affectueusement Branchu qui s'éloignait, se dandinant sur son âne, et il se disait à lui-même : – « Ici, comme ailleurs, j'en trouverai à qui parler. – Ils disent des moutons, continua-t-il. C'est très bien, et j'en ai acheté cinquante hier. Mais cinquante moutons me donneront dix voitures de fumier en un an. En voilà pour un demi-arpent. Il m'en faut pour vingt ! – Branchu a du bon. Rien par procuration. – Montons faire mes calculs moi-même. »

Le père Patient avait voulu prendre la faux comme les autres ; Germain s'y était opposé, absolument.

– « Pour rayonner dans un joli domaine comme le nôtre, lui objecta-t-il en plaisantant, il faut un Monsieur. De maître, je vous fais Monsieur. Prenez la canne à la main et promenez notre renommée.

– « J'en mourrais, répondit Patient. »

– « Sérieusement, dit Germain, mon professeur, exposant son système, faisait quatre parts du temps des hommes : – Jusqu'à vingt ans, l'instruction ; de vingt à quarante, l'action ; de quarante à soixante, la direction. Au-delà de soixante ans, il plaçait la région des conseils ou le

repos utilisé. – Vous êtes sexagénaire, mon père, conseillez-nous et reposez-vous ; et amusez-vous. »

Le père se promenait, une serpe à la main. Il émondait, il rapportait des manches pour les outils, il faisait les litières, il marquait les directions au troupeau : il s’amusait. Mais il ne trouvait aucun conseil à placer dans cette action puissante où tout remuait comme il n’avait jamais vu remuer. – Il ne comprenait pas bien encore. Quelque chose, qu’il aurait voulu respirer passait au-dessus de lui comme une couche d’atmosphère trop haute. – Il pensait à la Borderie dont chaque sentier n’avait jamais été déplacé, où les marques de ses pas se retrouvaient après six mois d’empreinte, et, souvent, il se retournait de ce côté-là. Il était bien, il était content ; mais content comme un homme bien portant à côté de la fièvre.

Quand vinrent les moutons, il lui sembla que cinquante camarades lui arrivaient. Il se tailla une houlette et décida qu’il ne quitterait plus ces placides amis aux douces et moutonnantes habitudes. Il les soignait comme un père ses enfants. A leur suite on le voyait errer sur les coteaux de Voisine, jusque par delà les limites du jour. Couvert, contre les brouillards du soir, de ce long manteau blanc des Tourangeaux qu’on nomme limousine, avec le large chapeau rond des anciens, il apparaissait, dressé sur quelque tertre, comme une sorte d’apparition songeuse et attristée du passé, qui, toujours, regardait le Nord, dans la direction de la Borderie, – et des quatre murs blancs où dormait la défunte.

Riches de la terre, lorsque sur la ligne de vos plaisirs se rencontrera un vieillard, hésitez à le culbuter. Que faisons-nous ? – Conjurerez humblement les gens de plaisir, c’est, avec précaution, confier une feuille de violette aux plus impétueux tourbillons des tempêtes, c’est faire chose déraisonnable et puérile. Aujourd’hui, de par les majorités, il faut que les humbles exigent.

Lorsque l’ellipse des râpages rongant les bruyères eut démesurément étendu sa vaste échancrure, Germain laissa le journalier continuer la fauchaison préalable ; il prit avec lui Charlot, la plus forte charrue et ses deux bœufs ; il plaça le mulet devant le joug pour augmenter la force de

traction, et il se prit à déchirer la terre vierge, versant la toison moussue sur le côté, les racines en l'air ; c'est ce qu'on appelle le défrichement.

Les braves bêtes, le front baissé, le cou tendu, gonflant leurs veines et soufflant des naseaux, tiraient la charrue à tout rompre, poussés sous l'aiguillon de Charlot ; tandis que ce dernier, les mains vigoureusement appuyées aux mancherons, maintenait, au-dessous du chevelu des plantes, le soc hardi, qui, de son rostre courbé, fouillait dans le vif et entaillait. Chacune des bandes de terre, ainsi découpée en lanière et renversée sans dessus dessous par la pression d'une large main de l'instrument qu'on appelle l'oreille, s'allongeait derrière la charrue en une manière de ruban humide, luisant au soleil, comme le ventre d'un long serpent vaincu : le serpent des infertilités vaincu sous le génie de l'homme. Lui, le maître, suivant derrière, étudiait son œuvre, comptant, encourageant chacun des coups du combat ; excitant de la voix et des bras, prévoyant, annonçant l'obstacle, s'élançant à l'avant pour le tourner ou le trancher ; poussant du pied les langues de terrain rétives sous la coupure, arrachant de la pioche les racines vivaces qui osaient résister au choc ; tordant, coupant, déracinant, achevant les blessés, enterrant les morts ; plus énergique que la plus énergique des résistances, plus tenace que toutes les ténacités de ce sol inexploré qu'il lui fallait entamer ; renversant, terrassant, défrichant enfin sous le triple effort de l'intelligence, de la volonté et de l'action.

C'était un terrible labeur. On aurait dit que l'inextricable enchevêtrement des plantes adventices, que le règne de l'inculte avait fait pulluler dans ces cantons coalisait les réseaux des racines du sous-sol et dressait contre le courage du défricheur toute l'âcreté de sa rage stérilisante. C'était une guerre à rebuter.

Germain, en chemise jusqu'à mi-corps, les bras nus, le visage ruisselant de sueur, redressait sous la fatigue son beau front animé par la lutte ; et, quand Charlot, arrêté, du revers de sa main, essuyait les gouttelettes qui pendaient à ses cheveux et chassait sa peine, il souriait à Charlot. Charlot, l'énorme force brute et latente, éprouvait une sorte de dilatation sous ce sourire ; il sentait le souffle, il aspirait ces bouffées du génie du travail, il s'inspirait de cette ténacité robuste, il admirait et se trouvait heureux de ce frein fort. Bloc puissant, sous ce ciseau créateur, il se savait encore informe,

mais, déjà, les tressaillements de la statue ébauchée l'animaient ; sans pouvoir davantage l'exprimer par la voix, il éprouvait comme un vague avant-goût d'une valeur prochaine sous la main du maître ; par avance, il ressentait l'orgueil de cette valeur ; il aimait le ciseau créateur et la main qui maniait le ciseau.

Malgré la plus incontestable bonne volonté, les bœufs et le mulet pliaient sous la tâche. On défrichait un quart d'arpent par jour, ce qui demandait six grandes journées pour un hectare, une semaine entière y compris le repos du septième jour, repos que bêtes et gens goûtaient avec non moins de délices que dut en éprouver le Bondieu lui-même après son laborieux défrichement de six jours, lequel produisit l'édifice bancal si bouffonnement manqué qu'on appelle encore le ciel et la terre hébraïques.

Quelque passant narquois lui exposait : – « Ces coups de versage en rond sont le chemin sans fin ; la mort des animaux qui tirent et des bêtes qui les mènent. »

Un autre, sentencieusement, décidait : – « Qui ne produit rien ne produira rien. Si ces terres avaient été bonnes, elles auraient été défrichées. Ce qui n'a pas été ne sera pas. » Et, d'un air capable, remuant la tête de droite à gauche, ce même entendu concluait par ce dispositif fatal : – « Fi de ces jeunes présomptions qui s'ingénient d'y voir plus clair que n'y ont vu les anciens ; qu'elles sombrent avec éclat dans leur témérité ! »

Celui-ci posait ses visées en modèle : – « Moi, j'aurais fait marché avec une troupe de terrassiers qui, dans un temps donné, m'auraient remué tout cela d'un coup. »

Celui-là ouvrait carrément un avis : – « La pioche cent fois est préférable à la charrue. » 1

Un dixième, un centième insinuait un encouragement trempé dans du jus d'hydre : – « Quand on a de l'argent de trop, on le place sur solide hypothèque, mais le semer dans ce désert boueux, c'est, irrémédiablement, le jeter à l'eau et courir à la banqueroute. »

Germain, recueilli, semblait écouter religieusement comme le dévot devant l'interprète de sa pythie. – Passés, il caressait sournoisement le flanc de ses bœufs, disant :

– « Holà ! holà ! – ho ! ho ! – là, mes gros enfants ; que vous êtes donc heureux, bonnes bêtes, avec d’aussi grands cornets d’oreille, de ne pas entendre la langue des gens d’esprit ! vous tirez sans un temps d’arrêt découragé. – Si j’écoutais ces cent avis divergents, ma cervelle éclaterait de cent côtés contradictoires. – Vous seuls, honnêtes servants, me marquez la ligne : – droit en avant. »

Il relevait la tête vers Charlot, qui, le regard sur celui du maître, attendait le jet de feu pour lâcher l’engrenage. Il souriait ; Charlot s’épanouissait.

– « Allons, Charlot, droit aux bœufs : en avant ! »

Charlot poussait son formidable hue !...

L’attelage en bondissait, la charrue en pliait, la bruyère en gémissait. Et Germain, gémissant, pliant, bondissant, frappant du hoyau, se courbant et se redressant tour à tour, semblait le Dieu qui attise lui-même l’embrasement du feu sacré. Il recueillait fièrement tous ces bruits vagues de la terre en travail comme autant de promesses du couronnement de ses peines.

A chaque fin des jours, Germaine descendait de Voisine en courant. Elle aussi convergeait au feu sacré central avec toutes les ferveurs de la prêtresse préférée.

– « J’ai fini, moi, criait-elle du plus loin qu’on pût l’entendre. La soupe est succulente. Qu’on accoure. – Mais, bast ! oui, que sert-il de se dépêcher si fort ? toujours en retard ces incorrigibles. Le maître n’a pas seulement remis la veste, et voilà la brume du soir. Charlot s’empêtre dans ses mancherons et ne sait pousser pour soulager l’attelage. Son aiguillon l’embarrasse : allons qu’on me donne cela pour aiguillonner tous les paresseux. – Je pique indistinctement, soyez prévenus. – Allons, Charlot : hue !... »

Charlot, rengorgé sous les agaceries enchanteresses de la déesse de son Dieu, pour un gentil petit hue de Germaine, poussait trois hue titanesques à décoller les grands arbres cimentés au rocher. Germain frappait utilement de la pioche, comme autrefois un chevalier en vue de ses couleurs aurait frappé, stérilement, de la lance. Germaine piquait avec des éclats de gaieté. Les bêtes s’animaient sous le coup de collier final, et Charlot faisait sonner

par le val et les coteaux ses hue de triomphe. – On faisait encore trois tours, Charlot dételaient enfin, par ordre formel, à regret, sous la lune. – Un soir, on le surprit presque gai au retour ! quelque convulsion s’opérait dans la planète.

Germain, sa femme par la main, en regagnant Voisine, vingt fois dans le trajet, se retournait vers les sillons de la journée que les dernières clartés du soir teintaient comme des lames d’argent de nuances diverses, selon leur sens d’inclinaison. Il les comptait, il les contemplait, il les caressait du regard et il disait :

– « Dès la première foire, je veux un mulet de plus ; mes bêtes fatigueront moins et j’abattrai plus de besogne. La saison est avancée pour aller vite ; la terre n’est plus humide, les racines cèdent moins aisément. Après nos couvrailles, durant les dégels de l’hiver, j’en ferai davantage. En ce moment, nous n’avons plus le choix des saisons, d’ailleurs, nous pouvons marcher ainsi. Je puis mettre quinze arpents ou dix hectares en culture à l’automne. – On me conseille d’ensemencer le blé : je n’adopte pas l’avis. Pour le blé, ma terre ne peut être assez remuée avant l’époque des ensemencements. Remettons le blé aux couvrailles suivantes. Alors, pour les défrichements que voilà comme pour ceux de l’hiver, la couche racinée et pelousée entrera en pleine décomposition ; j’aurai pu relabourer, herser, mes grosses mottes seront mûries par la pluie et le soleil, je broierai sous le rouleau et j’aurai les guérets vieux et mûris qu’aiment les blés : la récolte de 1872 devra déjà être un résultat. Mais, quant à cette année, le temps me presse trop ; j’aime mieux semer l’avoine, qui, recouverte sur un seul labour, par un fort hersage, donnera une bonne récolte avec une dose d’engrais moins coûteuse que celle qu’exigerait le blé. »

Il se retournait, comptait encore ses sillons. Il les faisait compter à sa femme.

– « Sais-Lu qu’une moins raisonnable que moi deviendrait jalouse de ta terre ? disait en riant Germaine. – Quels regards amoureux tu adresses. de l’autre côté. »

– « Si tu es jalouse d’elle, que doit-elle penser de toi ? »

Il tournait, cette fois du bon côté, un regard suivi de telles conséquences que la pauvre terre, qui, elle, couchait seule sous la lune, devait en être, en effet, terriblement offusquée.

– « Bien, reprenait Germaine, mes alarmes sont vaincues ; mais il ne faut pas pourtant que tu aies toujours raison. Une critique : pourquoi défriches-tu tout autour du milieu de la vallée sans en entamer l'axe même ? Je te vois, là, ménager, sur toute la longueur, un assez large espace que tu aurais dû, me disait-on tantôt, attaquer en premier lieu, car la portion que tu défriches présente plus de difficultés que cette langue de terre plus humide, moins obstruée et beaucoup plus gazonnée que le reste. »

Germain expliqua : – « Ton dernier mot résume toutes mes raisons d'en agir ainsi, mon amie : elle est gazonnée, cette langue de terre, elle est humide, désobstruée. C'est le principal cours des eaux d'hiver. Elle s'est aplanie sous l'action de l'eau et sous les détritiques que l'eau charrie. C'est un pré. – Un pré ! – Comprends-tu ? C'est-à-dire mon desideratum, la base de mon système agricole. Car je n'ai pas encore atteint les hautes spéculations de nos chimistes novateurs, qui fabriquent les engrais artificiels et les distribuent à pleines mains aux plantes, ainsi qu'on partage, avec discernement, la pâture aux animaux. Je suis loin pourtant de repousser et même de critiquer cette méthode. J'ai trop appris à respecter la science pour en méconnaître les effets. Ce que je reconnais, par force, c'est que l'application ne m'en est pas possible aujourd'hui. Mon capital est restreint à la portion indispensable, à peine ; et, pour en arriver à la recherche et à l'emploi utile des engrais artificiels, il me faudrait le maniement de fonds que les maîtres eux-mêmes reconnaissent être nécessaires et que je n'ai pas.

« Mon bon sens me condamne donc à considérer que ce qui m'est impossible n'existe pas pour moi.

« C'est ainsi que visitant, l'autre jour, l'exposition régionale, je passai ma journée dans l'étude, dans l'admiration de mille machines ingénieuses dont la perfection séduisait mon esprit ; puis, le soir, descendu de ces merveilles, me recueillant, m'interrogeant, rentrant en moi-même et mesurant, avec la raison pratique, ma petitesse, je m'écriai : – Il n'y a rien là pour moi ; retournons à la pioche élémentaire et doublons la dose de courage. – Du point de vue élevé de la théorie pure, tout cela est bien. Il est important

même d'observer ces choses et de se tenir au courant de leurs essais comme de leurs perfectionnements ; mais ce qui doit servir de règle à tout agriculteur sérieux, c'est sa situation relative. Tel instrument serait favorable à celui-ci qui ruinerait celui-là. Il convient aussi de s'inspirer de l'exemple de ce voisin qui, dès l'arrivée, se fit construire, à grand tapage, un château, emplit ses hangars de machines perfectionnées, puis, ne trouvant plus rien au fond de la bourse pour cultiver la terre, se vit obligé de revendre, piteusement, terre, château et les machines, hélas ! aux prix de ferrailles ; celui-là se trouvait avoir commencé par la fin. – Je suis d'une sphère déterminée, agissons utilement dans mon rayon possible, sans tenter d'escalader la sphère d'à côté par un écart dont l'effet serait sans doute de m'écarteler et de nous casser les reins à tous les deux.

« Donc, je suis contraint ; je m'arrête sur un degré moins avancé de l'échelle des progrès agricoles. J'aborde les grosses franchises maximales formulées avec tant de rondeur par maître Jacques Bujault, le finaud laboureur de Melle ; maximales si jeunes, si vigoureuses il y a trente ans à peine, qui déjà paraissent vieillottes, mais qui sont nettes et qui sont à ma portée : – Les prés ou l'herbe ; par l'herbe, les bêtes ou le fumier ; et, par le fumier, les récoltes ou notre couronnement, ma chère femme.

« Ainsi, cette petite langue gazonnée que je parais oublier est, par fortune, du premier jet, arrivée au but. On t'en a conseillé le défrichement ; et, bien au contraire, je défriche tout autour et je remuerai plusieurs années, à grande peine et à grands frais, pour obtenir le pré, le résultat qu'elle m'offre tout fait.

« Ce même résultat, je veux l'obtenir, ici même, avant six mois. »

– « Quoi ! sur ce tertre ? » dit Germaine.

Germain, à ce moment, frappait du pied une partie déclive du coteau qui, de la ferme, descendait, en s'élargissant des deux côtés, jusqu'au fond du val, gagnant, vers l'Est, par un chemin battu, la naissance même de la vallée, et qui, à l'Ouest, s'inclinait doucement en une pente insensible et gracieuse jusqu'à la fontaine. Par delà, les grands chênes épars qui avaient servi de bordure à l'ancien pré, descendant du tertre opposé, formaient un

fond boisé d'une majestueuse ampleur. Les dernières demi-clartés nuageuses qui précèdent la nuit fondaient toutes les nuances de ce joli coin de paysage dans un ensemble harmonieux où le rêve aimait à se jouer comme à la poursuite discrète de vagues découvertes.

– « Quelle terrasse de verdure, s'écria Germain au zénith de la contemplation créatrice ! Quelle courbe réussie, par où les eaux de la fontaine vont naturellement s'épancher, entraînées sur les parties élevées des prés, les arrosant, les élargissant ! Quel ensemble jusqu'au pied des beaux chênes, patriarcals géants, dont les grands bras s'étendent pour protéger mon œuvre et la bénir ! »

Germain voyait. Il voyait l'eau circulant en ses conduits, il voyait la cambrure de sa vallée, il voyait les ondulations vertes de ses prés remontant jusqu'aux pieds de la ferme, et son geste convaincu, comme celui du peintre devant ses ébauches, s'arrondissait, fixant la vision dans l'espace, marquant les contours de sa création.

Germaine émue sous l'inspiration éloquente, touchée du souffle, attendrie devant cette passion vraie de l'homme qu'elle aimait avec toute son âme, de celui qu'elle se sentait obligée d'admirer avec toutes les forces de son cerveau et qui, par cette belle fin d'une journée remplie, lui apparaissait comme le génie du travail, grandi dans ses conceptions, de son geste de commandement mesurant son œuvre, debout, puissant, – Germaine se sentit faiblir devant cette grandeur ; elle eut dans les yeux une sorte d'éblouissement matériel ; et, croyant s'abîmer au sein d'une immense majesté qui l'absorbait, elle s'affaissa.

Germain la reçut dans ses bras, et la vie de l'homme fort s'échappant de ses lèvres ranima les lèvres de l'amante noyée dans son bonheur.

A ce moment, une voix formidable s'éleva de l'autre côté de la ferme et fit vibrer des modulations étranges parmi les vapeurs du soir jusque dans les profondeurs du valon étonné. – Un bœuf en beugla.

– « Miracle ! s'écria Germain, c'est Charlot qui chante. L'enveloppe abrupte se brise sous l'effort de l'âme qui s'échauffe. »

Germaine, initiée ardente, sentit, alors, qu'elle enlaçait de ses deux bras l'inspiration elle-même. Pénétrée, elle dit :

– « Notre âme à tous, c'est toi. »

– « Et toi, le cœur, murmura tendrement Germain. »

La nuit était tombée, opaque, complaisante. – Tout se confondit.

Sous la ferme, la dépression gazonnée que Germain avait frappée du pied se transforma comme par enchantement. Des buissons, des ajoncs épars l'obstruaient, un chemin la coupait, des excavations creusées par l'arrachage de gros arbres labouraient en chaos sa surface ; Germain, en quelques journées de piochage habile, arracha, aplanit, remplaça le gazon. Deux beaux châtaigniers jumeaux s'y trouvaient enfouis dans les fouillis ; isolés, ils s'élevèrent superbes ; Germain en rechargea les racines. Il recula le chemin au-delà de la portée des eaux de la cour. Ces eaux, soigneusement recueillies dans deux petits fossés, contournées sur chacun des côtés de la dépression, distribuèrent à toute son étendue leur fécondante action.

– « Ce pâtis, oublié sous les ronces, sera le meilleur de mes prés, disait Germain avec orgueil.

Il avisa la tuilerie prochaine, passa marché pour deux ans, et couvrit son gazonnement de cendres.

Le potager était au bas. – « Que tout cède à cette base de mes cultures, décida-t-il. » – Le potager fut déblayé, hersé et ratissé à plat, ensemencé de graines de foin et annexé sans réserve à la prairie ; il en devint le coin le plus fertile.

Germain se complut à façonner, dans la verdure, deux jolies allées, dont l'une, à gauche, rejoignait le chemin du coteau, et dont la seconde, tournant à droite, descendait directement à la fontaine. Toutes deux se rejoignaient par le haut sur une sorte de terrasse ménagée derrière le grand hangar qui cachait à la vallée la cour de la ferme.

Germaine marchait ravie dans ces allées, sur cette verdure par enchantement surgie des épines. Elle admirait l'ombre grandiose des deux châtaigniers, la disposition ingénieuse de massifs d'arbres fruitiers que Germain plantait des deux côtés de la prairie à la naissance des coteaux,

l'un à gauche, masquant le grand chemin, l'autre à droite, rejoignant la vigne commencée dans le haut et le nouveau potager dans le bas, qui touchait la fontaine. C'était un cadre au plus riant tableau. Mais elle demandait pourquoi les deux allées, au lieu de gagner l'entrée de la ferme en tournant le hangar, se heurtaient au milieu du grand mur froid qui coupait la vue de la cour de ferme.

– « Il faudrait une porte, là, disait-elle. »

– « Oublies-tu, lui répondit Germain, que tu as épousé un charpentier-maçon ? »

Elle interrompit nettement : – « Un grand architecte. »

– « Eh ! bien, comprends ce plan : – La bergerie est encombrée, l'étable ne suffit plus aux sept vaches. Grâce à ce commencement de mes prés, je vais aborder ma seconde année avec un ensemble de trois arpents de prés, presque tous cendrés. J'aurai cent cinquante quintaux de foin, plus que Voisine n'en a rentré depuis cinquante ans dans ses fenils. J'espère des betteraves sur quelque coin, pour le ; moins des navets sur mes défrichements de dix-huit ! mois. Tu auras dix vaches, quatre-vingts moutons, où veux-tu les placer ? Je ne parle pas de la grange dont il faudra, prochainement, de même, élargir la ceinture. Il faut des étables nouvelles. Je n'en vois qu'une, suffisante et prête de suite : notre maison d'habitation. – Je te déménage au bénéfice des moutons. – A nous ce hangar. Tu obtiendras donc ta porte au milieu, et, en plus, de chaque côté tu auras plusieurs fenêtres ; sur la cour, pour surveiller tes vaches et ta basse-cour, et sur la prairie, qui sera ta façade au midi, pour rafraîchir ta vue sur les massifs et la verdure, lesquels sont à la fois mon profit et mon luxe. »

Quand la saison en fut venue, il suréleva le hangar, il le distribua en trois pièces : une grande au milieu ; une cuisine ou salle commune dans laquelle s'assemblait tout le personnel de la ferme ; une chambre à gauche pour Patient ; une chambre à droite pour les époux ; et, dans le fond, attenant à cette dernière, une petite pièce dont Germain soigna particulièrement l'agencement sans en révéler la destination.

Il s'était adjoint, pour ces travaux, l'ouvrier renommé du bourg. Mais, quand celui-ci vit Germain lever ses devis sur la muraille, indiquer jusqu'à la moindre mortaise traversée d'une cheville, disposer sa pierre, façonner son moellonnage sans un interstice où loger une noisette, couper ses chênes, les remuer comme une solive, les distribuer aux mesures exactes, sans un décimètre de perte, ménager la pente aux cheminées, la force aux chambranles, une coupe savante qui doublait la solidité du couronnement des ouvertures ; prêt enfin à tous les détails, et sans hésitation devant les difficultés ; en un mot, consommé dans son art, au point de le brouiller lui-même avec toutes les notions qu'il en avait acquises et qu'il avait considérées, jusque-là, comme les dernières limites du savoir, – le maître ouvrier, en face de cette universalité, se tint bouche close, il observa, prit avis au moindre objet et se reconnut manœuvre devant ce nouveau maître.

Le dimanche, aux réunions du village, sa faconde avait changé ; il n'en revenait pas et se demandait, tout haut, quel était cet homme qui concevait, dictait, bouleversait les champs, piochait comme un terrassier, remuait la pierre de taille, enseignait les épures, faisait voler, par les pièces de bois, la scie ou la cognée, et moisait une charpente avec la précision des constructeurs de navires.

– « Et cette rectitude dans les applications de détail n'est rien, ajoutait-il, comparée à la généralité des aptitudes et surtout à la fougue de l'exécution. Il me dicte au sous-sol ; il grimpe, en écureuil, je l'entends marteler son assemblage sur les toits ; il en redescend comme un chat ; il soigne une bête à l'étable ; il court à la charrue, il trace le premier sillon ; il remonte au bûcheron à serrer son fagot ; dans le même instant, je le retrouve derrière moi redressant le tracé de ma coupe ; et, tout en remontant à ses charpentes, il trouve encore le moyen d'embrasser, au passage, sans se gêner, ma foi, le plus délicieux petit chérubin de femme qu'il a, en plus, pour secret d'ensorceler au point qu'elle l'idolâtre. – Mais quel homme est-ce là ? »

– « Serait-ce pas le diable ? » observa en souriant un malin.

– « Peut-être bien, reprit le maître, car à cette heure de l'office à l'église, où nous buvons au cabaret, il est au travail et je l'ai surpris, au repos, le nez dans un livre. »

Vrénigau entra sur ces propos, étonné des prunelles, dilaté des narines, et la bouche arrondie comme une entrée de cruche. Tout de bonne foi, il décida l'assemblée :

– « Sûrement, c'est le diable ; je sors du sermon, M. le curé l'a clairement désigné, en chaire, comme mécréant et républicain. »

Les anathèmes suivirent :

Républicain !

Fou furieux.

D'implacable dureté.

Bourreau de ses bêtes comme des hommes.

Un démon acharné sur son œuvre trouble.

Importateur de moyens inconnus, inavouables.

Avare ; insatiable d'or.

Buveur de sang.

D'ailleurs, affolé et brouillé dans ses essais burlesques.

Tuant tous et lui-même sur défrichements impossibles.

Semant, par bêtise, l'argent en ses pâtures.

Simulant des jardins.

Jouant au monsieur.

Se cachant, au reste.

Demeurant coi chez lui.

Qui le connaît ?

Qui est-il ?

D'où vient-il ?

Que veut-il ?

Une capacité entama ce discours : – « Nul ne se cache sans motifs. Je vais vous raconter. »

– « Ta, ta, ta, interrompit un nouvel arrivant qui venait d'allonger une tête carrée au-dessus de la litanie, voilà bien un chapelet très obligeant, mais qui se contredit dans son égrenage.

« Si celui-ci est si avare, comment jette-t-il son argent ?

« S'il est si méchant, comment se fait-il aimer d'une fée ?

« S'il est fou, comment retourne-t-il notre finaud maître maçon ?

« Il boit du sang humain ? – Mauvais breuvage.

« Allons, allons. je demande qu'on m'apporte son verre.

« Le voici ! cria-t-il, frappant du gobelet sur la table. Qu'on me le rince avec la piquette à la mère Gobichon. – Versez, la mère ! – Et vous, les amis, trinquons à la santé du dénigré ; c'est moi qui paye. – Que dit le sermon ?... Républicain, je crois. Ah ! voilà le gros péché. Mes amis, si les hommes de cette valeur sont républicains, certes, ce gros péché va devenir mignon, et, vrai, je me sens moi-même pécher un brin. – Pour renfoncer la faute, buvons par dessus. »

Ce concluant était Branchu.

Branchu avait les épaules, les mains, l'encolure carrées, comme la tête qu'il montrait sur la foule, carrées comme la parole, qui tranchait au vif les questions. Il était, au reste, travailleur énergique, d'aisance bien acquise, juste en ses appréciations, plein de verve caustique, et toujours prêt à appuyer du bras ses affirmations : mérite décisif en la religion du paysan. –

Longtemps le camp bourgeois l'avait rangé dans la liste dangereuse. Il y était encore, mais à petit bruit, tant le péril qu'on redoutait de lui touchait au respect. La chute du château, l'achat du chenil, le balancement du haut bout impérial, l'avaient nettement poussé au premier rang du village ; il était adjoint.

On trinqua et on rit.

Après une baisse sérieuse, Voisine était en hausse.

Quelques légers incidents relevant directement de Voisine avaient, au reste, jeté l'indécision dans le camp des sermons.

Germaine fabriquait le beurre comme pas une ; au marché de Loches, le beurre de Germaine faisait prime. Elle excellait aux couvées, à l'éclosion des poulets, à ces petites réussites de basse-cour qui fournissent à la vie dans une ferme, quand leur supplément bien ordonné permet l'entier essor aux produits sérieux du laboureur. Les fermières s'étaient hasardées près de Germaine, moitié désir d'initiation, moitié curiosité. Elles avaient rencontré tant d'aménité, tant d'obligeance, tant de cordialité ouverte dans l'empressement à les servir qu'elles revenaient à l'envi. Maintenant elles affluaient.

D'autre côté, un jour, dans un différend, je ne sais quel hasard tira l'avis de Germain. Cet avis éclaira. On s'étonna. On y revint.

Germain se vit obligé, en certaine occasion, d'aller porter l'avis au bourg. Charlot l'accompagnait. Germain découvrit une lucidité d'exposition, une raison sûre, une série d'aperçus si en deçà des habitudes communes que chacun fut vaincu.

Branchu, s'adressant à Germain, traduisit carrément l'opinion :

– « Que nous avait-on dit de vous ? Un terrassier, un maçon. Que vous avais-je nommé ? Un maître. – Vous êtes plus fort que nous tous réunis, vous êtes un vrai bourgeois. »

L'approbateur, en sa formule, avait compté sans Charlot.

Charlot bondit :

– « Lui, bourgeois ! Lui. lui, bourgeois ! – Jamais. C'est un homme. entends-tu ?... »

Sans autre préambule, il saisit le colossal Branchu par le milieu du corps, fendit la foule, brandissant l'hercule en baliste, et le mit à la porte.

Germain s'élança, dégagea Branchu, prit à deux mains Charlot comme un fétu, et, d'un bloc, l'assit sur sa chaise, en enfant corrigé.

Il réintégra Branchu avec des mots aimables qui charmèrent ; mais ce qui subjuguait cette galerie champêtre, ce fut le fait. Ces cascades de force musculaire se succédant furent, dans ces jugements primitifs, superposés à jamais et par les degrés qu'on avait vus : Branchu, le fort des forts ; Charlot, plus haut, et, plus haut encore, Germain.

Montrez, à ces simples, la valeur de l'esprit, ou, pour eux, la force demeurera la valeur.

Germain, toutefois, ne se laissait pas distraire : – « Pour réussir, répétait-il souvent, il faut être entièrement à son œuvre. L'homme ne sait guère exécuter, il ne peut bien faire qu'une seule chose à la fois. »

C'était l'ennemi déclaré des cumuls.

L'hiver, il partagea son temps entre ses défrichements et la plantation de sa vigne.

La vigne lui promettait beaucoup, mais elle exigeait de très grands soins et une étude particulière. Il avait parcouru les contrées voisines afin de se former des opinions sur le choix du cépage, sur les procédés de plantation, sur les distances à ménager entre les sujets. Autant de problèmes complexes qui, pour avoir été traités légèrement autrefois, condamnent à arracher nombre de plantations, problèmes que les vignerons commencent à comprendre, à résoudre, et que tous ceux qui abordent la vigne de près ou de loin s'accordent, aujourd'hui, à placer au rang des conditions de premier ordre.

Les grands vignobles des châtelains qui plantent par délégués, sans quitter la salle de billard, lui paraissaient un peu fantaisistes ; il s'arrêtait de préférence chez les humbles spéciaux dont les mains s'étaient durcies au maniement du pic recourbé, lesquels n'avaient d'autre occupation que la vigne, et qui vivaient exclusivement du produit qu'ils en pouvaient tirer.

Chez un de ces derniers, aux environs de Montrichard, il fut frappé par l'application, sous ses yeux, d'un traitement énergique dont il avait entendu parler, mais qu'il voulait voir expérimenter. Ce paysan, d'intelligence incontestable, vigneron depuis l'enfance, passait son hiver à arracher la moitié d'une vigne en plein rapport et qui constituait toute sa richesse. Son but était d'espacer considérablement ses ceps entre eux et d'en changer la taille. Le mode de taillage que le vigneron voulait adopter, usité depuis peu d'années en un point des coteaux du Cher, consiste à former des treilles traînantes sur le sol. L'inconvénient est une plus susceptible appréhension des gelées, l'avantage une économie considérable par la culture à la charrue, et le résultat une abondance de récolte inconnue jusqu'ici. Le raisonnement du paysan, sa résolution, et, surtout, l'exécution, si étonnante chez un pratiquant de la terre, exécution que Germain vit consommer sous ses yeux, déterminèrent son choix.

Il espaça de six mètres chaque ligne de plantation. Dans les lignes, il éloigna ses plants de deux mètres. Il traça très symétriquement afin de labourer entre les rangs et pour approcher la charrue aussi près que possible du cep de vigne. Dans ce système, le maniement de la terre à mains d'hommes devient presque nul. C'est la culture des grands espaces ou des

contrées à population rare. La charrue fait tout le travail, elle le fait rapidement et bien ; et les produits de ces longues treilles traînantes atteignent des proportions inouïes.

Ce nouveau système de la vigne s'étend déjà. Il mérite à lui seul un chapitre complet que nous ne désespérons pas d'aborder en quelque place.

Germain avait choisi le cépage qu'on nomme Cot rouge de Touraine. Cette espèce forme incontestablement, aujourd'hui, la base des bons vins rouges du pays. – Pour planter, il ouvrait le sol, sur chaque ligne, par des rigoles profondes, simplifiant la main-d'œuvre par trois et quatre tours de charrue. Il plaçait son plant, remplissait la rigole de tout ce qu'il y pouvait faire tenir de bruyères, ajoncs et débris ligneux de toute nature, et, par dessus cet amas, destiné à produire par décomposition un terreau spongieux très favorable au développement des racines, il recouvrait de terre.

Ce mode de plantation espacée, outre ses facilités de culture pour l'avenir, simplifiait singulièrement ses frais et économisait le temps dont tout améliorateur agricole doit se montrer avare comme un Américain.

Ses défrichements marchaient vite par l'humidité e l'hiver et avec le renfort du second mulot. Durant les gelées, il transportait des terres du fond du val où elles affluaient, sur les coteaux que les eaux avaient dénudées.

Il avait remarqué, entre Voisine et Sennevières, une large excavation pratiquée dans le roc, où les tuiliers du Coudray venaient tirer les moellons pour le service de leur four à chaux ; autour, un immense amas de débris calcaires encombrant. La chaux était chère, la marne très éloignée ; il demanda à désobstruer la carrière et, par les fortes gelées du terrible hiver de 1871, à deux tombereaux de ses bœufs et de ses mulets, il charroyait, sur ses plus vieux défrichements, cet amendement d'heureux hasard dans lequel il pressentait un élément considérable de fertilisation pour ses terres argileuses.

Les gelées de ce rude hiver produisirent des désastres à peu près généraux, en France, mais elles furent particulièrement funestes aux récoltes de Touraine. Germain, sur les deux hectares qu'il avaitensemencés en blé, récolta à peine de quoi nourrir sa famille à la ferme. Il dut se résigner à acheter toutes les semences de l'automne suivant. Rien ne le

décourageait. – Le blé manquant cette année, disait-il, c'est une raison de produire davantage pour l'année suivante.

Il se considérait même comme relativement favorisé du sort, car son avoine, semée seulement au printemps, avait échappé aux gelées d'hiver, ce qui l'avait garé d'une perte considérable et sûrement inévitable, si tous ses défrichements avaient été ensemencés en blé.

Il atteignit l'automne de 1872 avec une préparation accomplie de ses guérets des deux années. Le temps fut magnifique pour les ensemencements. Il sema tout en blé, avec couverture de noir animal. Il aborda donc la grande récolte de l'été de 1872 avec vingt hectares de blé.

C'était une plaine splendide. Le dimanche, on accourait de Sennevières pour voir ces flots dorés que les haleines de juin courbaient sous leurs ardentes caresses, pour les colorer et les mûrir. – Ce fut la belle récolte qui suivit la guerre. Elle venait en calmer les souffrances, en adoucir les maux, et, sans doute, encourager, de ses bienveillantes promesses, les prospérités espérées de l'ère républicaine.

Le produit dépassa les espérances. Germain obtint vingt-trois hectolitres à l'hectare. Il vendit son blé vingt et vingt-cinq francs l'hectolitre. C'était neuf mille et quelques cents francs de récolte. Défalcation faite des frais, comptés largement à raison de cent cinquante francs par hectare, travaux et engrais, à raison de douze cents francs, estimation de la portion de blé réservée pour la consommation journalière et les semences, Germain calcula qu'il lui restait au moins cinq mille francs de bénéfices nets.

Il appela Germaine dans le petit cabinet que nous lui avons vu ménager près de la chambre à coucher, il lui étala un petit cahier bien ordonné et simple, où toutes les opérations de la ferme étaient relatées en trois chapitres : recettes, travaux, achats ; il refit, devant elle, ses calculs et lui dit :

– « Femme, ne nous accoutumons pas à pareilles années ; mais, désormais, sois rassurée. Nous pouvons, marcher. »

Germaine prit la main du maître et la mit à son cœur.

– « Mon ami, lui dit-elle, ai-je jamais douté du succès ? tu nous conduis. Conduite par un homme vrai, tu ne saurais croire combien une femme est fière, heureuse de marcher, et confiante en elle-même. Ordonne, d'un mot, d'un geste, d'un clignement d'œil, je te suivrai dans l'impossible. Je suis à toi, j'ai confiance et je t'aime. Si je faiblis, en si mince occasion que ce soit, appelle-moi ; je serai à tes pieds, à tes genoux comme m'y voilà, mon bien aimé mari. Et ; pour me rétablir à flots, il suffira d'un de tes regards, moins que cela, d'une seule aspiration de toi que tu me manifesteras dans ce délicieux sanctuaire de tes pensées, où l'on se prendrait à t'aimer malgré soi, si t'aimer ne se faisait tout seul, avec pleine bonne volonté. »

Germain entoura la jolie tête blonde qui touchait sa poitrine et il resta longtemps silencieux, contemplant et songeant, sans doute, car de grosses larmes heureuses, glissant entre ses cils baissés, tombaient sur les cheveux de Germaine. Il dit enfin :

– « Chère femme, te voilà à genoux, bien humble, bien faible, et tu me crois fort. Ma femme, c'est toi qui es la force de notre union. – Oui, aime-moi, car – toute ma force c'est ton amour. »

Entre ces deux forces, ou de ces deux faiblesses, il y eut un mouvement de l'une vers l'autre ; mouvement si attendri et si sincère qu'il convient de reporter nos yeux, uniquement, sur le cadre où l'émouvant tableau se colore, sur ce sanctuaire, comme l'a nommé Germaine, où nous nous trouvons si subrepticement introduits. Hâtons-nous, car, là, les profanes ne pénétrèrent point.

Rien n'y rappelle le reste de la ferme. – Le parquet, en planches de bois blanc, est entièrement recouvert d'un tapis. Une grande table à casiers s'y surcharge de papiers et de livres ouverts, et, derrière, règne un assemblage de tablettes adossées au mur. Rayons de bibliothèque, rayons nombreux, quelques-uns sont à demi-garnis, d'autres attendent.

Sur l'un d'eux, je vois toute une série de voyages : à côté, un choix d'ouvrages agricoles ; la Maison rustique du XIX^e siècle, Traité des amendements, Traité des bêtes ovines, des abeilles, etc. ; un rayon presque entier d'histoire : romaine, de France, Michelet, Henri Martin ; auprès, l'Anacharsis, le léger Anténor ; une traduction de Juvénal, de Tacite, de Suétone. Voici des romans, beaucoup de Balzac ; quelques pièces de

théâtre. Ici, Lamennais ; l'Oiseau, la *Femme*, l'*Amour*, ces jolis poèmes de la vieillesse aimante d'un penseur. Et du Proudhon, du Fourier. Nos grands classiques : Corneille, Molière, Racine ; un Voltaire complet ; et, plus bas, toute la grande encyclopédie de Diderot.

Dans les intervalles, appuyés à la muraille, une photographie, un portrait de grand homme, une vue célèbre ; une statuette en plâtre, fière et digne, c'est celle de la Liberté. – Une petite amphore antique. Un grand beau vase s'étale entre Mes Prisons et le Voyage sentimental. Près de la porte, deux réductions de jolis gobelets, très coquettes, que Germaine a garnies de fleurs nouvelles.

De plaisir on effleure ces fleurs nouvelles, leur doux rappel du jardin tire les regards vers la porte. La porte est vitrée et donne sur la pelouse où tourne l'allée de la fontaine. A droite, la fontaine, et, au fond, le moelleux balancement des grands chênes ; à gauche, un coin du blé des plaines.

Sortons pour en admirer l'étendue. Quelle fraîcheur ! quel charme de verdure, quel horizon gracieux ! quel doux foyer d'inspirations !

Mais qu'est-ce ? Retournons. Arrêtons. Taisons-nous : Germaine parle :

– « Je n'ai pu retrouver ta jolie poésie sur Jeanne d'Arc. »

– « Ici, dit Germain. »

– « Je veux l'apprendre. – Mais redis-moi cette autre grande poésie, ce beau passage que tu récitais hier à ce consultateur épaissi qui applaudissait l'ignorance. »

Germain ouvre l'*Année terrible*.

« Tu viens d'incendier la bibliothèque ?

– Oui.

J'ai mis le feu là.

– Mais c'est un crime inouï ! »

Sa voix pleine, harmonieuse, nuance le vers comme une mélodie. La pensée du poète se déroule, grande, indignée, prophétique, et ses imprécations bibliques se détachent dans l'air comme les flèches d'un Apollon courroucé.

A cette objurgation finale :

« Et tu détruis cela, toi »

Son accent pénètre comme un fer de lance ; il déchire ; il fait trembler.

« – Je ne sais pas lire. »

Il fait pleurer.

Germaine pleure et se jette à son cou.

– « Que tu es beau ! dit-elle. »

Il rit et s'écrie :

– « Mais tu embrasses Victor Hugo. »

Un fouet claque au détour des ormeaux. Il redouble, on appelle.

– « Encore un consultateur impatient, s'écrie Germaine, un peu dépitée. N'est-ce point à moi d'être impatientée ? Pour les moindres cas embarrassés on veut ton avis. Tu n'es plus à moi, te voilà du domaine public.

– « Chère, tu n'y perdras rien, fit Germain. »

Elle lui tendit le baiser de congé.

– « Demeure, dit-elle, je vais voir ce que c'est. »

La contrée, en effet, accourait à Germain. – Le pauvre diable de paysan qui ne sait rien passe sa vie à se défier. Il aime l'avis éclairé ; il le lui faut absolument, lorsque l'avis ne coûte rien. Et quand le paysan s'engoue, il s'engoue sans réserve, jusqu'à l'obsession.

Germaine accourut toute joyeuse, sautant, frappant dans ses mains.

– « C'est le docteur, c'est le docteur ! cria-t-elle. Le docteur qui vient déjeuner. »

Germain se précipita.

– « Je n'ai pas dit cela, je n'ai pas dit cela, interrompait M. Corda. »

– « Je l'ai dit, moi, risposta Germaine. – Allez-vous-en tous deux, êtres sérieux, ensemble. A moi la lèche-frite. – D'ailleurs, docteur, j'ai une confession à vous faire. »

– « Ah ! c'est différent. – Votre femme, Germain, me met en appétit. Prenez garde qu'elle me pousse jusqu'à dévorer. – D'ailleurs, je ne suis pas seul. »

– « Qui donc, dit Germain. »

– « Devinez. non, vous n’y arriveriez pas. – Denis, maître Denis, le finaud, qui s’est entièrement fourré dedans, avec sa belle affaire au Baron, et qui veut absolument vous lamenter sa mauvaise chance, et grapiller, s’il se peut, un petit carré de votre bonheur. »

– « Je ne l’attendais pas sitôt, réfléchit tristement Germain. »

– « Un autre veut vous couronner. »

– « Grand Dieu ! mon parapluie. – Qui celui-là ? »

– « L’adjoint Branchu. »

– « C’est un brave, docteur. Courons à lui. »

On visita les étables. On parcourut les cultures. On raisonna sur tout, en gens sensés et qui savent.

Denis soupirait en face de ces exemples, à chaque pas songeant à ce qu’il aurait pu faire.

M. Corda était charmé. Il admirait sans autre réserve qu’un souhait : l’achèvement.

– « L’achèvement, dit Branchu, est chose tardive en nos champs. Le mot achèvement doit même être rayé de la langue agricole. L’agriculture suit les vies superposées des hommes ; elle est vaste, elle est sans limites, comme la succession des générations. Une seule barrière peut l’arrêter : la fin du travail et du génie. – Son achèvement, c’est la mort. »

Puis montrant Germain :

– « Que cette force ne défaille pas, continua-t-il ; ou que, manquant, sa capacité soit remplacée. Alors, revenez dans deux ans, et vous en verrez plus ; revenez dans quatre ans, vous verrez le mieux ; revenez dans dix ans, vous verrez le bien. »

Le docteur dit : – Je veux revenir à toutes ces phases ; mais dans dix ans j’y tiens absolument. »

En riant un peu, il montra ses cheveux blancs.

Lecteur, nous reviendrons avec lui. Veux-tu ?

On se mit gaiement à table.

Patient avait le haut bout. – Le vieillard souriait. Il se sentait bien ; mais son regard était vague, et, à part lui, il n'avait accepté cette place d'honneur que parce qu'elle regardait le nord, vers la Borderie et... les murs où dormaient ses souvenirs.

Charlot, au bout opposé, mettait l'ordre entre le petit pâtre et le journalier. – Presque joyeux, le pauvre martyr avait une famille. Il avait retrouvé l'honnête. Il croyait recommencer la vie.

Germain s'était placé entre Denis et Branchu.

En face, le docteur confessait Germaine.

Tout à coup, le docteur se leva. Repoussant la main de Germaine qui le tirait par la basque de l'habit, il cria :

– « Je demande un sursis des hostilités pour une communication importante, secrète, et qu'on n'aurait dû me faire qu'aux confitures. – La responsabilité est trop lourde. Je me décharge. »

Il glissa trois mots dans l'oreille de Germain, et reprenant, haut :

– « Touchante pénitente, la pauvre s'accuse de la faute ; mais je déclare, brutalement, au mari, que c'est lui qui l'a faite. »

Germain tourna sa chaise, bout pour bout, dans l'élan le plus comique.

– « Comment, – comment ? – dit-il. »

Le docteur, riant aux éclats, un doigt discrètement posé sur ses lèvres, cria tout haut :

– « N'ébruitez rien, mon vaillant producteur. – Oui... avant six mois. »

Germain bondit trois fois, ainsi qu'Auriol aux beaux jours. Il agita sa serviette en l'air, comme un triomphateur ; il la promena autour de la table. Il embrassa M. Corda, Patient, Charlot, Denis, Branchu, et vint s'abîmer aux genoux de sa femme ; lui baisant les mains, les bras, la taille, et puis les mains, et la serrant dans ses bras. Et, tout à coup, se redressant, il déploya sa serviette, son drapeau et cria comme un Stentor :

– « Eh bien donc, je vous ajourne tous à six mois. – Vous serez du baptême. »

Germaine avait ri, boudé, puis ri, rougi, blanchi, et rougi, et reblanchi, à faire jurer qu'elle voulait ravir ses hôtes par les cent aspects divers de la

beauté la plus enchanteresse qui puisse rayonner d'une jeune mère fécondée de son Dieu.

Le dîner fut animé avec toute la franchise heureuse de deux cœurs aimants qui se sentent entourés de braves gens.

Le père Denis exposa que : après la vente par laquelle il avait cru enlacer le Baron, il s'était lié lui-même au service de ce dernier par un bail de dupe ; que ses terres étaient bouleversées, ses cultures rendues impossibles par mille caprices ; que, de libre, il était tombé serf ; qu'il avait déjà perdu deux mille francs à ce jeu ; qu'il n'entendait pas se mettre sur la paille, en sa vieillesse ; et qu'il venait charger Germain de lui acheter quelque petit bien, près du sien, d'où il le regarderait faire.

– « Dépêchez-vous donc, maître Denis, lui dit Germain. Il y a, justement, encore, au-delà des anciens vergers, un petit reste de coteau où vous planterez la vigne, afin de boire sur vos vieux jours et vous consoler d'une sottise. Dépêchez ; mais vous payerez plus cher qu'au début. – En ce temps que vous rappelez, mon pauvre ami, je vous criais : Sauvez-vous, c'est la peste ! Et je vous ai montré mes talons. Il fallait les suivre. – Voyez ; si vous aviez fait comme nous : nous sommes en bon air libre ; ici, on oublie absolument les Barons ; et, en vertu de ses propres forces... on pense, soi-même, aux dragées... Peut-être bien, bonhomme, en auriez-vous fait autant !..... »

Branchu fut moins larmoyant, mais plus grave.

– « On voulait me faire Maire, dit-il. Je ne suis qu'un rustaud. J'ai le sens commun tout juste, et j'arrive à faire une doublure, vaille que vaille. Va donc pour adjoint. Mais je leur ai déclaré que je ne resterais qu'avec un homme devant. – Tous sont d'accord, sauf le sous-préfet qui a je ne sais quelle dent à arracher ; et je viens vous trouver, officiellement, de la part du Conseil tout entier : – l'homme qu'il nous faut, Germain, c'est vous. »

Charlot se leva, brandissant son verre, et furieusement, poussa, comme un large hue à ses bœufs : – « Vive not' maire !... »

– « Charlot, dit Germain, je vais te faire taire d'un mot : – Si j'étais maire je serais Bourgeois, et tu me flanquerais à la porte. »

Charlot baissa les sourcils et mugit sourdement un beuglement rentré.

– « Il faudra bien que vous y arriviez, dit M. Corda. »

– « Je n'y arriverai pas, protesta Germain. »

– « Vous y arriverez, insista Branchu. »

Germain repartit :

– « Ecoutez une petite aventure d'avant-hier. Elle est gravelurette ; mais nous n'avons plus affaire aux demoiselles, ajouta-t-il, dardant un clignement d'œil malicieux à sa femme.

« C'était foule sur la place du Marché de Loches. – Tout à coup un plaisant montra une gouttière de la maison d'en face. – Une chatte, jeune et séduisante, je me plais à le croire, s'y livrait, en compagnie d'un matou passionné, aux paroxysmes d'allégresse que comporte un mariage où le cœur fait tous les frais, où les convenances n'ont rien à voir. – C'était légitime, et je me porterais garant que les époux n'y trouvaient aucun mal. Certains philosophes grecs, au reste, sous les platanes de l'Ilissus, longtemps avant ceux-ci, faisaient école en public, au cours le plus délié d'une civilisation recherchée.

« Tout était bien ; – mais la galerie partit d'un immense éclat de rire.

« Pudique, comme il est juste, je me retournai, afin d'étudier cet effet d'hilarité sur la galerie ; et je constatai bien, par cette foule, la plus bouffonne cacophonie qui, jamais, ait détonné dans une assemblée, suivant toutes les gammes des sentiments de convention mesurées aux dimensions de la queue des vestes.

« Une prude, à plumets, étouffant son rire dans son mouchoir, jouait la scandalisée ; les doigts écartés sur ses yeux pour ne rien perdre.

« Trois graves magistrats se détachaient, posant : celui qui passe sans rien voir ; convexes sous la redingote, et, malgré eux, les traits contractés de spasmes qui semblaient rire, moins du spectacle que de leur gravité postiche.

« Un huissier mettait la main à la poche pour saisir sur nouveaux dépens.

« Le commissaire de police, la canne indignée, paraissait sur le point de verbaliser.

« Une nonnette, échappée du sermon, en cette extrémité, éperdue si loin du directeur, se glissa de côté, et, Dieu me pardonne, marqua son signe de croix sous la cornette.

Je ne vis, vraiment, d'ouvert, de gai, de franchement écarquillé sous l'inattendu de cette si candide joyeuseté, que les gamins, les paysans, moi, ma foi, qui ne me trouve rien plus à cacher qu'un clignement d'œil ; enfin, les gens libres de l'idée et de l'habit : les blouses.

« O ma blouse, ne me quitte jamais ! Tu es le couvre-tout du travail, ma garantie contre les vellétés du luxe, la simplicité, le naturel, l'économie, mon gage de réussite, et la certitude d'une jolie petite vie douce et calme pour ma Germaine ; tu es mon indépendance et ma gaîté !

« Branchu ! vous êtes un séducteur et je refuse vos présents d'Artaxerce, votre royauté. – Je ne serai pas maire, car, je vous le déclare, à toute heure j'entends rire du chat quand j'en aurai envie. »

Tout le monde riait.

Charlot se leva et s'écria : – Bravo ! – Décidément quelle que fût la décision à intervenir, pour lui, à jamais, tout devait être bien de ce côté.

Branchu était têtue. Il s'obstina :

– « Vous serez maire. »

– « Non. »

– « Vous serez maire et vous rirez. »

– « Non. »

– « Voulez-vous donc nous faire pleurer ? »

Le docteur dit :

– « Il faut du dévouement. Oui, Germain, vous êtes le vrai type utile à notre époque. La nation est abattue, les caractères sont émoussés par un long énervement, les cœurs défont aux fadeurs d'une parade qui consiste à ergoter dans des coteries, à réentreprendre ce polissage navrant des mille facettes du mot je. – Devons-nous longtemps encore river des pointes d'épingles, nous épuiser à travail dérisoire ? – La France, loin d'aiguiser le fer antique des défaites, courbe la tête et semble attendre. – Qu'attend-elle ? – Le glaive suprême sur son cou tendu ? – Non. Elle prête l'oreille, elle écoute les tressaillements de sa terre, interrogeant si c'est l'heure, enfin,

des générations fortes dont, depuis trois siècles, elle sent le germe remuer en elle, qui la relèveront, non plus sous des drapeaux trompeurs, mais dans la lutte généreuse des fusions, de la paix féconde, de l’embrassement des peuples, de l’harmonie républicaine. – Générations du travail, du courage, de l’honneur et des vertus augustes dont vous êtes l’image, mes enfants, et qui, seules, régénéreront la France. »

Tous se levèrent d’un élan, et un même cri partit de ces saines et vigoureuses poitrines : – Vive la France !

Germain baissait la tête.

Le docteur reprit le ton enjoué :

– « Allons, enfant, lui dit-il, laissons-nous faire. Un peu de charité. A qui devez-vous votre bonheur et votre force ? au village. Or, le village a besoin de vous. – Vous en êtes le savant. »

Germain rit.

– « Ha ! ha ! ha !... »

– « Tout au moins l’érudit. »

– « Ha ! ha ! ha !... »

– « Le lettré. »

– « Ha ! ha ! ha !... »

– « L’éclairé. »

– « Ha ! ha ! ha !... »

– « Alors quoi donc ?

– « J’en suis à peine le dégrossi. »

– « Bravo ! c’est le dégrossi qu’il lui faut. – Je bois au dégrossi. »

Tous se levèrent, riant, trinquant.

– « Au Dégrossi !... »

Charlot rayonnait par dessus tous, levant son verre au plancher, et, comme un fracas de tempête, il éclata :

– « Au Dégrossi ! »

Tous les échos du val et des postérités en retentirent.

Jusqu’à Sennevières.

FIN



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Les Travailleurs du sol : le dégrossi, par Victor Le Febvre,...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6497799c>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs

millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Loches et Beaulieu, berceau des amours d'Agnès Sorel, la belle des belles.

2 Aubour. – Aubier. Partie du bois inférieur et non recevable.

Table des matières

1. Page de titre
2. LES TRAVAILLEURS DU SOL
 1. LE DÉGROSSI
 1. I - SAINT-AIGNAN
 2. II - EN CARRIOLE
 3. III - MAGNÉTISME
 4. IV - LE RHABILLEUR
 5. V - LE MÉDECIN
 6. VI - VILLAGEOIS !.
 7. VII - ESCARMOUCHES
 8. VIII - L'ÉLÉGANT
 9. IX - LE TRONE ET L'AUTEL
 10. X - NOUNOU
 11. XI - PÈRE NOBLE
 12. XII - INSTRUCTION ET.
 13. XIII - ET LIBERTÉ
 14. XVI - LE FLÉAU
 15. XV - CAPITULATIONS
 16. XVI - LE BOIS-AUX-TEMPES
 17. XVII - UN VOYAGE A SAINT-SYLVAIN
 18. XVIII - LA NOCE
 19. XIX - DÉCISION
 20. xx - LE PLAN
 21. XXI - A L'ŒUVRE
3. Notes
4. À propos de cette édition numérique